LA CHRESTOMATHIE MODERNE

LA

CHRESTOMATHIE MODERNE

OU

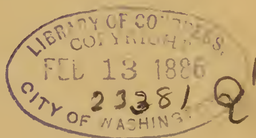
l'art d'apprendre la grammaire par la langue

PAR

LE DR. ALBA-RAYMOND ET LE PROF. T. N. GENOUD,

Directeurs du Collège Lafayette, Boston.

PRIX $1.25.



EN VENTE AU

Collège Lafayette, 181 & 182 Tremont Street,

BOSTON, MASS.,

chez Lee and Shepard, 10 Milk Street; Carl Schoenhof, 144 Tremont Street, Boston; et chez les principaux libraires des Etats-Unis.

ELECTROTYPED AND PRINTED
BY RAND, AVERY, AND COMPANY,
BOSTON.

PRÉFACE.

Il faut appliquer à la pratique scolaire quotidienne la maxime si juste que Mr. Bréal a depuis popularisée dans le corps enseignant : "*Il faut apprendre la grammaire par la langue et non la langue par la grammaire.*"

Après avoir pris connaissance des recueils de prose déjà publiés, il nous a semblé qu'il y avait place encore pour la *Chrestomathie moderne.*

Les mêmes raisons que nous avons données dans la préface de la *Muse contemporaine* peuvent s'appliquer ici. Ce n'est pas le style des écrivains du 17e et du 18e siècle que nous avons choisi comme modèle. Nous nous sommes appliqués, au contraire, à recueillir les extraits des meilleurs auteurs contemporains.

Tous ces extraits sont d'une lecture facile et attrayante, grâce aux digressions, citations, anecdotes qui, semées à propos, reposent des principes sévères et parfois ardus de la morale.

Ce livre aussi nouveau qu'original, n'est pas un traité méthodique de pure et stricte science, hérissé de mots barbares et de descriptions arides ; c'est une suite de pages variées et pittoresques, intéressantes et vraies, qui

sont en même temps des leçons instructives et des lectures choisies. Dans la multitude des matériaux qui s'offraient à nous, nous avons été sévères sur le choix des faits, et, dans les faits mêmes, sur le choix des détails. Le questionnaire grammatical qui se trouve à la fin du premier morceau indique la manière simple et facile de se servir de ce livre avec succès. Les auteurs y soumettent au scalpel d'une analyse rigoureuse les principales difficultés de la première partie de la grammaire. Ils les dissèquent en quelque sorte par l'examen de la phrase, d'abord dans ses éléments logiques, ensuite dans ses éléments grammaticaux, et forcent ainsi l'élève à comprendre et à retenir la règle.

P. Larousse dit : "Toutes les langues pauvres à leur origine, s'enrichissent à mesure qu'elles vieillissent ; les auteurs qui les écrivent, les orateurs qui les parlent, créent des termes nouveaux pour rendre plus facilement ou plus élégamment leurs pensées, et ajoutent de nouvelles acceptions aux mots déjà connus." Nous sommes de cet avis, et c'est pour cela que tous les auteurs contemporains ont payé un tribut à ce recueil : ici, une page d'histoire, un trait de morale ou un fragment de philosophie ; là, une anecdote, une description, un tableau. Ce nouveau livre répond donc à un besoin réel, et sera accueilli, nous en avons le ferme espoir, par tous ceux que préoccupe la question d'enseignement.

ALBA-RAYMOND ET GENOUD.

QUESTIONNAIRE GRAMMATICAL.

LETTRES. — ALPHABET. — SYLLABES.

1. Qu'est-ce que la grammaire ?
2. Quelles sont les deux espèces de langage ?
3. De quoi se composent les mots ?
4. Qu'appelle-t-on alphabet ?
5. De combien de lettres se compose l'alphabet français ?
6. Quelles sont ces lettres ?
7. Qu'appelle-t-on voyelles ?
8. Combien y a-t-il de voyelles, et quelles sont-elles ?
9. Qu'appelle-t-on consonnes ?
10. Combien y a-t-il de consonnes, et quelles sont-elles ?
11. Qu'appelle-t-on syllabe ?
12. Une syllabe peut-elle se composer d'une seule lettre ?

VOYELLES.

13. Comment divise-t-on les voyelles ?
14. Quelles sont les voyelles brèves ? longues ?
15. Que sont les accents ? combien y en a-t-il ? quels sont-ils ?
16. Combien y a-t-il de sortes d'*e ?*
17. Pourquoi l'*e* muet est-il appelé ainsi ? l'*é* fermé ? l'*è* ouvert ?
18. Quel accent prend généralement l'*é* fermé ? l'*è* ouvert ?
19. Quand l'*é* fermé et l'*è* ouvert ne sont-ils pas accentués ?

VOYELLES COMPOSÉES.—DIPHTONGUES.

20. Y a-t-il des sons que l'on peut rapprocher des cinq voyelles ?
21. De combien de lettres ces sons sont-ils composés ?
22. A quoi équivalent *au* et *eau ? ai* et *ei ?*
23. Qu'est-ce qu'une diphtongue ? une voyelle composée ?
24. Quelles sont les voyelles sujettes à l'élision ?
25. Qu'est-ce que l'apostrophe ?

CONSONNES.

26. Quelles sont les consonnes composées ?
27. Citez des mots commençant par *ch*, *ph*, *w*.
28. Comment prononce-t-on *w* dans les mots d'origine anglaise ? dans ceux d'origine allemande ?
29. Qu'y a-t-il à observer sur la lettre *h ?*

SIGNES ORTHOGRAPHIQUES ET PONCTUATION.

30. Quels sont les signes orthographiques ?
31. A quoi servent les accents ?
32. Quel son la cédille donne-t-elle au *c ?*
33. Devant quelles voyelles le *c* ne prend-il jamais de cédille ?
34. Sur quelle lettre se place le tréma, et qu'indique-t-il ?
35. Quels sont les signes de ponctuation ?
36. A quoi servent-ils ?
37. Dans quel cas emploie-t-on la virgule ? le point et virgule ? les deux points ? le point ? le point d'interrogation ? le point d'exclamation ?
38. Qu'indiquent les points de suspension ?
39. Qu'indique le tiret dans un dialogue ?
40. Où se mettent les guillemets ?

41. Quels mots renferme-t-on dans la parenthèse ?
42. Quelle différence y a-t-il entre le tiret et le trait d'union ? entre les guillemets et la parenthèse ?

DU NOM.

43. Qu'est-ce que le nom ?
44. Combien y a-t-il de sortes de noms ?
45. Qu'est-ce que le nom commun ? le nom propre ?
46. Quelle doit être la première lettre d'un nom propre ?
47. Qu'est-ce que le genre ? combien y en a-t-il de sortes ?
48. Quels sont les noms qui sont du genre masculin ? du genre féminin ?
49. Qu'est-ce qui a déterminé le genre des choses ?
50. Comment forme-t-on le pluriel des noms ?
51. La lettre, signe du pluriel, se prononce-t-elle ?
52. Comment forme-t-on ordinairement le pluriel des noms terminés en *ou ?* Quelles sont les principales exceptions ?
53. Comment forme-t-on le pluriel des noms terminés en *al ?* en *ail ?* en *eu ?* en *eau ?*
54. Quelles sont les exceptions ?

DE L'ARTICLE.

55. Qu'est-ce que l'article ?
56. Combien y a-t-il d'articles ?
57. Qu'appelez-vous élision ? quand a-t-elle lieu ?
58. Qu'appelez-vous contraction ? dans quels cas a-t-elle lieu ?
59. Quels sont les articles contractés ?
60. Quand emploie-t-on l'article défini ? l'article contracté ? l'article partitif ?
61. Quand supprime-t-on ces articles ?

DE L'ADJECTIF.

62. Qu'est-ce que l'adjectif ?
63. Combien y a-t-il de sortes d'adjectifs ?
64. Quels sont les adjectifs qualificatifs ?
65. Comment forme-t-on ordinairement le féminin des adjectifs ?
66. Qu'arrive-t-il quand un adjectif a déjà un *e* muet au masculin ?
67. Comment forme-t-on le féminin des adjectifs en *er ?*
68. Comment forme-t-on le féminin des adjectifs terminés en *gu ?*
69. Comment forme-t-on le pluriel des adjectifs ?
70. Comment l'adjectif s'accorde-t-il avec le nom ?
71. Que fait-on quand l'adjectif se rapporte à deux noms au singulier ?
72. Que fait-on si l'adjectif se rapporte à plusieurs noms masculins ?
73. Que fait-on si l'adjectif se rapporte à plusieurs noms féminins ?
74. Que fait-on si les noms sont de genres différents ?

DES ADJECTIFS NUMÉRAUX.

75. Quels sont les adjectifs numéraux ?
76. Quelles sont les règles de *vingt* et *cent ?*
77. Quelles sont les règles de *mille ?*
78. Quand emploie-t-on *mil ?*
79. Comment forme-t-on les adjectifs numéraux ordinaux ?
80. Quand les emploie-t-on ?
81. Qu'y a-t-il à observer sur les mots *onze* et *huit ?*
82. Quels adjectifs numéraux emploie-t-on pour indiquer les jours du mois ?

DES ADJECTIFS DÉMONSTRATIFS ET POSSESSIFS.

83. Quels sont les adjectifs démonstratifs ? possessifs ?
84. Quand emploie-t-on *ce ? cet ?*
85. Quand emploie-t-on *mon*, *ton*, *son*, au lieu de *ma*, *ta*, *sa ?*
86. En quoi *ces* diffère-t-il de *ses ?*

DES ADJECTIFS CONJONCTIFS, RELATIFS, INTERROGATIFS, INDÉFINIS.

87. Quels sont ces différents adjectifs ?

DU PRONOM.

88. Qu'est-ce que le pronom ?
89. Comment divise-t-on les pronoms ?
90. Quels sont les pronoms personnels ?
91. Quels sont les pronoms démonstratifs ? possessifs ? relatifs ? interrogatifs ? indéfinis ?
92. Quelle différence y a-t-il entre l'adjectif et le pronom ? quand emploie-t-on l'un ? quand l'autre ?
93. Quels rapports y a-t-il entre le nom, l'article, l'adjectif, et le pronom ?

DU VERBE.

94. Qu'est-ce que le verbe ?
95. Qu'est-ce que le sujet ?
96. Qu'est-ce que l'attribut ?
97. Combien de choses y a-t-il à considérer dans un verbe ?
98. Combien y a-t-il de nombres ? de personnes ? de temps ? de modes ?
99. Combien y a-t-il de conjugaisons ? quelle est la terminaison de la 1re, 2me, 3me, et 4me ?
100. Quels sont les deux verbes auxiliaires ?

101. Comment le verbe s'accorde-t-il avec son sujet?
102. Que fait-on quand un verbe a deux sujets au singulier?
103. Comment se nomme l'adjectif qui suit le verbe *être?*
104. Comment s'accorde l'attribut?
105. Que fait-on quand l'attribut se rapporte à plusieurs sujets?
106. Que fait-on si l'attribut se rapporte à des sujets de genres différents?

DE LA FORMATION DES TEMPS.

107. Comment forme-t-on le futur des verbes?
108. Comment forme-t-on l'impératif?
109. Comment forme-t-on l'imparfait?
110. Comment forme-t-on le conditionnel?
111. Quelle est la terminaison de la 2me personne du pluriel du présent de l'indicatif de tous les verbes?
112. Quelles sont les trois exceptions?
113. Comment conjugue-t-on les temps composés?
114. Quelle est la terminaison du présent du subjonctif?
115. Qu'y a-t-il à remarquer dans les verbes en *ger?* en *cer?*
116. Qu'y a-t-il à remarquer dans les verbes en *eler*, *eter*, *ier*, *yer?*
117. Qu'y a-t-il à remarquer dans les verbes dont l'avant-dernière syllabe renferme un *e* muet ou un *é* fermé?
118. À quelle personne appartient la terminaison *ons? ont?*
119. Qu'y a-t-il à remarquer sur les verbes réguliers de la 2me et 3me conjugaison?

DES VERBES PASSIFS, NEUTRES, RÉFLÉCHIS, ET IMPERSONNELS.

120. Qu'appelle-t-on verbes passifs?
121. Tout verbe actif peut-il devenir verbe passif?

122. Comment conjugue-t-on un verbe passif?
123. Comment s'accorde le participe des verbes passifs?
124. Y a-t-il des temps simples dans les conjugaisons passives?
125. Qu'appelle-t-on verbe neutre ou intransitif?
126. Comment se conjuguent les verbes neutres?
127. Avec quel auxiliaire se conjuguent les verbes neutres?
128. Quels sont les principaux verbes neutres qui se conjuguent avec l'auxiliaire *être?*
129. Comment s'accorde le participe passé des verbes neutres conjugués avec *être?* avec *avoir?*
130. Qu'appelle-t-on verbe réfléchi ou pronominal?
131. Comment se conjuguent ces verbes?
132. Comment les divise-t-on?
133. Quelle est la force du verbe *être* dans la conjugaison des verbes réfléchis?
134. Comment s'accorde le participe passé des verbes réfléchis?
135. Qu'appelle-t-on verbes impersonnels?
136. Quels sont les principaux verbes impersonnels?
137. Comment s'accorde le participe passé des verbes impersonnels ou employés impersonnellement?
138. Le participe passé du verbe *faire* suivi d'un infinitif est-il variable?
139. Quelle est la règle d'accord du participe passé conjugué avec l'auxiliaire *avoir?*
140. Comment s'accorde le participe passé suivi d'un infinitif? qu'arrive-t-il si ce participe provient d'un verbe neutre? si l'infinitif est un verbe neutre?

DE LA PRÉPOSITION.

141. Qu'est-ce que la préposition?
142. Quelles sont les principales prépositions: de tendance

ou d'éloignement? de cause? de propriété? d'origine? de manière? de moyen? de temps? de lieu?

143. Qu'est-ce qu'une locution prépositive?

DE L'ADVERBE.

144. Qu'est-ce que l'adverbe?

145. Quels sont les principaux adverbes: de lieu? de temps? de quantité? d'interrogation? d'affirmation? de négation? de doute? de manière?

146. Comment forme-t-on les adverbes en *ment?*

147. Quelle est l'étymologie de *ment?*

148. Qu'appelle-t-on locution adverbiale?

DE LA CONJONCTION.

149. Qu'est-ce que la conjonction?

150. Quelles sont les principales conjonctions?

151. Quelle différence y a-t-il entre *ou* et *où?*

152. Quelles sont les principales conjonctions ou locutions conjonctives qui exigent le subjonctif?

La Chrestomathie Moderne.

BOSTON.

La découverte de l'Amérique faite par Christophe Colomb, à la fin du XVe siècle, éveilla l'attention de toutes les puissances maritimes de l'Europe, stimulées par l'amour de la gloire, et encore plus par l'avarice et l'ambition.

Quand on parle des Etats-Unis, on est sous l'empire d'une illusion concevable, mais contre laquelle il faut se mettre en garde. Ce nom d'Amérique nous trompe par sa date récente ; et, comme le pays est nouveau, nous supposons aisément que les institutions sont nouvelles : c'est une grande erreur, et il ne faut jamais oublier que ce sont les Anglais qui ont émigré en Amérique, laissant dans l'île natale le clergé et la noblesse, double débris des temps féodaux. Les institutions de l'Amérique ont donc une racine des plus profondes, une origine qui se perd dans la nuit des temps. Les Etats-Unis sont un empire nouveau, mais c'est un peuple ancien ; c'est une nation européenne, et dont la civilisation compte non par années, mais par siècles.

La seconde colonie puritaine qui vint peupler la Nou-

velle-Angleterre, fut celle qui s'établit autour de la baie de Massachusetts; c'est de toutes la plus importante; celle qui, dès l'origine, a pris la direction du mouvement politique et religieux aux Etats-Unis, et qui encore aujourd'hui y tient le premier rang. Il y a des villes qui font un plus grand commerce que Boston, par exemple New-York et la Nouvelle-Orléans; mais il n'y en a point qui pèse autant sur l'opinion. Aussi depuis l'origine, Boston, fidèle au vieil esprit puritain, a-t-il toujours été la ville la plus considérable de l'Amérique, par les lumières, la moralité, l'énergie, la piété de ses enfants. C'est Boston qui a commencé la guerre de l'indépendance; et aujourd'hui on retrouve cette influence au fond de toutes les questions qui agitent les esprits, et il l'a prouvée dans la grande question de l'esclavage.

Il n'est pas de ville dans les Etats-Unis dont l'histoire soit plus intéressante que celle de Boston. Fondée en 1630, cette ville ne comptait qu'un très petit nombre d'habitants, vivant dans de pauvres chaumières construites entre Charlestown et Charles River. Cette colonie eut pour gouverneur John Winthrop, et pour sous-gouverneur Thomas Dudley, qui fortifia Newtown, actuellement Cambridge, célèbre par son Université.

De 1637 à 1676 un grand nombre de citoyens furent expulsés soit pour meurtre, soit pour hérésie; d'autres furent mis dans des cages en fer pour avoir violé le jour du Seigneur. L'esclavage régnait dans toute sa rigueur. Le peuple chargé d'impôts se révolta, et Andros gouverneur cruel et conséquemment impopulaire fut emprisonné et exilé. Au fléau redoutable de l'esclavage vint se joindre

un fléau non moins redoutable encore, le feu. En 1676, 1679, 1711 et 1760, environ 350 maisons furent la proie des flammes, et les habitants de Boston furent plongés dans la plus affreuse misère.

En 1789, le chiffre de la population s'élevait à 18,000. Aujourd'hui la ville et le faubourg renferment près de 600,000 habitants.

A. R.

QUESTIONNAIRE.

Conversation. — Qui a découvert l'Amérique? En quelle année a-t-elle été découverte? Quelle influence cette découverte exerça-t-elle sur les puissances de l'Europe? Les institutions de l'Amérique sont-elles nouvelles? Est-ce un pays nouveau? Est-ce un peuple nouveau? Quelle est la nation de l'Europe qui a fourni les premiers émigrants? Pourquoi les Anglais ont-ils émigré en si grand nombre? La civilisation des Etats-Unis est-elle de date récente ou ancienne? Quelle est la principale colonie anglaise qui vint s'établir aux Etats-Unis? Qu'est-ce qui caractérise la ville de Boston et ses habitants? La ville de Boston exerce-t-elle une grande influence sur le pays? A quoi est due cette influence? En quelle année Boston a-t-elle été fondée? Quel a été son premier gouverneur? Quelle était la population de Boston en 1789? Quelle est sa population aujourd'hui?

Grammaire. — *Faite:* analysez ce mot, conjuguez le verbe *faire* aux temps principaux. Pourquoi *faite* est-il au féminin? Quelle espèce de mot est-ce? — *Stimulées:* expliquez le féminin pluriel. — *On:* qu'y a-t-il à observer sur ce pronom indéfini? — *Laquelle:* est-ce un pronom ou un adjectif? Que faites-vous quand ce mot est précédé des prépositions *à* ou *de?* *Se mettre:* quelle espèce de verbe est-ce? Indiquez-en les temps primi-

tifs. — *Ce :* faites la différence entre l'adjectif et le pronom; indiquez les autres adjectifs démonstratifs. — *Sa :* pourquoi le féminin? — *Nouveau :* quelles sont les différentes formes de cet adjectif? Emploie-t-on aussi la seconde forme du masculin *nouvel* au pluriel?

Aisément : comment forme-t-on la plupart des adverbes? Celui-ci est-il formé régulièrement? Quelle est l'étymologie du suffixe *ment?* — *Laissant :* quel temps et quel mode? — *C'est, ce sont :* quand emploie-t-on le singulier, et quand le pluriel? — *Qui :* quelle espèce de pronom est-ce? Ce mot peut-il être sujet ou complément? Indiquez les autres pronoms relatifs et interrogatifs. — *Vint :* quel temps? quel verbe? quel est le participe passé? Conjuguez le passé indéfini. — *Dès :* quelle différence y a-t-il entre *des* et *dès?* — *A pris :* quel temps? quel verbe? — *Y :* analysez ce mot. — *Tient :* indiquez les temps primitifs. — *Au vieil esprit :* analysez ces trois mots; pourquoi *vieil* au lieu de *vieux?* — *Il l'a prouvée :* analysez cette phrase; indiquez la règle du participe passé. — *Vivant :* indiquez les temps primitifs; conjuguez le passé indéfini; dites la règle sur les participes passés des verbes neutres. — *Toute :* dites tout ce que vous savez sur ce mot; quand est-il adjectif? quand est-il adverbe? quand est-il pronom? Comment prononce-t-on cette phrase: ils sont *tous* là; et cette autre: *tous* les élèves sont présents? — Ecrivez en lettres les dates 1776, 1789, 1886.

LA CATARACTE DU NIAGARA.

Nous arrivâmes bientôt au bord de la cataracte, qui s'annonçait par d'affreux mugissements. Elle est formée par la rivière Niagara, qui sort du lac Erié, et se jette dans le lac Ontario; sa hauteur perpendiculaire est de cent quarante-

quatre pieds; depuis le lac Erié jusqu'au saut, le fleuve arrive toujours en déclinant par une pente rapide; et, au moment de la chute, c'est moins un fleuve qu'une mer, dont les torrents se pressent à la bouche béante d'un gouffre. La cataracte se divise en deux branches, et se courbe en fer-à-cheval. Entre les deux chutes s'avance une île, creusée en dessous, qui pend avec tous ses arbres, sur le chaos des ondes. La masse du fleuve, qui se précipite au midi, s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en nappe de neige, et brille au soleil de toutes les couleurs: celle qui tombe au levant, descend dans une ombre effrayante; on dirait une colonne d'eau du déluge. Mille arcs-en-ciel se courbent et se croisent sur l'abîme. L'onde, frappant le roc ébranlé, rejaillit en tourbillons d'écume qui s'élèvent au-dessus des forêts, comme les fumées d'un vaste embrasement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés en forme de fantômes, décorent la scène. Des aigles, entraînés par le courant d'air, descendent en tournoyant au fond du gouffre, et des carcajoux se suspendent par leurs longues queues au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abîme les cadavres brisés des élans et des ours.

CHATEAUBRIAND: *Génie du christianisme.*

Etudiez dans ce morceau tout ce qui concerne les verbes réfléchis.

UN PETIT PÉNITENT.

Un petit garçon, à la figure intelligente, entre l'autre jour chez un de nos grands marchands de fruits, et dépose sur le comptoir une boîte de raisins.

— Je n'ai pas besoin de ces raisins, mon garçon, dit le marchand, j'en ai autant que je puis en vendre pour le moment. Remporte ta boîte.

— Mais, monsieur, répondit l'enfant en baissant les yeux, elle vous appartient.

— Comment?

— Oui. Hier soir, j'ai pris cette boîte de raisins qui était à votre porte. Je savais que je volais, et maman m'a toujours défendu de prendre ce qui ne m'appartient pas, mais ça été plus fort que moi. Je venais d'entendre ma petite sœur qui est bien malade dire : Oh ! si j'avais seulement une grappe de ces raisins verts que j'ai vus en ville, comme j'en mangerais ! Il n'y avait pas d'argent chez nous ; maman qui est veuve n'en gagnait plus, il lui fallait soigner ma sœur. Alors, quand j'ai vu ma mère prier dans un coin, les yeux pleins de grosses larmes, et que j'ai entendu ma sœur demander en se plaignant une grappe de raisins, je suis sorti bien vite. En passant devant votre porte, j'ai pris votre boîte, et je me suis sauvé. . . .

— Et pourquoi la rapportes-tu maintenant?

— En rentrant à la maison j'ai trouvé ma petite sœur morte !

— Mon garçon, ta mauvaise action est réparée maintenant ; reprends ces raisins, tu les donneras à ta maman ; porte-lui en même temps ces dix dollars, tu lui diras que c'est pour faire enterrer son petit ange.[1]

[1] Faire les questions de grammaire, 1 à 12.

WASHINGTON.

Un des plus beaux modèles qu'on puisse citer de l'accomplissement des devoirs du citoyen, c'est Georges Washington, véritable fondateur de la liberté américaine : homme privé, homme de guerre, homme d'état, il pratiqua constamment toutes les vertus civiques.

Son extérieur annonçait presque son histoire : simplicité, grandeur, dignité, calme, bonté, fermeté, c'étaient les empreintes de sa physionomie, de son maintien, comme celles de son caractère ; sa taille était noble, élevée ; l'expression de ses traits douce, bienveillante ; son sourire agréable ; ses manières simples sans familiarité.

Il n'étalait pas le faste d'un général de nos monarchies : tout annonçait en lui le héros d'une république ; il inspirait plutôt qu'il ne commandait le respect, et, dans les yeux de tous ceux qui l'entouraient, on voyait une vraie affection et cette confiance entière en un chef sur lequel ils semblaient fonder exclusivement leur sécurité. Son quartier, un peu séparé de son camp, présentait l'image de l'ordre qui régnait dans sa vie, dans ses mœurs et dans sa conduite.

Lorsque Washington naquit, le pays qu'on appelle aujourd'hui les Etats-Unis comprenait treize colonies soumises à l'Angleterre. Ces colonies, opprimées par le gouvernement anglais, s'allièrent pour lui déclarer la guerre et résolurent de conquérir leur indépendance. Il fallait un chef ; on choisit Washington, et on lui donna le titre et les pouvoirs de généralissime.

La lutte contre les Anglais dura neuf ans. Washington

eut à vaincre des difficultés inouïes. Les obstacles, les revers, les inimitiés, les trahisons, les injustices, abondèrent sous ses pas ; il triompha de tout.

Quand la guerre fut terminée, il licencia l'armée ; il se démit de son titre de généralissime, et retourna vivre en simple particulier dans son domaine.

Nommé ensuite deux fois chef de ce grand pays, avec le titre de président, il gouverna huit ans avec une volonté habile et ferme, et fut toujours fidèle aux grands principes d'ordre, de liberté, de justice.[1]

LE SOUFFLET.

Un habitant d'Orléans, nommé Lepelletier, non content de donner aux pauvres tout ce qu'il pouvait avoir, ne cessait de solliciter en leur faveur toutes les personnes de sa connaissance. Un jour voyant un riche négociant, nommé Aubertot, qui se trouvait sur sa porte, il l'aborde et lui dit : "Monsieur Aubertot, ne me donnerez-vous rien pour mes amis ?" car c'est ainsi qu'il appelait les pauvres. "Non, je n'ai rien à vous donner." Lepelletier insiste. "Si vous saviez en faveur de qui je sollicite votre charité ! C'est une pauvre femme qui vient d'accoucher et qui n'a pas une couverture pour son enfant ! — Je ne peux pas. — C'est un vieillard qui manque de pain ! — Je ne peux pas. — C'est un manœuvre qui n'avait que ses bras pour vivre, et qui vient de se fracasser une jambe en tombant de son échafaudage ! — Je ne peux pas, vous dis-je. — Allons, allons,

[1] Questionnaire grammatical, de 13 à 19.

Monsieur Aubertot, laissez-vous toucher, et soyez sûr que jamais vous n'aurez d'occasion de faire une action plus méritoire. — Je ne peux pas, je ne peux pas. — Mon bon, mon miséricordieux Monsieur Aubertot ! — Monsieur Lepelletier, laissez-moi tranquille." Et cela dit, Aubertot lui tourne le dos, passe de sa porte dans son magasin, où Lepelletier le suit ; il le suit de son magasin à son arrière-boutique, de son arrière-boutique dans sa chambre. Là, Aubertot, excédé, lui donne un soufflet ! Après le soufflet reçu, l'homme charitable prit un air riant, et dit : "Cela, c'est pour moi ; mais pour mes pauvres que donnez-vous ?"

Aubertot, confus, lui donna plus qu'il ne demandait, et lui adressa les plus humbles et les plus sincères excuses.

LE COUP DE CANNE.

Le comte de Boutteville, depuis si célèbre sous le nom de maréchal de Luxembourg, étant lieutenant général sous les ordres du prince de Condé, aperçut, dans une marche, quelques soldats qui s'étaient écartés du reste de l'armée. Il envoya un de ses aides de camp pour les ramener au drapeau. Tous obéirent, excepté un, qui continua son chemin. Le général, offensé de cette désobéissance, court à lui la canne à la main, et menace de l'en frapper. "Si vous le faites, lui répond le soldat, je vous en ferai repentir." Outré de cette réponse, Boutteville lui donne un coup et le force de rejoindre son corps. Quinze jours après, l'armée assiégea Furnes. Boutteville chargea un colonel de trouver

dans son régiment un homme ferme et intrépide, pour un coup de main; une grande récompense fut promise. Le soldat dont nous avons parlé, qui passait pour le plus brave du régiment, se présenta; et, menant avec lui trente de ses camarades dont on lui avait laissé le choix, il s'acquitte de sa commission, qui était très-hasardeuse, avec un courage et un bonheur incroyables. A son retour, Boutteville, après l'avoir beaucoup loué, lui offrit la récompense qui avait été promise. Le soldat, la refusant: "Me reconnaissez-vous, mon général? dit-il; je suis ce soldat que vous maltraitâtes il y a quinze jours: je vous avais bien dit que je vous en ferais repentir." Boutteville, plein d'admiration, et attendri jusqu'aux larmes, l'embrassa, lui fit des excuses, et obtint sur-le-champ pour lui un brevet d'officier: il se l'attacha bientôt après en qualité d'aide de camp. Le prince de Condé, digne appréciateur des belles actions, aimait à raconter ce trait de magnanimité.[1]

GUILLAUME TELL.

Albert, empereur d'Allemagne, avait résolu de soumettre les Suisses et de faire de leur contrée un état héréditaire pour la maison d'Autriche. Il gagna les hommes les plus influents du pays par ses présents et ses promesses, et les amena à reconnaître son pouvoir. Puis il fit bâtir des forteresses dans différents cantons, y envoya des gouverneurs, et leur ordonna de traiter les habitants avec la dernière sévérité, afin de les exciter à la résistance et de le mettre dans

[1] Questionnaire grammatical, de 20 à 25.

le cas d'aller occuper tout le pays les armes à la main. Un de ces gouverneurs, Gessler, préposé aux deux cantons de Schwitz et d'Uri, joignant à un orgueil insupportable une cruauté sans bornes, crut qu'il pouvait traiter les paysans en esclaves. Pour leur montrer tout son mépris, il fit mettre son chapeau au bout d'une pique, qu'on planta au milieu de la place publique d'Altorf, et il ordonna que tous ceux qui passeraient saluassent respectueusement ce chapeau. On obéit. Guillaume Tell, homme d'un courage intrépide et en même temps d'un caractère aussi doux que généreux, passant sur la place d'Altorf, ne voulut pas se soumettre à cette ridicule exigence et fit semblant de ne pas voir le chapeau. Furieux, Gessler ordonne qu'on saisisse Tell, qu'on l'amène en sa présence, et lui reproche avec emportement ce qu'il appelle sa rébellion. Tell garde le silence. Le gouverneur montra une cruauté inouïe. Guillaume Tell avait un fils encore très-jeune; Gessler condamne le malheureux père, qui était célèbre comme archer par son adresse intrépide, à abattre, d'une distance de cent pas, avec une flèche, une pomme placée sur la tête de l'enfant. Tous les témoins de cette horrible scène frémissaient. On amène l'enfant. Tell fait en vain tous ses efforts pour désarmer la rage du tyran: Gessler jure de le faire périr sur-le-champ avec son fils, s'il n'obéit. Alors Tell adresse intérieurement à Dieu une fervente prière, embrasse son enfant, lui recommande d'être immobile et calme, place lui-même la pomme sur sa tête; puis il s'écarte à la distance voulue, bande son arc, dirige son coup . . . la flèche part. Lecteurs sensibles, quels mouvements ce spectacle n'excite-t-il pas dans votre

cœur ! Cessez de frémir : la pomme tombe, et l'enfant n'est pas blessé ! . . .

Peu de temps aprés, Gessler périt, et la Suisse fut délivrée.[1]

ÉPONINE.

Cent vingt ans environ après la conquête de la Gaule, avait éclaté une révolte qui avait failli un instant réussir, mais qui fut bientôt comprimée par l'empereur Vespasien. Le chef de la révolte était un nommé Sabinus. Il aurait pu aisément s'enfuir, mais il aurait fallu abandonner sa femme, Eponine, qu'il aimait tendrement ; il ne pouvait s'y résigner, et il ne voulait pas non plus l'exposer aux périls de la fuite et aux souffrances de l'exil. Il résolut de se cacher en Gaule et de se faire passer pour mort. Il renvoya tous ses serviteurs, à l'exception d'un seul, qui lui était dévoué jusqu'à la mort, et leur fit ses adieux en leur disant qu'il allait s'empoisonner pour ne pas tomber aux mains des vainqueurs. Puis, il fit livrer aux flammes une de ses maisons, et bientôt l'on vint annoncer à Eponine que son mari s'était empoisonné, qu'après avoir vidé la coupe de poison il avait mis le feu à sa maison, et que son cadavre avait été consumé avec elle. Sabinus voulait qu'Eponine même le crût mort, afin que la douleur de la femme convainquît les étrangers de la mort du mari. Quant à lui, il s'était réfugié dans un souterrain qui s'étendait au-dessous de la maison et qui n'était connu que de lui seul et de son fidèle serviteur.

Son calcul réussit au delà de ses espérances et au delà

[1] Questionnaire grammatical, de 26 à 29.

même de ses désirs. Eponine, à la funeste nouvelle, se jeta à terre avec des sanglots et des larmes, et demeura trois jours et trois nuits refusant toute nourriture. A quoi bon continuer de vivre, puisqu'elle avait perdu celui qui faisait le bonheur de sa vie? Et elle restait ainsi dans les pleurs, en attendant la mort.

Sabinus fut à la fois ravi et effrayé d'apprendre à quel point il était aimé. Il craignit d'avoir bientôt à pleurer une perte réelle en retour de la perte imaginaire que pleurait Eponine, et il envoya l'esclave qui avait annoncé sa mort annoncer qu'il était toujours vivant, mais qui'il fallait qu'Eponine persévérât quelque temps encore dans son deuil, afin de ne pas éveiller les soupçons. Eponine, prête à mourir de joie, comme elle avait failli mourir de douleur, eut assez de force pour réprimer dans son cœur le bonheur dont il débordait; elle continua à pleurer et à gémir avec le paradis dans l'âme, et elle mettait sur ses lèvres des paroles de désolation et de désespoir, tandis que des cris de joie et de triomphe lui montaient du fond du cœur.

Quand la nuit venait, elle sortait en secret de sa demeure, se glissait en silence dans le souterrain de Sabinus, et repartait en hâte au chant de l'alouette, pour reprendre avec le jour la comédie de la douleur. Elle passa ainsi neuf années, restant tout le temps qu'elle pouvait enterrée vivante avec son mari. Elle eut deux enfants et les éleva dans cette caverne, comme une lionne qui élève ses lionceaux. Aucune des amies qu'elle voyait le jour dans la ville ne s'aperçut de son secret ou ne le trahit. A la fin, cependant, ils furent découverts, et on les conduisit à Rome devant l'empereur.

Eponine se jeta à ses pieds en criant *grâce !* et serrant entre ses bras ses deux enfants qui, pour la première fois depuis leur naissance, voyaient la lumière du jour, elle les présenta à l'empereur en lui disant : " Vespasien, je les ai enfantés et élevés dans la tombe, afin que nous fussions plus de suppliants à t'implorer." Les Romains, autour de Vespasien, écoutaient avec des larmes ; mais l'empereur n'était pas de ceux qui pardonnent. Rentrés dans leur prison, Sabinus et Eponine apprirent qu'il fallait mourir. Eponine, heureuse du moins de mourir avec celui qu'elle ne pouvait plus sauver, répondit au messager qui lui apportait la nouvelle : " Allez dire à votre empereur que dans les ténèbres et sous terre j'ai vécu plus heureuse que lui sur son trône."

Telles étaient les femmes du pays de Gaule.[1]

J.-D. LEFRANÇAIS.

LES JOUETS DANS L'ANTIQUITÉ.

Depuis l'antiquité, dit l'*Union médicale,* les jouets ont conservé, en quelque sorte, leur forme première ; en voici la preuve : —

" Dans une fouille exécutée dans la campagne de Rome, on fit la découverte d'un tombeau d'enfant dans lequel on trouva une poupée en ivoire avec membres articulés et chevilles. Rien de nouveau sous le soleil, dit-on.

" Au temps de l'occupation romaine de la Gaule, les enfants de Lutèce avaient leur petite vaisselle de table, comme l'indique quelques poteries de forme ovoïde ; elles ont de

[1] Questionnaire grammatical, de 30 à 42.

deux à six centimètres de hauteur, et ont été découvertes il y a quelques semaines. Déjà, dans mes recherches à l'endroit où s'élève le nouveau collège Sainte-Barbe, à Paris, j'avais eu le plaisir de rencontrer quelques jouets en terre cuite appartenant à cette époque.

" Bien que ces curiosités ne se rencontrent que rarement, nous en possédons quelques-unes dans notre collection parisienne. L'une d'elles, qui peut-être est unique, a été trouvée auprès d'une poterie ovoïde d'un type bien connu, dans un sondage exécuté non loin de la place Maubert. Elle représente un petit bateau en terre cuite, à laquelle le séjour dans un sol humide et tourbeux a donné une teinte noire assez semblable à celle de l'ébène.

" Des traits exécutés à l'aide de l'ébauchoir simulent les joints des planches de la barque, un aviron se dessine en relief à babord ; la proue est effilée, la poupe est à angle droit, et le fond extérieur est plat ; ce petit bateau était manié avec deux avirons ; le point où étaient fixés ces derniers est indiqué par une saillie du plat-bord."

Ajoutons que les jouets appartiennent à une époque beaucoup plus reculée encore que l'époque gallo-romaine, ou même que la Rome des premiers âges. On a trouvé dans les tombeaux et dans les nécropoles de l'Egypte des temps les plus reculés, des jouets qui ne le cèdent en rien, comme ingéniosité, à nos jouets actuels ; par exemple : un petit crocodile ouvrant les mâchoires, des poupées articulées, des pantins manœuvrant comme les nôtres au moyen d'une ficelle, des balles élastiques, etc.[1]

[1] Questionnaire grammatical, de 43 à 54.

QUAND LES POULES AURONT DES DENTS.

"Quand les poules auront des dents," est une vieille locution toute gauloise, qui correspond à la "semaine des quatre jeudis," à l'expression : "renvoyer aux calendes grecques." C'est une manière comme une autre d'exprimer poliment sa parfaite incrédulité. Cela sera quand les poules auront des dents !

Eh bien, en cherchant au fond des choses, on s'apercevrait avec un peu de bonne volonté que les poules ont des dents . . . mais, par exemple, des dents artificielles.

Le proverbe n'a pas tort, et cependant la physiologie nous enseigne que si les poules n'avaient pas de quoi triturer leurs aliments, elles s'en trouveraient fort mal. Et en effet, à défaut de mieux, elles se procurent un râtelier à leur façon.

La question n'est pas si insignifiante qu'elle le semble de prime abord. L'homme qui a de mauvaises dents a généralement les digestions difficiles et toute sa santé s'en ressent. La poule qui ne se procurerait pas de râtelier aurait de même ses digestions mauvaises, et la maladie pourrait survenir.

Or, si la maladie de la poule nous est fort indifférente, à nous citadins qui vivons d'une vie à part, enfermés dans nos grandes cages appelées maisons, elle a son importance pour l'habitant des campagnes, pour le fermier, le cultivateur, etc. ; il faut penser à tout le monde.

Avez-vous remarqué jusqu'à quel point les poules recherchent souvent de petites pierres? Elles les avalent sans

autre forme de cérémonie. Les petits cailloux, ce sont les dents des poules !

Sans ces fragments minéraux, le granivore serait dans l'impossibilité de digérer ses aliments. On les retrouve dans le gésier, estomac des oiseaux. Les poules ont donc bien des dents artificielles ; seulement ces dents sont placées, non pas dans le bec, mais dans le gésier.

Les aliments qui n'ont pu être broyés suffisamment, il y a déjà commencement de mastication dans le bec, arrivent à peine écrasés dans l'estomac. C'est là que les petits cailloux commencent leur rôle. Le gésier est une poche musculaire revêtue à l'intérieur d'une membrane cornée. Comme dans l'estomac de l'homme, le suc gastrique y ramollit les aliments ingérés ; le gésier se contracte, les grains sont heurtés, déchirés, triturés par les cailloux et les grains de sable et transformés en une boue liquide qui s'en va dans l'intestin, où la digestion s'achève.

Conclusion : mettez dans les basses-cours à portée de vos poules de petites pierres, car tout râtelier s'use, et vos oiseaux ont besoin de le renouveler.

Il ne faut pas s'étonner de les voir becqueter souvent tous les fragments durs qu'elles rencontrent, jusqu'à des morceaux de brique, jusqu'au ciment qu'elles détachent des murs. Pas de petits cailloux, pas de bonnes digestions.

Bien souvent, certaines prétendues épizooties observées sur toutes les volailles d'une ferme n'ont pas d'autre origine. Les volatiles, enfermés dans une volière ou dans une grande cour, ne peuvent reconstituer leurs molaires, et des maladies d'intestins se déclarent.

Pensez au proverbe: "Quand les poules auront des dents." . . . Et si vous voulez de bonnes volailles, donnez leur de bonnes dents.[1]

UN MYSTÈRE.

Dans une cour paisible et heureuse, comme l'était celle de Versailles jusqu'à l'époque de la Révolution, les moindres événements occupent, et on y aime surtout les choses merveilleuses. Au commencement du règne de Louis XVI., quelqu'un de la société de la duchesse de Cossé, dame d'atours de la reine, découvrit dans un village près de Marly une femme retirée dans une chaumière plus soignée et mieux meublée que ne l'étaient celles des autres paysans du même lieu. Elle avait une vache, ne savait pas la traire, et priait ses voisines de lui rendre ce service. Une chose paraissait bien plus surprenante encore: c'était une bibliothèque d'à peu près deux cents volumes, qui faisait le plus bel ornement de sa retraite. La duchesse entretint la jeune reine de cette intéressante solitaire; selon elle, ce devait être une Sarah Th. . ., semblable à l'héroïne d'une nouvelle que le chevalier de Saint-Lambert venait de faire paraître à la suite du poème des "Saisons."

Pendant plusieurs jours, on ne parla que de la Sarah de Marly; on disait qu'il était à remarquer qu'elle n'était connue dans le village que sous le nom de Marguerite; qu'elle n'allait à Paris que deux fois par an; qu'elle y allait seule; qu'elle parlait rarement à ses voisines, à moins qu'elle

[1] Questionnaire grammatical, de 55 à 61.

n'eût à les remercier des petits services qu'elles lui avaient rendus ; qu'elle entendait régulièrement une messe basse le dimanche et les jours de fête, mais n'était pas dévote ; qu'on avait vu dans sa chaumière les œuvres de Racine, de Voltaire, de Jean-Jacques. Enfin l'intérêt s'accroissait successivement sur cette solitaire, au point que Marie-Antoinette voulut connaître celle qui en était l'objet, et dirigea sa promenade du côté de sa retraite. La reine descendit de calèche avant d'arriver dans le village, et, tenant la duchesse de Cossé sous le bras, entra dans la chaumière. — Bonjour, Marguerite, lui dit la reine ; votre chaumière est bien jolie. — Pas trop, madame, mais je la tiens proprement. — Vos meubles sont fort bons. — Je les ai apportés de Paris lorsque je suis venue m'établir ici. — On dit que vous y allez fort peu. — Je n'y ai rien à faire. — Vous avez une vache que vous ne soignez pas, reprit la reine. — Par régime, je bois beaucoup de lait, et, comme j'ai toujours vécu à la ville, je ne sais pas traire ma vache, et mes voisines me rendent ce service. — Vous avez des livres. — Vous voyez, madame. — Quoi, Voltaire ! dit la reine en prenant un volume de cet auteur ; l'avez-vous lu en entier ? — J'ai lu les volumes que j'en ai : "Le Siècle de Louis XIV.," "L'Histoire de Charles XII.," "La Henriade," et ses tragédies. — Quel choix plein de goût ! s'écriait la duchesse ; elle est vraiment étonnante ! — Vous lisez beaucoup, à ce qu'on dit. — Je n'ai rien de mieux à faire ; j'aime assez cela ; ça tue le temps, les soirées sont longues. — Comment avez-vous eu ces livres ? reprit la reine ; les avez-vous achetés ? — Non, madame, répondit Marguerite ; j'étais gouvernante d'un médecin, qui

est mort et m'a laissé par testament son mobilier, ses livres, et huit cents livres de rente sur l'hôtel-de-ville, que je vais toucher tous les six mois.

La reine s'amusa avec autant d'esprit que de gaieté de voir tout ce que l'on commençait à répandre sur la solitaire de Marly déjoué par un récit aussi simple.

Cette nouvelle Sarah Th. . . était tout bonnement une cuisinière retirée.[1]

MME. CAMPAN, *Mémoires.*

CE QUE L'ON PEUT VOIR À NEW YORK.

La ville de New York, quoique ne possédant ni grands édifices publics, ni vénérables cathédrales, ni antiques musées, ni spacieuses galeries d'art, ni célèbres monuments historiques, n'en offre pas moins au visiteur étranger, certains objets dignes d'attirer son attention. Nous les passerons rapidement en revue, en commençant par le Musée d'Art Métropolitain, situé au Parc Central, près de la 5ème Avenue et en face de la 83ème rue, dans lequel se trouvent, entre autres toiles, des tableaux de Rubens, Van Dyk, Van Ostade, Velazquez, etc. La collection Cesnola, comprenant dix mille objets recueillis dans les fouilles faites à Chypre, est fort intéressante à étudier dans le même musée, ainsi qu'une infinité d'autres objets de toute nature.

Puis vient le Musée d'Histoire Naturelle, entre les 8ème et 9ème avenues et la 77ème rue, où l'on peut passer une heure ou deux avec profit ; le local de la Société Historique

[1] Questionnaire grammatical, de 62 à 74.

de New York, au coin de la 2ème avenue et de la 11ème rue, où se trouvent un grand nombre de matériaux relatifs à l'histoire naturelle, civile, littéraire et ecclésiastique des Etats-Unis ; la Bibliothèque Astor, Lafayette Place, qui contient, outre les livres, un grand nombre de manuscrits fort rares en grec et en latin, et où se trouve le manuscrit des chants de couronnement français, avec de superbes vignettes par des artistes français. Les galeries d'art méritent également qu'on les visite, et nous citerons la galerie de Kurz, dans la 23ème rue ; les salles artistiques de Goupil, Schauss, d'Avery, Cottier, Kohn, Matthews, etc., où l'on trouve des tableaux par les grands maîtres européens. Le visiteur pourra aussi faire une tournée fort intéressante en visitant certains magasins de meubles artistiques, d'objets d'art, d'orfèvrerie et de bric-à-brac, dans lesquels on verra non seulement des objets provenant de toutes les parties du globe, mais aussi de nombreux échantillons de l'industrie américaine.

Les églises de New York sont nombreuses, et quelques-unes sont fort belles. La nouvelle cathédrale, d'architecture gothique, appelle tout d'abord l'attention ; puis viennent les églises de la Trinité et de St. Paul, avec cimetières y attenant ; St. Thomas, avec ses riches sculptures sur bois et tableaux par Lafarge ; St. George, avec son intérieur polychromatique ; Grace Church, avec son orgue colossal ; la nouvelle église Presbytérienne du Dr. Hall ; la synagogue, de style moresque, de la 43ème rue ; puis, enfin, la fameuse Plymouth Church, à Brooklyn.

Les institutions de bienfaisance sont peut-être plus nom-

breuses à New York que partout ailleurs, et leur organisation ne laisse généralement rien à désirer.

Les asiles, les hôpitaux, les maisons de correction, les institutions pénitentiaires dans les îles de Blackwell, Ward et Randall, font positivement honneur à la ville. Les hôpitaux de Bellevue, de New York, de Lenox et de Roosevelt sont de fort beaux édifices. L'asile des sourds-muets, celui des aveugles, et les différents asiles d'orphelins méritent qu'on s'y arrête, et le visiteur intelligent y trouvera un vaste champ d'observation et d'étude. L'Hôtel de Ville, où se trouvent la chambre du gouverneur, des portraits et des reliques historiques; l'Hôtel de la Poste, contenant aussi les tribunaux des Etats-Unis; le nouveau Palais de Justice dans Chambers street; la Prison des Tombes, de pure architecture égyptienne; le bâtiment de la Douane et le Trésor, dans Wall street; les nouveaux bâtiments du Collège de Columbia, la Bourse et le Corn Exchange, dans Bowling Green; les bâtiments à bureaux, dans le quartier du commerce; le bâtiment de la Compagnie d'assurance l'Equitable, le bâtiment Mills, dans Broad street; le Temple, au coin des rues Nassau et Beekman, — sont autant d'endroits qui méritent d'être visités.

La vue du sommet du bâtiment de l'Equitable est superbe, de même que celle que l'on a du clocher de l'Eglise de la Trinité. L'église de la Trinité est toujours ouverte, et le clocher est accessible en tous temps.

L'entrepôt des immigrants au Castle Garden est fort intéressant à étudier. Un voyage aux principales jetées (wharves), que l'on peut entreprendre au moyen du chemin

de fer de ceinture, offrira une variété infinie de scènes curieuses et pittoresques. Une visite matinale aux marchés présentera une scène d'animation dont il est difficile de se faire une idée. Ne pas manquer surtout de visiter les gigantesques presses à imprimer des journaux le "Herald," ou le "Times." Il y a encore le fameux Pont de Brooklyn, sur la rivière de l'Est; le Parc Central; le Pont Elevé (High Bridge) ; les faubourgs de New York, puis en traversant la rivière, les Atlantic Docks de Brooklyn, et l'admirable cimetière de Greenwood.

Pour terminer, nous recommanderons un voyage sur les différents chemins de fer élevés dans tout leur parcours, voyage qui fera défiler devant les yeux de l'étranger un panorama tel que n'en offre aucune autre ville.[1]

NE M'OUBLIEZ PAS.

Tout le monde connait ces petites fleurs aux pétales d'un bleu de ciel pâle, au feuillage d'un vert sombre, qui croissent sur le bord des étangs et des fleuves, et, le pied dans l'eau, suivent le mouvement des petites lames que le moindre vent pousse à la dérive.

Il y a un tombeau à Mayence. Comme le nom qu'on y a gravé a été effacé, le tombeau est à la disposition du premier venu d'entre les morts ; mais l'opinion générale le laisse à un ménestrel allemand, musicien et poète, dont on n'a pas même conservé le nom de famille. — Il s'appelait Heinrich ; et comme ses vers étaient tous à la louange des

[1] Questionnaire grammatical, de 75 à 82.

femmes et surtout à celle de Marie, on l'appelait Heinrich Frauenlob, c'est-à-dire, le poète des femmes.

Quand il était parti pauvre pour courir l'Allemagne, et chercher fortune au moyen de ses romances et de son talent, Heinrich avait laissé à Mayence une jeune fille qui attendait son retour, s'éveillait pâle dans les nuits d'orage et priait pour lui. Après trois ans, il revint riche et renommé. Longtemps avant son retour, Marie avait entendu le nom d'Heinrich mêlé à la louange et à l'admiration; et par une noble confiance, elle savait que ni la louange ni l'admiration n'avaient donné à son amant autant de bonheur et d'orgueil que lui en donnerait le premier regard de la jeune fille qui l'attendait depuis si longtemps.

Quand Heinrich vit de loin la fumée des maisons de Mayence, il s'arrêta oppressé, s'assit sur un tertre d'herbe verte, et fit entendre un chant simple et mélancolique comme le bonheur. Le lendemain, vers le coucher du soleil, les cloches tintèrent pour annoncer le mariage d'Heinrich et de Marie à la première aurore. — A ce moment, tous deux se promenaient seuls dans l'allée qui s'étend le long du Rhin. — Ils s'assirent l'un près de l'autre sur un tapis de mousse; et passèrent de longs et fugitifs instants à se regarder sans rien dire: tout ce qui remplissait leurs âmes était intraduisible par des paroles.

La teinte de pourpre que le soleil avait laissée à l'horizon était devenue d'un jaune pâle, et l'ombre s'avançait sur le ciel du levant au couchant. Tous deux comprirent qu'il fallait se quitter; Marie voulut fixer le souvenir de cette belle soirée, et montra de la main à Heinrich de petites

fleurs bleues sur le bord du fleuve. — Heinrich la comprit, et cueillit ces fleurs ; mais son pied glissa, il disparut sous l'eau ; deux fois l'eau s'agita et il reparut se débattant, écumant, les yeux hors de tête ; mais deux fois le fleuve ressaisit sa proie ; il voulut crier, l'eau le suffoquait. A la seconde fois qu'il avait reparu, tournant un dernier regard vers la rive où était Marie, et sortant un bras, il lui jeta les petites fleurs bleues qu'une contraction nerveuse retenait dans sa main, mais ce mouvement le fit enfoncer.

Il disparut, l'eau reprit son cours, et le fleuve resta uni comme un glace.

Ainsi mourut Heinrich Frauenlob. — Marie mourut fille dans une communauté religieuse. — On a traduit l'éloquent adieu d'Heinrich, et on a appelé la petite fleur bleue : —

Vergiss mein nicht, c'est-à-dire NE M'OUBLIEZ PAS.[1]

LES GRANDS HOMMES.

Il y a dans la vie de Franklin de belles leçons pour ces natures fortes et généreuses qui doivent s'élever au-dessus des destinées communes. Ce n'est point sans difficulté qu'il a cultivé son génie, sans effort qu'il s'est formé à la vertu, sans un travail opiniâtre qu'il a été utile à son pays et au monde. Il mérite d'être pris pour guide par ces privilégiés de la Providence, par ces nobles serviteurs de l'humanité, qu'on appelle les grands hommes. C'est par eux que le genre humain marche de plus en plus à la science et au bonheur. L'inégalité qui les sépare des autres

[1] Questionnaire grammatical, de 83 à 86.

hommes et que les autres hommes seraient tentés d'abord de maudire, ils en comblent promptement l'intervalle par le don de leurs idées, par le bienfait de leurs découvertes, par l'énergie féconde de leurs impulsions. Ils élèvent peu à peu jusqu'à leur niveau ceux qui n'auraient jamais pu y arriver tout seuls. Ils les font participer ainsi aux avantages de leur bienfaisante inégalité, qui se transforme bientôt pour tous en égalité d'un ordre supérieur. En effet, au bout de quelques générations, ce qui était le génie d'un homme devient le bon sens du genre humain, et une nouveauté hardie se change en usage universel. Les sages et les habiles des divers siècles ajoutent sans cesse à ce trésor commun où puise l'humanité, qui sans eux serait restée dans sa pauvreté primitive, c'est-à-dire dans son ignorance et dans sa faiblesse. Poussons donc à la vraie science; car il n'y a pas de vérité qui, en détruisant une misère, ne tue un vice. Honorons les hommes supérieurs, et proposons-les en imitation; car c'est en préparer de semblables, et jamais le monde n'en a eu un besoin plus grand.[1]

MIGNET.

LA DÉMOCRATIE GRECQUE.

Le grand principe de la démocratie était le respect de la loi, c'est-à-dire le respect de la majorité. C'était la première idée qu'un Grec recevait en naissant et qu'il suçait pour ainsi dire avec le lait. Toutes les républiques de la Grèce se montrent à nous divisées en factions ennemies; ces factions se combattent, en paroles s'entend, sur la place

[1] Questionnaire grammatical, de 86 à 87.

publique, et le parti vaincu se soumet paisiblement à la décision de la majorité. L'idée d'en appeler à la violence est presque inconnue, et cette discipline des partis, ce respect pour la chose jugée, que nous admirons aujourd'hui dans le parlement anglais, paraît avoir été vertu familière à tout citoyen grec. Le goût et le talent de l'éloquence étaient innés chez ce peuple privilégié. Persuader par la parole, telle était l'ambition de chacun ; et, comme chacun espérait persuader un jour, il obéissait au vœu d'un orateur aujourd'hui bien inspiré, assuré qu'on lui obéirait à lui-même une autre fois. Le récit de la retraite des Dix Mille est, je pense, un des exemples les plus remarquables de cette obéissance absolue que les Grecs montraient aux décisions de la majorité. Les Dix Mille, jetés au cœur de l'Asie, sans chefs et sans organisation, se formaient en assemblée dans leur camp, discutaient leurs marches, leurs mouvements de retraite, et exécutaient à la lettre les mesures prises à la pluralité des voix. Or, quels étaient ces soldats ? des aventuriers, rebut de républiques en guerres les unes contre les autres, des gens perdus de dettes et de crimes, et faisant métier de vendre leur bravoure au plus offrant. Si un pareil ramas d'hommes se disciplinait si facilement, on peut juger de ce qu'étaient des citoyens pères de famille, attachés au sol de la patrie et nourris dans le respect de leurs institutions. Concluons que, si on ne peut rendre les hommes plus vertueux, il est possible de les rendre plus disciplinés, plus attentifs à leurs intérêts. C'est le résultat que les législateurs grecs avaient obtenu, et, plus que jamais, nous devrions étudier leurs institutions aujourd'hui.[1]

MÉRIMÉE.

[1] Questionnaire grammatical, de 88 à 93.

LE TAILLEUR DE VILLAGE.

Encore un type qui va s'effaçant de jour en jour. Dans vingt ou trente ans d'ici il y aura encore des tailleurs au village, mais il n'y aura guère des tailleurs de village. Le tailleur campagnard que j'ai connu et étudié dans les départements du centre de la France est surtout un ouvrier à la journée, et allant travailler dans les métairies et les fermes. Il est nourri par les paysans qui l'emploient, et touche un salaire qui ne dépasse guère vingt-cinq sous. En estimant la nourriture soixante et quinze centimes, on arrive à une journée de deux francs. Les tailleurs conduisent souvent avec eux un apprenti ou un jeune ouvrier nourri et payé comme son maître et sur le travail duquel ils bénéficient. Plusieurs fournissent aussi le fil et les boutons : nouvelle source de petits profits. En somme, le tailleur de village gagne un peu moins que le charpentier, le menuisier, le maçon, le faucheur et le moissonneur. Tout en appréciant à leur valeur un solide pantalon, une veste bien tournée et un gilet élégant, le paysan n'est pas sans un peu de dédain pour celui qui les façonne, pour son aiguille et son dé. Il ne lui semble pas juste de payer cher l'homme qui travaille, assis, à l'abri et sans suer, autant que celui qui manie les lourds instruments nécessaires à la culture.

On devine que le tailleur campagnard a rarement l'occasion d'exercer son talent sur le drap de Sédan, d'Elbeuf et de Louviers. L'étoffe confiée à ses ciseaux est du droguet ou du drap grossier. Elle est le produit de la tonte des moutons et des brebis de la ferme. Après avoir envoyé

la laine au teinturier qui la lui colore en bleu, en gris ou en marron, le paysan la porte à quelque filature rustique située dans le voisinage et dont une chute d'eau fait tourner la roue primitive. C'est là qu'elle est tissée et transformée en drap de ménage. Heureux le fermier qui rencontre un filateur assez consciencieux pour employer sa laine telle qu'elle est et sans la mélanger de rebuts et de déchets ! Il aura des vêtements peu coûteux, chauds, solides et bien préférables à cette draperie de pacotille et de faux luxe qui commence à inonder les campagnes. Il faut que le tailleur de village soit bien pauvre pour ne pas avoir une machine à coudre. Il s'en sert chez lui et lorsqu'il travaille à la façon et à ses pièces. Quelquefois lorsqu'il s'agit d'habiller une noce, il consent à la transporter à la ferme ou à la métairie ; alors sa journée est notablement augmentée. Le cas se présente assez rarement ; d'un côté le tailleur craint de déranger sa machine ; de l'autre les paysans se défient un peu des coutures mécaniques et leur préfèrent celles qui sont faites à la main et au moyen de la vieille aiguille. Au lieu de coudre, les jambes croisées sur un établi, comme tous les tailleurs citadins, la plupart des tailleurs campagnards cousent assis sur une chaise. Il n'est pas rare encore de les voir transporter leur atelier à l'ombre de quelque grand chêne ou d'un châtaigner deux ou trois fois centenaire. Ils gagnent moins sans doute que les artistes qui habillent les membres du Jockey-Club et la haute gomme, mais ils sont peut-être plus heureux et aussi riches à la fin de l'année. A moins qu'il ne soit boiteux, bossu, ou de santé débile, ce qui arrive assez souvent, le tailleur

campagnard sait à l'occasion jouer de la hache, de la faux, et de la fourche presque aussi bien que de l'aiguille. Que dans la ferme où il travaille, un orage menace les foins séchés ou les gerbes, il plante là la besogne et court rejoindre dans les prairies les moissonneurs. Je connais des tailleurs qui ne coupent et ne cousent que l'hiver, le printemps et une partie de l'automne, le reste du temps ils labourent, fauchent et moissonnent.[1]

A. R.

VŒUX D'UN VIEILLARD.

Heureuses les sociétés où les vieillards comprennent et respectent l'avenir, où les jeunes gens comprennent et respectent le passé ! Et ne dites pas d'un ton sceptique : "Qui enseignera le respect de l'avenir aux vieillards et le respect du passé aux jeunes gens ?" Il y a dans les plus pauvres familles, dans les plus obscures chaumières, des autels domestiques et sacrés qui nous rappellent ces pieuses vérités : c'est le lit de l'aïeul et le berceau du nouveau né, le lieu où l'homme achève sa carrière et le lieu où il la commence. Heureuses encore un coup les sociétés, heureuses les familles, où le lit de l'aïeul malade est entouré de soins, de respects et de douleurs ! Heureuses les familles où les berceaux sont environnés de soins et de sollicitude ! C'est ainsi que le présent, qui est si court pour chacun de nous, s'allonge et s'étend dans le passé par le respect qu'en ont les jeunes gens, et dans l'avenir par la joie intelligente qu'en ont les vieillards, puisqu'il appar-

[1] Questionnaire grammatical, de 94 à 106.

tiendra à leurs enfants. Quel vieillard peut voir un jeune homme sans songer à l'avenir dans lequel il ne sera pas et pour lequel il doit préparer les âmes dont Dieu lui a confié l'éducation? Jeunes ou vieux, n'aimerons-nous donc que le présent, ce point imperceptible dans le grand abîme des ans, comme dit Bossuet? et des trois parts que Dieu a faites du temps, les deux parts qui ne sont accessibles qu'à la pensée seront-elles mises par nous en oubli quand nous sommes jeunes, parce que nous n'étions pas dans le passé, quand nous sommes vieux, parce que nous ne serons pas dans l'avenir? Quelle supériorité morale donnent au vieillard le goût et l'habitude

"De se donner des soins pour le plaisir d'autrui!"

Quel bonheur pour nos derniers jours de planter des arbres à l'ombre desquels nos enfants s'entretiendront de notre souvenir! A défaut de la terre, plantons dans l'âme et dans l'esprit des jeunes gens, heureux de songer à la moisson que nous ne verrons pas et que nous espérons d'autant plus belle, heureux de travailler pour un avenir où nous n'aurons point de part. Les meilleurs sentiments de l'homme sont ceux où le moi n'a point de place.[1]

SAINT-MARC GIRARDIN.

L'ÎLE DE ROBINSON CRUSOË.

En face de Valparaiso est une île possédant un grand intérêt pour quiconque a été petit garçon. Les Anglais, qui forment une grande partie de la population de Valparaiso,

[1] Questionnaire grammatical, de 107 à 114.

et les quelques Américains qui y sont égarés, font de temps à autre une excursion d'un jour ou deux dans cette île, l'île de Juan Fernandez, où Robinson Crusoë et son compagnon Vendredi ont été les héros des aventures dont la relation a été lue par le monde entier avec plus de plaisir que tout ce qui a jamais été écrit dans un autre livre. Car il y a eu véritablement un Robinson Crusoë et un Vendredi, et l'île est encore aujourd'hui telle exactement qu'elle est décrite par Daniel de Foe. Mais le reste de l'histoire ne concorde pas parfaitement avec la tradition locale, suivant laquelle un certain Alexander Selcraig, qui prit plus tard le nom de Selkirk, fut déposé sur l'île, en punition d'une mutinerie, par le commandant du navire espagnol *Cinque Ports.*

Les navires des mers du sud s'arrêtaient volontiers à l'île de Juan Fernandez, parce qu'elle avait de bon bois pour les constructions maritimes, de l'eau excellente en abondance, et une quantité de fruits, chèvres, lapins et autre gibier, tandis que les rochers de la côte étaient couverts de homards, écrevisses et coquillages. C'était aussi un rendez-vous pour les boucaniers, qui venaient s'y approvisionner et réparer les dommages de leurs navires. Le roi d'Espagne avait fait don de cette île au navigateur Juan Fernandez, qui l'avait découverte en 1563, mais ne l'occupa jamais. En 1704 le matelot écossais Selcraig, ou Selkirk, se mutina à bord du navire espagnol *Cinque Ports*, et le capitaine lui donna le choix entre être pendu à la grande vergue ou abandonné seul sur l'île Fernandez. Il opta pour l'île, et fut laissé sur les rochers avec ses bagages de matelot et quelques provisions. Au bout de quelques jours il eut la

surprise de rencontrer un compagnon, un Indien de la côte des Moustiques de l'Amérique centrale, qui, venu quelques années avant avec le pirate *Damphier* en expédition de chasse, s'était égaré sur l'île et avait été abandonné par ses camarades. C'est cet Indien que de Foe a peint sous le nom de Vendredi. Plusieurs années après, l'Ecossais et l'Indien furent recueillis par le capitaine Rogers, d'un navire marchand anglais, et conduits à Southampton, où ils eurent l'occasion de raconter leurs aventures à Daniel de Foe, qui les arrangea en roman.

Le romancier a donné une description très exacte de l'île, et il est facile de trouver la grotte, les sentiers des montagnes et les autres endroits où il montre ses héros, mais il s'est trompé sur la position géographique, et confondant Montevideo avec Valparaiso il a placé l'île Fernandez de l'autre côté du continent. Elle mesure environ vingt-trois milles de long, et sa plus grande largeur est de dix milles. Elle est couverte de riantes collines et de vallons délicieux, et l'altitude du plus haut de ses pics est de près de trois mille pieds. Le Chili, après la déclaration de son indépendance, en 1821, fit une colonie pénale de l'île Fernandez. Une trentaine d'années plus tard, les déportés massacrèrent leurs gardes et s'échappèrent. Depuis cette époque l'île est affermée par une compagnie d'éleveurs de bétail et habitée par une soixantaine de familles qui gardent des troupeaux de milliers de bœufs et moutons et cultivent des légumes pour le marché de Valparaiso.

La grotte et les huttes d'Alexander Selkirk sont conservées telle qu'elles étaient de son temps. En 1868, les

officiers du navire de guerre britannique *Topaz* ont placé une tablette de marbre au point d'observation d'où Selkirk-Crusoë avait coutume de guetter l'apparition d'une voile. L'inscription suivante est gravée sur la tablette : —

"A la mémoire d'Alexander Selkirk, marinier, natif de Largo, comté de Fife, Ecosse, qui a vécu sur cette île dans une solitude complète, 4 ans et 4 mois.

"Il fut débarqué de la galère *Cinque Ports*, 96 tonneaux, 16 canons, an de N. S. 1704 ; et il fut emmené par le corsaire *Duke* le 12 février 1709.

"Il mourut lieutenant de marine de S. M. B. à Weymouth, an de N. S. 1723, âgé de 47 ans.

"Cette tablette est érigée sur l'Observatoire de Selkirk par le commodore Powell et les officiers du *Topaz*, de S. M. B., en l'an de N. S. 1868."[1] — *D'après une correspondance de Valparaiso, Chili.*

LES TOMBES DES PRÉSIDENTS DES ÉTATS-UNIS.

Presque tous les présidents ont reçu la sépulture dans le voisinage de leur résidence. Tout le monde sait que les restes du premier président de la République, George Washington, reposent à Mount Vernon. Les cercueils de plomb contenant les corps de John Adams, de John Quincy Adams, et de leurs femmes, sont scellés dans le granit, sous les dalles de l'église Unitaire de Quincy, Massachusetts. Jefferson, qui mourut le même jour que John Adams, le

[1] Questionnaire grammatical, de 115 à 119.

4 juillet 1826, cinquantième anniversaire de la déclaration d'indépendance, fut enterré dans le caveau de sa famille, à Monticello, conformément aù vœu qu'il avait exprimé par les lignes suivantes, écrites sur la première page d'un vieux livre de comptes : —

" Choisissez quelque vallon peu fréquenté du parc, où le silence ne soit troublé par aucun autre son que le murmure d'un ruisseau courant dans le bois. Que ce soit parmi d'anciens et vénérables chênes mêlés de quelques sombres joubarbes. Affectez une moitié à l'usage de ma famille, et l'autre moitié aux étrangers, domestiques, etc. Que par la sortie on aperçoive dans le lointain une petite portion des montagnes Bleues."

Ces recommandations ont été suivies à la lettre. Au milieu des bois du chemin de Charlottesville à Monticello est un petit enclos occupé par une trentaine de tombes, et celle du président Jefferson est marquée par un obélisque de granit.

C'est dans la même section de la Virginie qu'est enterré le successeur de Jefferson, James Madison, près de sa résidence de Montpelier. A côté de lui sont inhumés sa femme et ses deux neveux.

Deux autres présidents, Monroe et Tyler, reposent à quelques pas l'un de l'autre dans le cimetière d'Hollywood, à Richmond. Jackson est enterré avec sa femme à l'Hermitage, près de Nashville. Le tombeau de Polk est dans le caveau de famille, à Nashville ; et celui d'Andrew Johnson est à Greenville. C'est un beau monument de marbre, couvert d'emblèmes patriotiques, avec cette inscription : " Sa foi dans le peuple n'a jamais été ébranlée."

Une modeste pierre de granit indique la tombe de Martin Van Buren, dans le cimetière du village de Kinderhook, New York. Son successeur, Harrison, est inhumé à North Bend, Ohio.

Zachary Taylor a reçu la sépulture dans le cimetière de Frankfort, Kentucky; Millard Fillmore, dans celui de Forest Lawn, à trois milles de Buffalo; Pierce, dans l'ancien cimetière de Concord, New Hampshire; et Buchanan, dans celui de Woodward Hill.

Le tombeau le plus magnifique des défunts présidents est celui d'Abraham Lincoln, dans le cimetière d'Oak Ridge, à Springfield, Illinois. Le coût de ce monument a été de $250,000. Un grand mausolée a été élevé sur la tombe de Garfield, dans le cimetière de Lake View à Cleveland.

On voit par ce qui précède que les Etats du New Hampshire, de la Pennsylvanie, du Kentucky et de l'Illinois possèdent chacun les restes d'un président. Les os de cinq sont dans la Virginie, de trois dans le Tennessee, de deux dans l'Ohio, de deux dans le Massachusetts, et de trois dans l'Etat de New York.[1]

UNE AVENTURE DE M. EGGER.

C'était une figure aimable de vrai savant que M. Egger, le célèbre helléniste. Ah! l'honorable existence de travailleur amoureux de la science et dédaigneux des profits qu'elle donne! Toute son ambition, qui ne fut pas satisfaite, eut été de devenir doyen de la Faculté des lettres, et,

[1] Questionnaire grammatical, de 120 à 124.

à vrai dire, c'était un titre et une fonction qui lui revenaient de plein droit. Mais M. Egger était un de ces hommes qui se consolent de tout avec le travail et les livres.

Quoiqu'il ne fût guère courtisan, le digne homme avait reçu jadis une invitation à Compiègne, et c'est là que lui arriva une aventure qu'il contait lui-même avec infiniment de bonhomie. . Aventure ? Non. En fait d'aventures, l'existence de M. Egger se borne à peu de choses : il aima sa femme, ses enfants, ses amis, et il en fut aimé. Ce fut plus et moins qu'une aventure qu'il rencontra à Compiègne.

On lui avait dit, lorsqu'il reçut une invitation de la cour, qu'il était d'usage, quoique l'on fût naturellement défrayé de tout et servi à souhait, d'emmener cependant un domestique particulier, pour le service personnel. Le bon Egger n'avait pas de domestique. Une bonne faisant le ménage et la cuisine, c'était assez. Il demanda à un voisin un domestique d'occasion, pour emmener à Compiègne pendant huit jours.

Le domestique arrive. Un beau grand garçon, à moustache et à chevelure noires, d'un noir d'encre, avec des yeux de jais superbes. L'helléniste jugea qu'un tel gaillard ferait très bien à la cour.

Il l'engage, il l'emmène. On les installe à Compiègne, dans un appartement, et Emile Egger l'interroge, vaguement troublé par l'accent de son serviteur.

— Dites-moi, mon garçon, vous n'êtes donc pas Français ?

— Non, monsieur !

— Et de quel pays êtes-vous ?

— Je suis Italien, monsieur !

Italien ! Il avait semblé à M. Egger que le ton dont la réponse était faite contenait comme une sourde menace. Italien ! Sur la recommandation banale d'un monsieur quelconque, le membre de l'Institut invité à Compiègne avait engagé un Italien, introduit un Italien dans le palais impérial ! Un Italien inconnu ! Un Italien superbe, d'une tenue magnifique, d'une correction parfaite, mais un Italien qui pouvait, sous l'habit d'un Ruy Blas, cacher les projets d'un Lorenzaccio !

— *Bone Deus !* se dit M. Egger (non, il dut pousser l'exclamation en grec), et si cet Italien nourrissait le projet d'attenter à la vie de l'empereur ?

Tout aussitôt, l'imagination, la folle du logis, trottant, galopant, s'emportant à travers les espaces, le savant se mit à songer que la ruse était excellente, le moyen bien trouvé, et que si Orsini ou Pianori avait revêtu les habits du domestique d'un membre de l'Académie des inscriptions invité de Compiègne, il est probable que Napoléon III. . . . Et, dès lors, les fantômes de Pianori, de Piéri, d'Orsini, de Rudio ne quittèrent plus le chevet d'Emile Egger. Ils le suivaient partout, sous les arbres de la forêt de Compiègne, sur la route de Pierrefonds, et, à table, le malheureux savant interrogeait avec anxiété les visages des domestiques qui servaient, redoutant de rencontrer, parmi tant de mentons rasés, la moustache inquiétante de son serviteur Italien.

Quelle semaine passa M. Egger ! La nuit il se relevait doucement pour voir si son domestique n'était pas sorti, cherchant, à travers les couloirs, la chambre de l'empereur, une lanterne sourde à la main. Le domestique dormait.

M. Egger se recouchait, mais il ne fermait les yeux qu'à demi : les conjurés ont tant d'astuce et l'Italien pouvait feindre le sommeil !

Parfois, M. Egger se demandait s'il devait faire part de ses doutes à quelqu'un.

— Car enfin, si je ne dis rien et si cet homme a des projets coupables, je suis son complice, moi, tout simplement ! son complice !

Puis, l'honnêteté admirable, les scrupules de conscience du savant lui répétaient : —

— Non, tu n'as pas le droit de parler ! . . . Cet homme couche sous ton toit, pour ainsi dire ! Un domestique, c'est une sorte d'hôte ! . . . Tu ne peux pas, tu ne peux pas le livrer !

L'idée du meurtre à redouter et de la dénonciation possible faisaient également horreur à cette âme droite et à ce cœur loyal. Alors, doux, résigné et résolu à la fois, naïf et bon, Emile Egger passa sa huitaine de Compiègne à surveiller son serviteur.

Si l'empereur et l'impératrice adressèrent quelque question au savant helléniste, si profondément troublé, ils durent trouver qu'il avait des absences ! Mais la préoccupation de la science explique tout.

Il y aurait une jolie nouvelle, et au temps du vaudeville anecdotique, il y aurait eu une jolie comédie pour Bouffé dans l'histoire de l'honnête savant jouant à la cour de Compiègne ce rôle de Michel Perrin à rebours. Quelle autre "tempête sous un crâne !" Mais c'était M. Egger qui excellait à la conter.[1]

JULES CLARETIE.

[1] Questionnaire grammatical, de 125 à 129.

LA MORT DE BALZAC.

Le grand romancier, arrivé au terme de ses forces, n'était point trop inquiet, parce que Mme. de Balzac avait l'art de le rassurer; cependant, il voulut interroger son médecin.

— Mon cher docteur, lui dit-il, je ne suis pas un homme comme un autre; je ne voudrais pas être surpris par la mort; j'ai encore bien des choses à faire pour achever mon œuvre. — Oui, vous avez élevé un des monuments du dix-neuvième siècle. — Combien de fenêtres manquent à ce monument! Combien d'ornementations, combien de statues!

Balzac se frappa la tête: "Le fronton est encore là. Il y a des gens qui ne comprennent pas; la lumière, c'est la clef du génie." Il s'animait en s'enfiévrant. "Docteur, je veux de vous toute la vérité. Vous êtes un prince de la science. Vous m'estimez assez pour ne pas me cacher la vérité. Ecoutez: je vois que je suis plus malade que je ne le croyais. Je sens que je perds pied. J'ai beau surexciter ma faim par l'imagination, tout me fait horreur. Combien de temps croyez-vous que je puisse vivre encore?"

Le docteur ne répondait pas. "Voyons, docteur, me prenez-vous pour un enfant? Je vous dis, encore une fois, que je ne puis pas mourir comme le premier venu. Un homme comme moi doit un testament au public."

Ce mot de testament fit ouvrir la bouche au médecin. Si Balzac devait un testament au public, il en devait peut-être un à sa famille et à sa femme.

"Mon cher malade, combien vous faut-il de temps pour

ce qu'il vous reste à faire?"—"Six mois!" répondait Balzac, de l'air d'un homme qui a compté.

Et il regardait fixement son médecin.

—Six mois! six mois! répondait le docteur en hochant la tête.

—Ah! s'écria douloureusement Balzac, je vois bien que vous ne m'accorderez pas six mois. . . . Vous me donnez bien six semaines, au moins? . . . Six semaines avec la fièvre, c'est encore l'éternité. Les heures sont des jours. . . . Et puis, les nuits ne sont pas perdues. . . .

Le médecin hocha la tête comme la première fois. Balzac se souleva, presque indigné. Croyait-il donc que le docteur fût maître d'allonger ou de raccourcir son existence comme une autre *Peau de Chagrin?*

Le docteur avait pris trop au sérieux la sommation de son malade; il s'était décidé à dire la vérité.

Balzac, anxieux, surélevait sa force morale pour être digne de la vérité.

—Quoi! docteur, je suis donc un homme mort? Dieu merci, je me sens encore des forces pour combattre. Mais je me sens aussi du courage pour me soumettre, je suis tout prêt au sacrifice. Si votre conscience ne vous trompe pas, ne me trompez pas moi-même. Que puis-je espérer encore? Vous me donnerez bien six jours!

Le médecin, très ému, n'osait répondre. Balzac le pressa avec anxiété.

Depuis que Balzac posait ses terribles points d'interrogation, il avait vieilli de dix ans. Il ne trouvait plus sa voix pour interroger encore le médecin, qui ne trouvait plus

sa voix pour répondre. "Mon cher malade," dit enfin le docteur en essayant un sourire — un sourire de médecin — "qui peut répondre d'une heure ici bas? Tel qui se porte bien mourra avant vous. Mais vous m'avez demandé la vérité; vous avez parlé de testament à votre public. . . . Eh bien! Eh bien! ce testament au public, il faut le faire aujourd'hui. D'ailleurs, vous avez peut-être un autre testament à faire; il ne faut pas attendre à demain."

Balzac souleva sa tête. "Je n'ai donc que six heures!" s'écria-t-il avec épouvante.

Il retomba sur l'oreiller. Ce dernier mot du médecin, c'était le coup de la mort.

Celui qui s'était appelé Balzac entra dans l'agonie. Cette tête créatrice prit les dernières pâleurs; cet esprit lumineux s'évanouit dans les ténèbres. Il avait voulu la vérité: la vérité l'avait tué avant l'heure.[1]

SALUTS MÉCANIQUES.

Il faut bien avouer que la chapellerie française n'est pas encore de taille à lutter avec la chapellerie anglaise au point de vue de l'innovation.

En Angleterre, les fabricants de couvre-chefs sont de fortes têtes, sans cesse à la recherche d'un progrès nouveau.

C'est ainsi qu'ils viennent d'inventer les *chapeaux automatiques*, qui, paraît-il, sont très en vogue dans le royaume-uni.

[1] Questionnaire grammatical, de 130 à 134.

Le fonctionnement en est simple, comme toutes les grandes choses.

Figurez-vous un chapeau ordinaire, comme le vôtre et le mien, de haute forme ou melon, dur ou mou, peu importe, auquel est adapté un ingénieux mécanisme, relié, par une tige en fort fil de fer dissimulée sous le vêtement, à un appareil de mise en mouvement qui se fixe à la ceinture. Vous pressez un ressort . . . crac ! votre chapeau se dresse de lui-même sur votre tête et reprend ensuite sa place avec la plus parfaite précision.

Avec un de ces chapeaux-là, vous pouvez satisfaire aux exigences de la politesse sans être obligé de lever le bras en l'air, et envoyer un salut très cérémonieux presque sans sortir les mains de vos poches. C'est merveilleux !

Ou nous nous trompons fort, ou ces nouveaux chapeaux seront *lancés* à Paris, avant deux mois, par le jeune duc de Morny, et ils feront fureur.

Qui sait même de quels perfectionnements ils ne seront pas susceptibles en passant par les mains de nos habiles artisans parisiens !

On pourrait, par exemple, joindre à l'appareil une espèce de petite échelle graduée que le porteur consulterait afin de pouvoir proportionner son salut à l'importance sociale de la personne saluée.

Il y aurait le salut amical pour un bon camarade ;

Le salut très ouvert pour un protecteur influent ;

Le salut obséquieux et plat, pour le candidat en tournée électorale ;

Le salut sans façon, presque imperceptible, pour les gens dont vous êtes l'obligé. . . .

La gradation désirée correspondrait, naturellement, au nombre de centimètres dont votre coiffure se soulèverait au-dessus du niveau de votre crâne.

Seulement, il faudrait que le mécanisme fût absolument garanti par le marchand, sans quoi vous seriez exposé à bien des mécomptes. . . .

Par exemple, le jour où, ayant envoyé à un passant de qui dépend votre avenir, un coup de chapeau dans les plus grandes dimensions (soixante-quinze centimètres d'altitude), le ressort se détraquerait soudain, empêcherait le chapeau de redescendre et vous obligerait à rentrer chez vous en ayant l'air d'être suspendu à un miniscule ballon captif.

Voyez-vous encore d'ici le monsieur qui, se croisant dans la rue avec la riche héritière qu'il est sur le point d'épouser et la maman d'icelle, s'efforcerait en vain de presser le bouton rétif qui doit envoyer son chapeau à des hauteurs vertigineuses, et ne parviendrait pas à s'acquitter de ce devoir d'élémentaire civilité par suite d'un vice du mécanisme?

— Monsieur, lui dirait le lendemain la future belle-mère, vous êtes passé près de nous hier sans même daigner nous saluer. Tout est rompu!

— Pardon, chère dame, j'ai fait au contraire tout mon possible pour cela, mais le grand ressort était cassé. . . .

— Quel ressort? Que signifie? J'ai bien vu que vous paraissiez serrer la boucle de votre gilet, ce qui est une inconvenance de plus.

— Mais . . .

— Plus un mot ! Sortez !

N'y aurait-il pas lieu, dans ce cas, d'exiger du chapelier de forts dommages-intérêts ? [1]

LA CHICORÉE SAUVAGE, BARBE DE CAPUCIN, ENDIVE.

La chicorée, en anglais *chiccory*, est une plante de la famille des synanthérées. On en connaît surtout deux espèces : la chicorée sauvage et la chicorée des jardins ou endive.

La chicorée sauvage est une plante que l'on rencontre partout, le long des chemins et dans les lieux incultes comme dans les terrains fertiles. Dans ce cas elle arrive à une grande hauteur, puisqu'elle atteint souvent deux mètres.

On mange peu de feuilles de la chicorée sauvage ; mais on se sert beaucoup de cette plante en médecine. Les racines et les feuilles sont diurétiques et laxatives, parce qu'elles contiennent du sel de nitre. La chicorée convient donc aux tempéraments sanguins, bilieux et aux personnes tourmentées par une constipation opiniâtre. Les gens bilieux surtout en retirent beaucoup de bien ; c'est pour cela que Galien l'appelait l'*amie du foie*, et que les anciens la prodiguaient dans toutes les affections abdominales.

La chicorée sauvage fortifie l'appareil digestif et augmente l'appétit. On fera donc bien de l'employer toutes les fois que la fonction digestive laissera à désirer par suite de l'inertie de l'estomac ou de l'intestin, ou bien parce que

[1] Questionnaire grammatical, de 135 à 137.

la sécrétion de la bile se fera mal. Elle sera des plus utiles dans la jaunisse, les coliques hépatiques, les maladies de la peau, etc.

On a vu l'usage habituel de la salade de chicorée guérir des fièvres intermittentes qui avaient été rebelles au quinquina. Elle agit, dans ce cas, moins comme fébrifuge que comme propre à rétablir les fonctions digestives. On prend en infusion les feuilles de chicorée fraîches ou sèches. On prépare aussi un suc que l'on mélange au suc de pissenlit, de fumeterre, etc. Le suc des feuilles s'administre surtout comme dépuratif dans les maladies de la peau, ou pour rétablir les fonctions digestives.

C'est la chicorée sauvage qui, cultivée dans un endroit chaud et obscur, donne cette espèce longue, étroite, blanchie et étiolée à laquelle on a donné le nom de *barbe de capucin* ou *cheveux de paysan*, et que l'on mange en salade l'hiver. Comme la culture en est assez curieuse, nous allons la faire connaître en peu de mots.

On étend dans une cave ou dans un cellier chaud et privé de lumière une couche de terre légère et un peu sablonneuse ou bien de fumier consommé. Cette couche doit avoir seulement l'épaisseur de trois pouces et une largeur de deux pieds; quant à la longueur, elle n'est pas limitée. On place horizontalement sur cette couche et la tête en dehors des racines de chicorée provenant d'un semis de l'année et on les couvre d'une couche de terre ou de fumier semblable à la précédente. Sur cette couche on peut mettre encore des racines, que l'on recouvre à leur tour, et ainsi de suite à volonté. On mouille le tout de temps en temps si c'est

nécessaire, et, grâce à la température douce et toujours la même, grâce à l'absence de lumière, les racines végètent et les longues feuilles incolores que vous mangez poussent rapidement.

On coupe ces feuilles quand elles sont assez longues, ou bien on arrache les racines. Il est des personnes qui mettent ces couches alternatives dans un tonneau placé debout et défoncé en haut. Tout autour se trouvent des ouvertures, qui permettent aux feuilles de s'étendre au dehors.

La chicorée sauvage sert encore à fabriquer le café de chicorée. On prépare la poudre de ce café avec de la racine sèche; on la torréfie, on ajoute 2 p. c. de beurre pour lui donner un peu de lustre et l'aspect du vrai café brûlé, puis on l'écrase au moyen de meules verticales en pierre ou de cylindres en fonte taillée.

L'usage du café de chicorée date de l'époque de la guerre continentale. Comme il était alors très difficile de se procurer la graine d'Arabie, on prenait ce café, qui ne remplaçait guère le véritable que par la couleur.

Beaucoup de personnes en font encore usage aujourd'hui, parce qu'elles croient que cette racine ôte au café ce qu'il a de nuisible, et que le mélange en est rafraîchissant. C'est vrai en ce sens que l'on prend une dose moitié moindre de vrai café et que celui-ci agit par conséquent avec moins d'énergie. Mais la chicorée n'ajoute aucune qualité au café ordinaire, car les propriétés de la chicorée disparaissent par la torréfaction, et l'on a une boisson bien moins aromatique, sans le parfum délicieux que l'on recherche dans le moka. Tout cela n'empêche pas qu'on consomme, en France, plus de cinquante millions de kilogrammes de chicorée.

La plante que l'on mange surtout est l'*endive*, quoiqu'on l'appelle toujours chicorée. Elle est originaire de l'Inde. On distingue la *chicorée frisée*, dont les feuilles sont crépues et découpées, et la chicorée *escarole*, qui a les feuilles planes, larges et presque entières.

Toutes les espèces de chicorée que l'on mange en salade constituent des aliments sains, rafraîchissants et digestifs. Mangez donc ces salades sans crainte si vous les aimez, surtout si vous avez un tempérament sanguin ou bilieux.

La chicorée ne vous nourrira pas beaucoup cuite dans le potage ou avec de la viande, mais elle vous rafraîchira sans surcharger votre estomac.[1]

DR. H. VIGOUROUX.

BONNIVARD, PRISONNIER À CHILLON.

Bonnivard, ayant voulu affranchir Genève, échoua dans son entreprise; transporté à Chillon, il y trouva une captivité affreuse. Lié par le milieu du corps à une chaîne dont l'autre bout allait rejoindre un anneau de fer scellé dans un pilier, il y resta ainsi six ans, n'ayant de liberté que la longueur de cette chaîne, ne pouvant se coucher que là où elle permettait de s'étendre, tournant toujours comme une bête fauve à l'entour de son pilier, creusant le pavé avec sa marche forcément régulière, rongé par cette pensée que sa captivité ne servait peut-être en rien à l'affranchissement de sons pays, et que Genève et lui étaient voués à des fers éternels. Comment, dans cette longue nuit, que nul jour ne

[1] Questionnaire grammatical, de 141 à 142.

venait interrompre, dont le silence n'était troublé que par le bruit des flots du lac, battant les murs du cachot, comment, ô mon Dieu ! la pensée n'a-t-elle pas tué la matière ? Comment, un matin, le geôlier ne trouva-t-il pas son prisonnier mort ou fou, quand une seule idée, une idée éternelle, devait lui briser le cœur et lui dessécher le cerveau ? Et, pendant ce temps, pendant six ans, pendant cette éternité, pas un cri, pas une plainte, dirent ses geôliers, excepté sans doute quand le ciel déchaînait l'orage, quand la tempête soulevait les flots, quand la pluie et le vent fouettaient les murs ; car alors, sa voix se perdait dans la grande voix de la nature ; car alors, vous seul, ô mon Dieu ! vous pouviez distinguer ses cris et ses sanglots ; et ses geôliers, qui n'avaient pas joui de son désespoir, le retrouvaient le lendemain calme et résigné, car la tempête alors s'était calmée dans son cœur, comme dans la nature. Oh ! sans cela, sans cela ne se serait-il pas brisé la tête à son pilier ? ne se serait-il pas étranglé avec sa chaîne ? aurait-il attendu le jour où l'on entra en tumulte dans sa prison, et où cent voix lui dirent à la fois : —

— Bonnivard, tu es libre !

— Et Genève ?

— Libre aussi ! [1]

A. DUMAS : *Impressions de voyage.*

CONTE LIMOUSIN.

Il y avait une fois un Limousin et une Limousine nommés Tienné et Tiennette, qui s'aimaient et se chérissaient, ainsi

[1] Questionnaire grammatical, 140.

qu'il convient à deux honnêtes époux. Vois-tu ! dit un jour Tienné à sa femme, je demande au bon Dieu de mourir avant toi : j'aurais trop de chagrin si tu passais la première. — Et moi donc ! s'écria Tiennette ; pour sûr je ne te survivrais pas vingt-quatre heures. — Oh ! vingt-quatre heures, c'est dire beaucoup. — Point du tout. Le fossoyeur aurait à faire deux fosses au lieu d'une. — Tu dis cela ; mais si tu voyais venir la mort, tu parlerais autrement. — Je t'assure que non. Tienné secoua la tête. — L'as-tu vue quelquefois la mort ? dit-il. — Jamais. Est-ce qu'on la voit ? — Certainement. Neuf fois sur dix, la personne qui doit mourir bientôt, voit entrer dans l'endroit où elle se trouve une poule toute déplumée. Si cette personne se trouve seule, son affaire est réglée. C'est à elle que la mort en veut ; elle trépassera avant la fin de la semaine. Si on se trouve plusieurs, il y a plus de chances de s'en tirer. La mort sera pour celui qui laissera la poule s'approcher de lui. Quelques semaines plus tard, Tienné revenu un soir du travail, et, se trouvant fatigué, se coucha sur le bahut où il ne tarda pas à s'endormir. Pendant ce temps, assise devant le foyer, et ayant à côté d'elle une grande terrine pleine de farine de blé noir délayée, Tiennette faisait cuire les galettes. Tout à coup, une grande, maigre et laide poule, toute déplumée, entra dans la cuisine et se dirigea sans hésiter du côté de la terrine. Tiennette frémit d'épouvante, se leva en hâte et chassa la poule du côté où se trouvait son mari, en disant à mi-voix : "Au bahut ! au bahut !" Quoiqu'elle parlât bas, Tienné entendit, mais il n'en fit rien paraître. Il savait ce dont il se doutait déjà que, quoique sa femme

l'aimât, elle s'aimait encore un peu plus elle-même. C'est l'histoire de bien des épouses et de bien des maris.[1]

J. GRANGE.

ENTRE AMIS (AU XVIIe SIÈCLE), BALZAC, VOITURE, ET CASTOR.

Voiture, un des beaux esprits de l'hôtel Rambouillet, avait perdu au jeu quatorze cents louis dans une seule séance; il lui manquait deux cents écus pour payer cette dette d'honneur; pour se les procurer il écrivit le billet suivant à son ami Castor: —

"Envoyez-moi, je vous prie, promptement deux cents louis dont j'ai besoin pour achever la somme de quatorze cents que je perdis hier au jeu. Vous savez que je ne joue pas moins sur votre parole que sur la mienne. Si vous ne les avez pas, empruntez-les; si vous ne trouvez personne qui veuille vous les prêter, vendez tout ce que vous avez, jusqu'à votre bon ami M. Paucquet; car absolument il me faut deux cents louis. Vous voyez avec quel empire parle mon amitié; la vôtre, qui est encore faible, dirait: Je vous supplie de me prêter deux cents louis, si vous le pouvez sans vous incommoder. Je vous demande pardon, si j'en use plus librement."

Castor lui répond aussitôt: —

"Je n'aurais jamais cru avoir tant de plaisir pour si peu d'argent. Puisque vous jouez sur ma parole, je garderai toujours un fonds pour la dégager. Je vous renvoie votre promesse. Je suis surpris que vous en usiez ainsi avec

[1] Questionnaire grammatical, de 141 à 143.

moi, après ce que je vous vis faire l'autre jour pour M. de Balzac."

Balzac et Voiture, quoique rivaux en littérature épistolaire, étaient amis. Balzac avait emprunté à Voiture quatre cents écus. Voiture en envoyant la somme, renvoya également à Balzac son engagement, au bas duquel il avait écrit: "Je soussigné confesse devoir à M. de Balzac la somme de huits cents écus pour le plaisir qu'il m'a fait de m'en emprunter quatre cents." [1]

LA NOBLESSE.

L'honnêteté est la véritable aristocratie de nos jours; celle-là n'a pas besoin d'être protégée, car bien qu'on essaie aussi de la feindre, on ne réussit jamais à l'usurper. La noblesse finit toujours par s'attacher aux qualités qui à certaines époques décisives ont fait le salut de l'humanité. La classe privilégiée issue de la féodalité, qui jusqu'à la révolution de 1789 a représenté en France l'établissement germanique, recueillait, à plus de mille ans d'intervalle, le bénéfice de la grande révolution qui substitua la barbarie apparente, mais en réalité l'indépendance individuelle et locale au despotisme administratif de l'empire romain. Je me figure souvent que la noblesse de l'avenir sera de même composée de ceux qui, sous une forme ou sous une autre, auront résisté aux tendances mauvaises de notre temps, je veux dire à cet abaissement général des caractères qui, détachant l'homme de ce qui fixe la conscience poli-

[1] Questionnaire grammatical, de 144 à 148.

tique, fait tout accepter à ce matérialisme vulgaire sous l'influence duquel le monde deviendrait comme un vaste champ d'épis dont un coup de vent fait fléchir à la fois toutes les têtes : état fatal qui, selon nous, peut conduire la société, non point à sa ruine (ce mot ne saurait être prononcé quand il s'agit de l'espèce humaine dans son ensemble), mais à une violente réaction des forces individuelles contre une paresse avilissante et une inertie résignée.

Un fait considérable que l'on peut regarder dès à présent comme un des résultats les plus importants de la première moitié de notre siècle, c'est que la résistance morale dont je viens de parler s'est surtout rencontrée parmi les hommes voués aux travaux de l'esprit. Les anciennes classes sociales y ont contribué pour leur part, mais aucune en particulier ne peut revendiquer l'honneur d'une protestation plus spécialement efficace. La révolution a tellement brisé dans notre pays toute agrégation et toute solidarité, qu'il n'en pouvait être autrement, et d'ailleurs ce n'est pas seulement de nos jours que l'action de l'administration a trouvé chez nous plus de résistance dans les individus que dans les différents ordres de l'Etat. Les gens d'esprit sont la vraie noblesse de notre histoire.

La chevalerie française ne connut, au moins depuis l'avènement des Valois, que les qualités faciles de bravoure, de frivolité, d'élégance qui devaient lui faire jouer dans le monde un rôle si brillant. Elle manqua trop souvent de sérieux et de moralité ; elle oublia la fonction essentielle d'une aristocratie, la défense de ses droits, qui étaient à beaucoup d'égards ceux de tous, contre la royauté.

Depuis le XVIIe siècle en particulier, tous les devoirs de la noblesse se résumèrent en un seul, servir le roi. C'était fort bien sans doute ; mais ce n'était pas tout. L'autre obligation de la noblesse, qui consiste à représenter les privilèges des individus, à limiter le pouvoir, à préserver les temps modernes de cette notion exagérée de l'Etat, qui fit la ruine des sociétés antiques, la noblesse française y manqua. Elle ne comprit ses privilèges que comme une supériorité sur la bourgeoisie ; sa prérogative fut pour elle un principe de dédain et non de vraie fierté, un motif de servilité et d'impertinence bien plutôt qu'un devoir à remplir.

De là cet esprit à la fois léger et lourdement conservateur, frivole et routinier, qui a formé le caractère de la noblesse française ; de là ce vice intérieur qui l'empêcha d'être le principe d'un gouvernement libre et qui fit que le jour où ce gouvernement s'établit sans elle, elle devint l'adversaire le plus décidé du régime dont elle aurait dû être la fondatrice et le soutien.[1]

T. N. G.

À PROPOS DU CHIEN.

Un écrivain bourguignon produisit il y a quelque quinze ans, une brochure sous ce titre : "Extinction de la race canine." Je pardonne à l'auteur de cette élucubration en faveur du lieu de sa naissance (la Bourgogne produit de si bon vin) ; mais je me rappelle que certain homme d'esprit a dit quelque part : "Ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, c'est le chien." Assurément, ce Bourguignon, puisque bour-

[1] Questionnaire grammatical, de 149 à 151.

guignon il y a, n'avait jamais eu de caniche à son foyer quand il lança son malencontreux et sanglant réquisitoire. Malheureux animaux ! aucun chien n'avait trouvé grâce devant ses yeux, aucun !

Il aurait tué le vieil Argos, le chien d'Ulysse, qui seul reconnaît le héros après dix ans d'absence !

Il aurait tué le chien d'Aubry de Montdidier avant qu'il eût découvert et puni l'assassin de son maître !

Il aurait tué le chien de Jocelyn sans pitié des vers délicieux qu'il a inspirés à son maître.

Et les chiens de Terre-Neuve qui, peut-être, ont retiré de l'eau quelqu'un de vos amis ; et ceux du Mont-St.-Bernard, et le pauvre caniche qui suit le convoi du pauvre, il les aurait tués tous, tous !

Chacun connaît le chien, je n'en ferai pas de description. La race canine comprend différents types qu'on divise en trois grandes familles : les mâtins, les épagneuls et les dogues.

Les catégories des mâtins sont :

1. Mâtins proprement dits, grands chiens vaillants et vigoureux qu'on emploie pour chasser le loup et le sanglier.

2. Chiens de berger.

3. Les fins lévriers, chiens de chasse.

3. Les Terre-Neuve.

5. Les chiens du Mont-St-Bernard, qui tiennent du Terre-Neuve et du mâtin. Ils habitent le célèbre hospice fondé par saint Bernard de Menton pour secourir les voyageurs perdus dans les neiges ou ensevelis par les avalanches. Ces chiens, auxiliaires indispensables des bons religieux, quittent

l'hospice emportant un flacon de cognac suspendu à leur cou. Ils errent dans la montagne, découvrent, grâce à la subtilité de leur flair, les malheureux ensevelis dans la neige et leur prodiguent des soins touchants. Ils lèchent leurs membres engourdis par le froid et les invitent à boire pour se réchauffer. Parmi ces héros citons le chien Barry, qui sauva quarante personnes durant sa vie et mourut de vieillesse entouré de l'affection des habitants du canton de Berne.

Un de ces émules, après vingt-cinq sauvetages, reçut une médaille d'honneur. A l'encontre de tant de gens qui n'ont pas gagné la leur et s'enorgueillissent il n'en fut pas plus fier pour ça.

Après eux vient le barbet ou caniche, plein d'intelligence et d'un attachement sans bornes ; il est généralement (savant) joueur de cartes ou diseur de bonne aventure. C'est lui qui guide les pas chancelants de l'aveugle.

La famille des épagneuls comprend, le chien d'arrêt (épagneuls proprement dits), le braque, le basset, le chien-courant.

La famille des dogues est la moins intelligente des trois, mais son courage est aveugle.

En résumé, le chien est un serviteur utile. Pourvoyons donc à ses besoins et aimons-le. Celui qui frappe brutalement un chien est un sot cruel et ingrat.

Pendant les chaleurs de l'été les chiens sont parfois atteints de la maladie terrible qui a nom rage ou hydrophobie (horreur de l'eau). Cette maladie se communiquant par la morsure, il est excessivement important de recon-

naître le chien hydrophobe. L'animal enragé marche la tête basse, ses prunelles sont dilatées et vitreuses ; sa langue écumeuse pend hors de sa bouche. S'il a mordu d'autres chiens, abattez-les tous pour empêcher la propagation du fléau. Si malheureusement une personne est atteinte il faut qu'à l'aide d'une ficelle ou de son mouchoir elle ligature énergiquement le membre blessé au-dessus de la partie mordue, puis qu'elle coure chez le pharmacien le plus voisin. Habite-t-elle la campagne, il importe que sans hésiter elle fasse saigner abondamment la plaie, puis qu'elle la cautérise avec un fer chauffé à blanc, seul remède d'une efficacité incontestable.

Quels sont les autres advantages du chien ? C'est de vous brouiller avec vos voisins, de vous faire changer de logement six fois par an, de vous sentir arracher votre chapeau neuf, d'avoir sous la main un agréable sujet de dispute, de vous prendre la meilleure place au coin du feu. Mais pour un célibataire, pour un pauvre poète, pour tout homme seul, pour la vieille femme qui n'a plus personne à aimer, même en espoir, il ne reste qu'un secours, qu'un ami, qu'un camarade, qu'un enfant ! le chien. Ne parlez donc pas légèrement de cette amitié de toutes les heures, de tous les jours, de toute la vie ; de ce bonjour du matin, de ce bonsoir de la nuit ; de cette famille, de tout ce bonheur domestique qui s'appelle un chien.[1] . . .

A. R.

[1] Questionnaire grammatical, 152.

LE PINCEAU DU TITIEN.

J'étais bien jeune, mais je m'en souviens : c'était à Bologne. Il y avait eu une entrevue entre le pape et l'empereur ; il s'agissait du duché de Florence, ou, pour mieux dire, du sort de l'Italie. On avait vu Paul III. et Charles-Quint causer ensemble sur une terrasse, et pendant leur entretien la ville entière se taisait. Au bout d'une heure, tout était décidé : un grand bruit d'hommes et de chevaux avait succédé au silence. On parlait d'un démembrement de l'Italie, d'exils et de principautés nouvelles.

Mon père travaillait à un grand tableau, et il était au haut de l'échelle qui lui servait à peindre, lorsque des hallebardiers, leur pique à la main, ouvrirent la porte et se rangèrent contre le mur.

Un page entra et cria à haute voix : "César !" Quelques minutes après, l'empereur parut, roide dans son pourpoint, et souriant dans sa barbe rousse.

Mon père, surpris et charmé de cette visite inattendue, descendait aussi vite qu'il pouvait de son échelle ; il était vieux ; en s'appuyant à la rampe, il laissa tomber son pinceau.

Tout le monde restait immobile : car la présence de l'empereur nous avait changés en statues. Mon père était confus de sa maladresse et de sa lenteur ; mais il craignait, en se hâtant, de se blesser. Charles-Quint fit quelques pas en avant, se courba lentement, et ramassa le pinceau. "Le Titien, dit-il d'une voix claire et impérieuse, le Titien mérite bien d'être servi par César." Et, avec une majesté

vraiment sans égale, il rendit le pinceau à mon père, qui mit un genou en terre pour le recevoir.

ALFRED DE MUSSET.

TRAIT DE RECONNAISSANCE.

Le fameux Menzikow avait exposé ses jours dans un combat, et versé son sang pour défendre la vie de son maître Pierre le Grand. Ce favori joignait à de brillantes qualités de grands défauts : sa cupidité, comme son ambition, était sans bornes ; il avait détourné à son profit de fortes sommes destinées aux besoins publics. Etant parti de Pétersbourg, à la suite de l'empereur qui se rendait avec une extrême diligence à Astrakan dans le dessein de surprende cette ville et de l'investir, il apprit en route qu'on l'avait dénoncé, et que le monarque était pleinement instruit des vols et des concussions de son ministre. Le silence et l'air sombre du prince, dont il connaissait l'inflexible sévérité, lui annoncent sa disgrâce ; il se croit déjà précipité du faîte des honneurs dans l'opprobre et dans la misère ; les déserts de la Sibérie, la solitude d'un long exil, la hache qui menace sa tête, frappent tour à tour son imagination ; son sang s'allume, une fièvre maligne se déclare ; il s'arrête dans une misérable chaumière, et y reste trois semaines plongé dans un effrayant délire. Enfin il se réveille, et porte autour de la cabane ses regards inquiets ; tout paraît l'avoir abandonné. Un seul homme le soigne, une seule voix lui adresse des paroles consolantes : cette voix, c'est celle de son prince ; cet homme, c'est Pierre le Grand.

Cette vue inopinée lui rend la vie et la force; de brûlantes larmes inondent son visage; il tombe aux pieds du monarque, qui le relève. "Grand Dieu! s'écrie-t-il, sire, c'est vous! — Oui, depuis trois semaines je n'ai pas quitté ce lit. — Quoi! vous m'aimez encore? quoi! vous m'avez pardonné? — Malheureux, dit Pierre en l'embrassant, pouvais-tu croire que j'oublierais que tu m'as sauvé la vie?" Un si noble trait ne rachète-t-il pas tous les défauts reprochés à un empereur qui dut ses vertus à lui seul, ses vices à son siècle, et sa gloire à son seul génie? Au fond d'une âme vraiment grande, la vertu qu'on est le plus certain de trouver, c'est la reconnaissance.

DE SÉGUR.

INTELLIGENCE D'UN ORANG-OUTAN.

On se rappelle ce qu'a dit Buffon de l'orang-outan qu'il avait observé: "J'ai vu cet animal présenter sa main pour reconduire les gens qui venaient le visiter, se promener gravement avec eux et comme de compagnie; je l'ai vu s'asseoir à table, déployer sa serviette, s'en essuyer les lèvres, se servir de la cuiller et de la fourchette pour porter à sa bouche, verser lui-même sa boisson dans un verre, le choquer lorsqu'il y était invité, aller prendre une tasse et une soucoupe, l'apporter sur la table, y mettre du sucre, y verser du thé, le laisser refroidir pour le boire, et tout cela sans autre instigation que les signes de son maître, et souvent de lui-même. Il ne faisait de mal à personne, s'approchait même avec circonspection et se présentait comme pour demander des caresses, etc."

Notre jeune orang-outan faisait toutes ces choses. Il était fort doux, aimait singulièrement les caresses, particulièrement celles des petits enfants, jouait avec eux, cherchait à imiter tout ce qu'on faisait devant lui.

Il savait très bien prendre la clef de la chambre où il était logé, l'enfoncer dans la serrure, ouvrir la porte. On mettait quelquefois cette clef sur la cheminée ; il grimpait alors sur la cheminée au moyen d'une corde suspendue au plancher, et qui lui servait ordinairement pour se balancer. On fit un nœud à cette corde pour la rendre plus courte ; il défit ce nœud. Il n'avait pas l'impatience, la pétulance des autres singes ; son air était triste, sa démarche grave, ses mouvements mesurés.

Je fus un jour le visiter avec un illustre vieillard, observateur fin et profond. Un costume un peu singulier, une démarche lente et débile, un corps voûté, fixèrent, dès notre arrivée, l'attention du jeune animal. Il se prêta avec complaisance à tout ce qu'on exigea de lui, l'œil toujours attaché sur l'objet de sa curiosité. Nous allions nous retirer, lorsqu'il s'approcha de son nouveau visiteur, prit avec douceur et malice le bâton qu'il tenait à la main, et, feignant de s'appuyer dessus, courbant son dos, ralentissant son pas, il fit ainsi le tour de la pièce où nous étions, imitant la pose et la démarche de son vieil ami. Il rapporta ensuite le bâton de lui-même, et nous le quittâmes, convaincus que lui aussi savait observer.

FLOURENS.

LE TOUR DE PAROLE.

Un des défauts que je remarque chez les Parisiens, c'est la manie de vouloir converser ensemble sans s'écouter, sans se répondre, et de parler plusieurs à la fois. J'ai été invité à dîner dans plusieurs maisons; pour peu qu'il y ait dix à douze personnes à table, il s'établit vers la fin du repas, au moins trois ou quatre conversations, ou plutôt chacun fait la sienne. Ce qu'il y a de pis, c'est qu'il n'est pas un convive qui ne parle pas très haut, comme s'il avait la prétention d'être seul entendu: c'est un bruit à devenir sourd. Il en est de même dans les cercles: vient-on à citer un fait, chacun en dit son avis: chacun veut montrer de l'esprit et occuper de soi les auditeurs.

Je suis surpris que chez un peuple qui se pique de politesse, on manque à ce point de savoir-vivre: car enfin qu'y a-t-il de plus incivil que de ne point écouter celui qui parle, de l'interrompre sans cesse, de couvrir sa voix impitoyablement? N'est-ce pas comme si on lui disait: "Taisez-vous! je ne fais pas le moindre cas de vos discours; il n'y a que moi qui mérite d'être écouté."

Ils ne savent pas de quels avantages ils se privent: écouter est, de toutes les manières d'apprendre, celle qui donne le moins de peine. Tel serait bientôt moins ignorant, s'il daignait prêter l'oreille aux gens instruits. Les hommes habiles s'éclaireraient entre eux: le génie s'échauffe dans une conversation soutenue; il s'anime par la discussion et produit des beautés soudaines. Mais ne parler que pour faire mouvoir sa langue, quel misérable emploi du don

de la parole, de ce bel attribut de l'homme, et que Dieu n'a donné qu'à lui seul entre toutes ses créatures !

ANDRIEUX.

LES MOTS ET LES CHOSES.

J'allai un matin faire visite au général Bouvier-Deséclats, mon ami et mon compatriote.

Je le trouvai parcourant son appartement d'un air agité, et froissant dans ses mains un écrit que je pris pour une pièce de vers.

" Prenez, dit-il en me le présentant, et dites-moi votre avis : vous vous y connaissez."

Je reçus le papier, et, l'ayant parcouru, je fus fort étonné de voir que c'était une note de médicaments fournis ; de sorte que ce n'était pas en ma qualité de poète que j'étais requis, mais comme pharmacopole.

" Mon ami, lui dis-je en lui rendant son papier, les prix ont été peut-être exagérés ; mais pourquoi avez-vous mis un habit brodé, trois ordres, un chapeau de cérémonie ? Voilà trois circonstances aggravantes, et vous vous en tirerez mal.

— Taisez-vous donc, me dit-il avec humeur : cette note est épouvantable ; au reste vous allez voir mon écorcheur : je l'ai fait appeler ; il va venir, et vous me soutiendrez."

Il parlait encore quand la porte s'ouvrit ; nous vîmes un homme d'environ cinquante ans, vêtu avec soin ; il avait la taille haute, la démarche grave, et toute sa physionomie aurait paru sévère si le rapport de sa bouche à ses yeux n'y avait exprimé quelque chose de sardonique.

Il s'approcha de la cheminée, refusa de s'asseoir, et j'entendis le dialogue suivant, que j'ai fidèlement retenu.

Le Général.—Monsieur, la note que vous m'avez envoyée est un véritable compte d'apothicaire, et . . .

L'homme Noir. — Monsieur, je ne suis pas apothicaire.

Le Général. — Et qu'êtes-vous donc, monsieur?

L'homme Noir. — Monsieur, je suis pharmacien.

Le Général. — Eh bien! monsieur le pharmacien, votre garçon a dû vous dire . . .

L'homme Noir. — Monsieur, je n'ai point de garçon.

Le Général. — Qu'était donc ce jeune homme?

L'homme Noir. — Monsieur, c'est un élève.

Le Général. — Je voulais dire, monsieur, que vos drogues . . .

L'homme Noir. — Monsieur, je ne vends point de drogues.

Le Général. — Que vendez-vous donc, monsieur?

L'homme Noir. — Monsieur, je vends des médicaments.

Là finit la discussion; le général, honteux d'être si peu avancé dans la connaissance de la langue pharmaceutique, se troubla, oublia ce qu'il avait à dire, et paya tout ce qu'on voulut.

BRILLAT-SAVARIN.

LA NATION FRANÇAISE.

Quand je considère cette nation en elle-même, je la trouve plus extraordinaire qu'aucun des événements de son histoire. En a-t-il jamais paru sur la terre une seule qui fût si remplie de contrastes et si extrême dans chacun de

ses actes ; plus conduite par des sensations, moins par des principes ; faisant ainsi toujours plus mal ou mieux qu'on ne s'y attendait, tantôt au-dessous du niveau commun de l'humanité, tantôt fort au-dessus ; un peuple tellement inaltérable dans ses principaux instincts, qu'on le reconnaît encore dans des portraits qui ont été faits de lui il y a deux ou trois mille ans, et en même temps tellement mobile dans ses pensées journalières et dans ses goûts, qu'il finit par devenir un spectacle inattendu à lui-même, et demeure souvent aussi surpris que les étrangers à la vue de ce qu'il vient de faire ; le plus casanier et le plus routinier de tous quand on l'abandonne à lui-même, et, lorsqu'une fois on l'a arraché malgré lui à son logis et à ses habitudes, prêt à pousser jusqu'au bout du monde et à tout oser ; indocile par tempérament, et s'accommodant mieux toutefois de l'empire arbitraire et même violent d'un prince que du gouvernement régulier et libre des principaux citoyens ; aujourd'hui l'ennemi déclaré de toute obéissance, demain mettant à servir une sorte de passion que les nations les mieux douées pour la servitude ne peuvent atteindre ; conduit par un fil tant que personne ne résiste, ingouvernable dès que l'exemple de la résistance est donné quelque part ; trompant toujours ainsi ses maîtres, qui le craignent trop ou trop peu ; jamais si libre qu'il faille désespérer de l'asservir, ni si asservi qu'il ne puisse encore briser le joug ; apte à tout, mais n'excellant que dans la guerre ; adorateur du hasard, de la force, du succès, de l'éclat et du bruit plus que de la vraie gloire ; plus capable d'héroïsme que de vertu, de génie que de bon sens ; propre à concevoir d'im-

menses desseins plutôt qu'à parachever d'immenses entreprises ; la plus brillante et la plus dangereuse des nations de l'Europe, et la mieux faite pour y devenir tour à tour un objet d'admiration, de haine, de pitié, de terreur, mais jamais d'indifférence !

TOCQUEVILLE.

LE BOURREAU.

Qu'est ce donc que cet être inexplicable qui a préféré à tous les métiers agréables, lucratifs, honnêtes et honorables qui se présentent en foule à la force ou à la dextérité humaine, celui de tourmenter et de mettre à mort ses semblables? Cette tête, ce cœur, sont-ils faits comme les nôtres? ne contiennent-ils rien de particulier et d'étranger à notre nature? Pour moi, je n'en sais pas douter. Il est fait comme nous: mais c'est un être extraordinaire, et, pour qu'il existe dans la famille humaine, il faut un décret particulier, un *fiat* de la puissance créatrice. Il est créé comme un monde. Voyez ce qu'il est dans l'opinion des hommes, et comprenez, si vous pouvez, comment il peut ignorer cette opinion ou l'affronter. A peine l'autorité a-t-elle désigné sa demeure, à peine en a-t-il pris possession, que les autres habitations reculent jusqu'à ce qu'elles ne voient plus la sienne. C'est au milieu de cette espèce de vide formé autour de lui qu'il vit seul avec sa femelle et ses petits, qui lui font connaître la voix de l'homme ; sans eux, il n'en connaîtrait que les gémissements. Un signal lugubre est donné, un ministre abject de la justice vient frapper à

sa porte et l'avertir qu'on a besoin de lui : il part ; il arrive sur une place publique couverte d'une foule pressée et palpitante. On lui jette un empoisonneur, un parricide, un sacrilège ; il le saisit, il l'étend, il le lie sur une croix horizontale, il lève le bras : alors il se fait un silence horrible, et l'on n'entend plus que le cri des os qui éclatent sous la barre et les hurlements de la victime. Il la détache ; il la porte sur une roue ; les membres fracassés s'enlacent dans les rayons ; la tête pend, les cheveux se hérissent, et la bouche, ouverte comme une fournaise, n'envoie plus par intervalles qu'un petit nombre de paroles sanglantes qui appellent la mort. Il a fini ; le cœur lui bat, mais c'est de joie ; il s'applaudit, il dit dans son cœur : *Nul ne roue mieux que moi.* Il descend : il tend sa main mouillée de sang, et la justice y jette de loin quelques pièces d'or qu'il emporte à travers une double haie d'hommes écartés par l'horreur. Il se met à table, et il mange ; au lit ensuite, et il dort. Et le lendemain, en s'éveillant, il songe à toute autre chose qu'à ce qu'il a fait la veille. Est-ce un homme ? Oui : Dieu le reçoit dans ses temples et lui permet de prier. Il n'est pas criminel : cependant aucune langue ne consent à dire, par exemple, qu'il est vertueux, qu'il est honnête homme, qu'il est estimable. Nul éloge moral ne peut lui convenir ; car tous supposent des rapports avec les hommes, et il n'en a point.

Et cependant toute grandeur, toute puissance, toute subordination repose sur l'exécuteur ; il est l'horreur et le lien de l'association humaine. Otez du monde cet agent incompréhensible : dans l'instant même l'ordre fait place au

chaos, les trônes s'abîment, et la société disparaît. Dieu, qui est l'auteur de la souveraineté, l'est donc aussi du châtiment.

DE MAISTRE.

CONTE.

St.-Nicaise est situé sur la Seine, et à cent lieues bien comptées de Paris. Aujourd'hui, grâce au chemin de fer, ce trajet se fait en huit heures. Il y a cinquante ans, on mettait dix jours. Les détracteurs du temps passé prétendent que nul habitant de St.-Nicaise ne partait pour Paris, sans avoir eu la précaution de faire son testament. Il y a là quelque exagération ; mais il est sûr que le voyage était rare. Au lieu de la diligence ou de la patache on prenait le *coche d'eau*. C'était un bateau plat qui allait à la rame autant qu'à la voile, s'arrêtait toutes les deux ou trois lieues pour embarquer ou débarquer quelque chose ou quelqu'un, et la nuit venue ne bougeait plus jusqu'au retour de l'aurore.

Ce fut donc un événement dans tout St.-Nicaise lorsqu'on apprit que Bertrand, le propriétaire du *Lion d'or*, allait partir pour Paris dans quarante-huit heures. Les commissions et les recommandations se mirent à pleuvoir.

— Voisin, dit une voisine, soyez assez bon pour me rapporter deux aunes de l'étoffe dont je vous donne l'échantillon.

— Bertrand, mon ami, achète-moi une bonne montre ; j'y mettrai jusqu'à cent francs.

— Ne manque pas, cousin, dès que tu seras arrivé à Paris,

de te rendre chez mon tailleur, rue du Bac, 28. Tu lui remettras la présente note. C'est ma mesure pour une redingote. La redingote faite, te sera portée à ton hôtel, et tu auras la complaisance de lui trouver une petite place dans tes bagages.

— Parrain, n'oublie pas de faire emplette pour moi d'un grand, solide et élégant parapluie, tout ce qu'il y a de mieux.

Et ainsi de suite.

Bertrand mit toutes ces notes dans son sac de voyage.

A peine fut-il de retour, les parents, amis et voisins accoururent.

— Bertrand, mes deux aunes d'étoffe?

— Bertrand, ma montre?

— Bertrand, ma redingote?

— Bertrand, mon parapluie?

Bertrand avait oublié toutes les commissions à lui confiées, une seule exceptée, celle du gros Dubois.

— Mais, Bertrand, dirent les parents, amis et voisins fort désappointés, comment avez-vous fait?

— Excusez-moi, répondit-il, étant sur le bateau j'ai tiré de mon sac de voyage vos notes et mémoires, je voulais les mettre en ordre; vient un coup de vent qui emporte toutes vos feuilles de papier dans la Seine.

— D'où vient alors que vous avez fait la commission de Dubois?

— C'est bien simple: la feuille où il avait noté sa commission a résisté au coup de vent.

— Et pourquoi a-t-elle résisté plus que les autres?

— Parce que Dubois y avait enveloppé quatre pièces d'argent de cinq francs l'une. Leur poids a empêché le feuillet d'être balayé et emporté dans le fleuve.

Cette anecdote authentique m'en rappelle une autre d'une non moindre authenticité, et qui ressemble fort à la première.

Un paysan, affligé d'un procès, se rendait chaque semaine, deux fois plutôt qu'une, chez son avocat afin de savoir où en était son affaire.

Les pièces se trouvaient toujours égarées.

— Mais, monsieur l'avocat . . . balbutia le paysan.

— Mais, mon brave, répliqua l'avocat, tu ne sais pas combien il en coûte pour découvrir les pièces d'un procès, les réunir et les conserver. Il est si facile d'en égarer quelqu'une. Actuellement, voici sur cette table tous les papiers concernant ton affaire. Qui me dit que dans huit jours ils y seront tous? Le paysan comprit.

— Tenez, dit-il, monsieur l'avocat, en plaçant sur la liasse des pièces une pile d'écus de cinq francs. Voici qui empêchera nos petits papiers de s'envoler.

Ils ne s'envolèrent plus en effet, et ce procès qui semblait interminable eut pour notre paysan une issue prompte et heureuse.

JEAN GRANGE.

LE POUVOIR DES VERS.

Beaucoup de gens disent, quand on leur offre un volume de vers: "Ce sont des vers, je n'en lis pas; à la bonne heure, si le livre était en prose." Ils font bien; car presque

toujours l'ouvrage n'est que de la prose gênée par les vers. Un homme au collège s'est laissé dire qu'un vers est une ligne de douze syllabes sans élision, laquelle finit par un son pareil à celui de la ligne voisine; tout le monde peut fabriquer des lignes semblables, c'est affaire de menuiserie. . . . Pour moi, j'aimerais mieux être obligé de commander une armée, que d'écrire ces terribles lignes *non finies;* je trouve plus difficile de composer six beaux vers que de remporter une victoire; en pareil cas, du moins, j'aurais la chance d'avoir un imbécile pour ennemi; mes généraux me remplaceraient; et il y a telle occurrence où les soldats tout seuls ont gagné la bataille. Mais trouver six beaux vers! — C'est que les vers sont tout autre chose que des lignes *non finies.* Je crois que, s'ils ont tant de puissance, c'est qu'ils remettent l'âme dans l'état sensitif et primitif. Ceux qui ont inventé le langage n'ont point noté les objets par des signes abstraits à la façon des algébristes; ils ont joué en leur présence et pour les exprimer un drame figuratif et une pantomine; ils ont imité les événements avec leurs gestes; ils les ont dansés et chantés. Un poète indien, dit la légende, vit tomber à ses pieds une colombe blessée, et son cœur soulevé en sanglots ayant imité les palpitations de la créature mourante, cette plainte mesurée et modulée fut l'origine des vers. Encore aujourd'hui, sous tant de raisonnements accumulés, la nature sympathique persiste. Notre corps se redresse à la vue d'un noble chêne; notre main décrit une ligne sinueuse à l'aspect d'une eau ployante et penchée; notre pas se mesure sur le rhythme d'un air que nous entendons; les sons nous

pénètrent, et notre vieille âme, entourée et façonnée par la grande âme naturelle, palpite comme autrefois sous son contact et sous son effort. C'est pour cela que l'homme qui peut traduire sa pensée par des sons et des mesures prend possession de nous; nous lui appartenons, et il nous maîtrise; nous ne lui donnons pas seulement la partie raisonnable de notre être: nous sommes à lui, esprit, cœur et corps; ses sentiments descendent dans nos nerfs; quand l'âme est neuve, par exemple chez les peuples jeunes et barbares, il est puissant comme un prophète. Eschyle renvoyait ses spectateurs "tout agités des furies de la guerre." Et nous, aujourd'hui si âgés, si lassés, si dégoûtés de toute pensée et de tout style, nous recevons de lui une sensation unique, qui nous reporte dans l'étonnement et la fraîcheur des premiers jours.

H. TAINE.

DÉFENSE DE BÉFORT (1870–1871).

La forteresse de Béfort couvre le passage ouvert entre les Vosges et le Jura, et connu sous le nom de *Trouée de Béfort*. C'est une position très importante, et dans toutes les invasions venues de l'est, l'ennemi l'a toujours assiégée.

En 1814, deux fois assiégé par les alliés, Béfort repoussa deux fois tous les assauts et n'ouvrit ses portes qu'après l'abdication de Napoléon.

A la fin d'octobre 1870, les Allemands étaient maîtres de tout l'est, sauf Béfort. Comme ils descendaient au sud dans la direction de Dijon, ils ne voulurent pas laisser derrière

eux une place française. Le général Treskow reçut l'ordre de se porter sur Béfort et de l'enlever. Béfort n'a que huit mille habitants; la garnison montait à seize mille hommes, mais sur ce nombre il n'y avait guère que quatre mille hommes de troupes régulières: le reste se composait de mobiles et de gardes nationaux. Mais à la tête de la défense était un homme de tête et de cœur, le colonel du génie Denfert-Rochereau, qui, six ans auparavant, avait construit à Béfort deux forts redoutables, le fort des Barres et le fort des Perches. Il avait l'intelligence nette et rapide, l'énergie calme et indomptable, et, avec cela, un patriotisme ardent et une foi inébranlable dans la sainteté de la République.

Le 4 novembre 1870, le général allemand lui adressa une sommation, conçue dans des termes d'une politesse obséquieuse. Il priait "le très honorable et très honoré commandant de Béfort de livrer la place pour épargner à la population les horreurs de la guerre." Denfert répondit avec esprit que la retraite des troupes prussiennes était le seul moyen d'obtenir ce résultat qui conciliât l'honneur avec l'humanité.

Au lieu de se renfermer dans la forteresse, comme le voulaient les officiers, il résolut de disputer pied à pied toutes les positions situées dans le rayon du feu des forts. Il considérait la forteresse comme un point d'appui assuré pour les troupes de l'extérieur, comme une immense batterie de position qui leur permettait d'attaquer et de harceler l'ennemi, plutôt que comme une ligne de résistance à laquelle il fallût se restreindre. Il serait toujours temps de

se renfermer dans ses lignes quand l'ennemi aurait réussi à prendre une à une toutes les positions avancées. Le siège de Béfort devenait par là une série de sièges, dont chacun coûterait à l'ennemi beaucoup de temps et de sang : il aurait à prendre une dizaine de Béforts avant de prendre Béfort même.

Le 10 novembre, Béfort était investi ; le 16, les ouvriers allemands étaient à treize cents mètres de la ville. Dans la nuit du 16, une sortie des assiégés, au nombre de trois mille, bouleversa tous les travaux de l'ennemi. Mais les Prussiens, ayant installé leurs batteries, bombardèrent la ville, qui ne fut bientôt qu'un amas de ruines ; mais c'étaient des ruines qui restaient inexpugnables. Le 6 décembre, l'état-major prussien télégraphiait à Berlin : " Béfort ne peut plus tenir que cinq jours au plus ; " six semaines plus tard, Béfort tenait encore.

Le 15 janvier, on entendit le canon au lontain : c'était une armée française qui approchait. Une joie indescriptible s'empara de Béfort ; on crut que c'était la délivrance. Le lendemain, le bruit se rapproche ; un bataillon sort de Béfort et décime les artilleurs allemands. Mais le bruit s'éloigne ; hélas ! l'armée de l'Est, après la brillante et stérile victoire de Villexersel, battait en retraite, et le cercle de fer et de feu se referma sur Béfort.

Cependant la France épuisée allait céder et l'on prévoyait l'instant où la guerre allait prendre fin. Les Prussiens voulurent brusquer la prise de Béfort, afin d'être maîtres de la place quand la paix se concluerait, et d'avoir, pour la garder, au moins le droit de la force, à défaut d'un autre

meilleur. Aussi, dans la nuit du 26 janvier, deux jours avant la capitulation de Paris, ils tentèrent d'enlever de force le fort des Perches qui domine la citadelle. Huit fois ils revinrent à l'assaut, et huit fois ils furent repoussés avec perte. Le lendemain, au matin, ils durent battre en retraite, laissant le sol jonché de morts ; ils apprirent avec stupeur que le fort des Perches n'était défendu que par un bataillon. Les Français n'avaient perdu que trente hommes.

Le 5 février, les lignes prussiennes ne sont plus qu'à quatre-vingts mètres, le bombardement reprend avec fureur ; les maladies et l'hiver fauchent la garnison ; les planches manquent pour les cercueils. Mais parmi les survivants, soldats, bourgeois, femmes, nul ne parle de se rendre.

Le 12 février, le colonel Denfert apprend qu'un armistice a été conclu entre la France et l'Allemagne et il reçoit du gouvernement l'ordre de rendre Béfort. Le 13 février, à huit heures trente-cinq minutes du soir, la citadelle tire le dernier coup de canon. Les Prussiens entrent dans Béfort sans l'avoir pris, et le 18 février, le colonel, à la tête des débris de la garnison, sort fièrement de la ville en ruines, avec armes et bagages, sans avoir rendu son épée.

Ainsi, après cent trois jours de siège, dont soixante-treize d'un bombardement sans trêve, qui avait jeté sur la place près de cinq cent mille projectiles, Béfort était encore debout. Depuis seize jours déjà la France entière avait posé les armes et discutait les conditions de la paix ; seul, depuis seize jours, le canon de Béfort rompait de sa voix,

comme pour une dernière et solennelle protestation, le silence général du pays, et prouvait à l'ennemi et à l'Europe que la France était encore vivante.

Avant de quitter Béfort, le colonel avait adressé ces mots à la population : " On nous fait craindre qu'au mépris des principes et des idées modernes le traité de paix que nous allons subir ne consacre une fois de plus le droit de la force, et n'impose à l'Alsace tout entière la domination étrangère. Mais je reste convaincu que la population de Béfort conservera toujours les sentiments français et républicains qu'elle vient de manifester avec tant d'énergie. En consultant, du reste, l'histoire même du temps présent, elle y puisera la légitime confiance que la force ne saurait prévaloir contre le droit.

" Vive la France ! vive la République ! "

L'habileté et l'énergie de M. Thiers conservèrent Béfort à la France, et le 9 mars 1871, le colonel Denfert, prenant congé de ses soldats, leur dit :

" Malgré tous vos efforts, les malheurs de la patrie ont obligé la place de Béfort à subir la souillure de l'étranger ; mais, du moins, elle nous est conservée, et elle pourra, dans l'avenir, nous servir de boulevard contre de nouvelles attaques et nous aider à préparer la revendication de l'intégrité de notre territoire.

" En attendant ce moment, que votre cri de ralliement soit : vive la France ! et vive la République ! "

Le colonel Denfert n'a pas vu ses rêves réalisés ; mais il a entendu du moins, avant de mourir, le cri de *Vive la République !* devenir le cri de ralliement de tous les Français,

et il a vu la France, régénérée par le règne de la liberté et de la loi, remonter rapidement au rang des grandes nations.

J. D. LEFRANÇAIS.

AUX HABITANTS DE CHAMBÉRY.

Chers Concitoyens, — Il m'est difficile, croyez-le bien, de trouver un mot qui traduise d'une façon suffisante pour moi les sentiments que font naître dans mon âme ces expressions d'une si cordiale sympathie. Tant que je vivrai, je n'aurai pas le temps de m'acquitter envers la démocratie. J'ai entrepris une tâche très difficile, dans laquelle j'ai besoin d'être soutenu ; et aujourd'hui, de tous les côtés, tout le monde me défend et me protège, me soutient et m'assiste ; c'est là ce qui me touche si profondément, car je sens que c'est là pour moi une vraie force, et c'est pourquoi je vous remercie avec effusion.

Veuillez le croire, messieurs, et veuillez le dire à vos amis, en me soutenant de vos sympathies, vous ne soutenez pas seulement une conscience libre. Vous donnez à cet homme, qui ne serait rien par lui-même, la force du nombre ; vous lui permettez de parler au nom de tous ceux qui pensent comme lui, et qui, de jour en jour, deviennent de plus en plus nombreux dans le pays, de telle sorte que, quand il dit à ses adversaires, au milieu des luttes parlementaires : Le pays n'est pas avec vous, la France vous méconnaît, savez-vous ce qui se passe ? Eh bien, au milieu de ces orages de la vie publique, il revoit près de lui toutes ces

phalanges d'amis, de coréligionnaires, de collaborateurs et de travailleurs qui sont venus à lui sur son passage, qui lui ont serré la main et qui lui ont dit : Courage ! courage ! nous sommes avec vous, continuez ; persévérez dans votre œuvre ; nous vous aimons parce que vous combattez pour tous, et nous vous défendons parce que vous êtes notre défenseur.

GAMBETTA.

24 Septembre, 1872.

LES MÉMOIRES DE BLONDIN.

LA TRAVERSÉE DU NIAGARA.

En 1858, Blondin (de son vrai nom Jean-François Gravelet) eut un éclair de génie. Il était allé visiter la cataracte du Niagara. L'idée lui vint d'immortaliser son nom et de faire fortune du même coup en traversant sur une corde cette redoutable chute d'eau dont l'aspect seul donne le frisson, dont le bruit ressemble au tonnerre. On était alors en hiver et la chose était impraticable. Mais à force de réfléchir à son projet, Blondin finit par se convaincre qu'il était susceptible d'exécution. Dès lors son parti fut pris. Au printemps de 1859, il vint s'installer au village voisin de la cataracte et commença ses préparatifs. Tous ceux à qui il parla de ce qu'il avait l'intention de faire le considérèrent comme un fou ; mais l'intrépide Français ne se découragea pas, et, après une longue série d'efforts infructueux, il réussit à faire passer son câble sur la rive opposée et à le tendre. D'un côté du fleuve la berge s'élève à pic à une hauteur de cent soixante-dix pieds au-dessus du niveau de l'eau, de

l'autre à cent soixante pieds : quant à la largeur de la chute elle ne mesure pas moins de onze cents pieds. C'est ce gouffre effroyable qu'il s'agissait de franchir sur une simple corde. Le 30 juin 1859, Blondin accomplit ce prodige en présence de cinquante mille spectateurs. Le succès fut complet, foudroyant. Un instant le bruit des applaudissements couvrit le mugissement de la cataracte. Le lendemain les principaux journaux des Etats-Unis et du Canada publiaient des dithyrambes en l'honneur de l'aventureux acrobate. Ce n'était plus un fou, c'était un héros, un demi-dieu. Interrogé plus tard sur les impressions qu'il avait ressenties au début de son terrible voyage. — "Rien du tout," fit-il. — "Comment ! rien du tout ?" — "Non, j'étais content, parce que tout le monde était contre moi et disait que la chose était impossible." — "Alors c'est un sentiment de joie que vous avez éprouvé ?" — "Parfaitement." — "L'eau n'a pas troublé votre vue ?" — "Non, je croyais d'abord que la chute pourrait m'éblouir, et le mugissement des eaux m'étourdir ; mais je restai quelque temps auprès de la cataracte, je m'habituai à ce spectacle et à ce bruit et je trouvai qu'ils ne m'affectaient nullement." — "Alors vous n'avez ressenti aucune crainte quand vous vous êtes mis en route sur la corde ?" — "Pas la moindre."

Blondin n'était pas homme à s'endormir sur ses lauriers. "De plus fort en plus fort, comme chez Nicolet" (son ancien patron), telle était sa devise. En conséquence le 4 juillet il répéta son ascension, et fit le trajet la tête recouverte d'un sac qui lui retombait jusqu'au milieu du corps. Il n'avait donc pas l'usage de ses yeux. Néanmoins sa

démarche parut aussi ferme, aussi assurée que s'il avait vu clair. Le 16 juillet, il franchit encore le Niagara : cette fois il poussait une brouette devant lui. Le 5 août, nouvelle traversée, agrémentée de cabrioles et d'exercices gymnastiques plus extraordinaires les uns que les autres. Le 19 août, il recommença son périlleux voyage. Cette fois il n'était pas seul. Un homme, Calcord, son agent, avait eu assez de courage et aussi assez de foi pour lui permettre de le prendre sur ses épaules. Blondin et lui s'avancèrent donc hardiment sur la corde étroite, l'un portant l'autre, tandis que les milliers de spectateurs, témoins de cette scène émouvante, osaient à peine respirer, s'attendant à chaque instant à voir les deux hommes tomber dans le gouffre. Il n'en fut rien, et le vieil adage *audaces fortuna juvat* eut encore une fois raison. Le 17 août, Blondin franchit la cataracte sous les traits d'un esclave fugitif, ayant encore les fers aux pieds et aux mains. Le 3 septembre, il fit la traversée de nuit, et arrivé au milieu de la corde, il se tint la tête en bas, entouré d'une gerbe de feux d'artifice qu'il faisait partir. Il répéta maintes fois ces expériences, en y ajoutant d'autres exercices non moins merveilleux, pendant tout l'été de 1860. La dernière représentation eut lieu le 14 septembre de cette année, en présence du prince de Galles, de sa suite et d'une foule énorme attirée par une bourde non moins colossale : on avait répandu le bruit que l'Empereur de l'Air porterait sur ses épaules le futur roi d'Angleterre. Ce jour-là Blondin voulut se surpasser lui-même ; et après avoir accompli tous ses exercices ordinaires, après avoir porté Calcord sur son

dos (ce qui fit frémir le prince), il mit le comble à ses tours de force en effectuant la traversée sur des échasses. Quand tout fut fini, le prince de Galles poussa un soupir de soulagement. Il fit venir Blondin et s'entretint longuement avec lui en français, le félicitant de son courage et de son adresse.

LES BAINS FROIDS.

Avez-vous remarqué aux bains de mer ces gens qui restent des quarts d'heure entiers assis au bord de l'eau sans s'y jeter "avant de s'être refroidis"? Cela est le vrai moyen de s'enrhumer. Cela ne manque pas d'arriver. Et alors l'homme, en sortant du bain, vous dit en éternuant: "Bien sûr, je ne m'étais pas assez refroidi avant d'entrer à l'eau! Je m'étais pourtant gelé un bon quart d'heure. Une autre fois, évidemment, il faudra continuer vingt minutes. C'est bien ennuyeux!"

La vérité est que pour prendre un bain froid véritablement agréable et profitable, il faut avoir un peu plus chaud que d'habitude, et même être légèrement en sueur. Un individu qui serait, comme on dit, en nage et qui se jetterait en cet état dans une eau glacée aurait tort sans doute; mais le pis qui puisse lui arriver c'est d'avoir mal à la tête pendant quelques heures.

Le premier effet qui se manifeste, lorsqu'on se jette dans l'eau froide de mer ou de rivière, est une subite décoloration de la peau, accompagnée de frisson, de tremblement et même d'une légère suffocation. Cette première impression

de l'eau froide, qui n'est pas agréable, ne dure que quelques secondes ; elle est causée par ce fait que tous les vaisseaux capillaires se resserrent subitement sous l'influence du froid, ce qui entrave légèrement la circulation du sang.

Aussi le baigneur sent-il instinctivement le besoin de remuer : il s'agite, il saute, il nage, ou, s'il ne sait pas nager, il jette de l'eau à ses voisins et s'apprête à en recevoir. En quelques instants, la circulation se rétablit, la coloration de la peau revient, les battements du cœur, qui étaient devenus plus rares, reprennent leur fréquence normale.

Bientôt le baigneur éprouve une grande impression de bien-être.

Mais si le bain se prolonge trop, il éprouve à nouveau l'impression du froid ; sa peau bleuit ; il tremble. C'est ce qu'on appelle le *second frisson*. Il est beaucoup plus désagréable que le premier et doit être évité. Aussitôt qu'on l'éprouve, il faut sortir de l'eau et se rhabiller au plus vite.

Un bain froid doit être suivi d'un exercice modéré. Bientôt une bienfaisante chaleur se répand dans tous les membres ; la respiration devient plus large, la circulation plus active ; on éprouve une sensation de bien-être général ; l'appétit ne tarde pas à se faire sentir.

J'ai fait remarquer les modifications que les bains froids font éprouver à la circulation : cela indique suffisamment que les personnes atteintes d'une maladie du cœur, même peu avancée, doivent plutôt s'en abstenir.

On ne doit pas se baigner après ses repas. Cette notion est généralement répandue dans le public, et c'est avec

raison. Cependant il n'y a pas d'année où, aux bains de mer, par exemple, un certain nombre de gens ne se noient pour avoir dédaigné cette règle d'hygiène. L'impression brusque du froid, en interrompant violemment le travail de la digestion, provoque chez eux une syncope; une fois en syncope, il est facile de comprendre qu'ils se noient, même s'ils prennent leur bain dans un endroit où ils ont pied; bien plus, même s'ils n'ont de l'eau que jusqu'à mi-jambe. Si on les retire de l'eau avant qu'ils se soient noyés, ils en sont généralement quittes pour une indigestion des plus pénibles; mais leur mort est assurée si on ne peut les secourir avec une très grande promptitude.

Il résulte de ce que je viens de dire que c'est pendant le travail de la digestion qu'il est dangereux de prendre un bain froid. On peut à la rigueur se baigner sans danger pendant l'intervalle très court qui sépare le moment où l'on a mangé de celui où la digestion commence. Mais un bain pris dans ces conditions constitue une imprudence et doit être évité.

Il va de soi qu'on n'est pas perdu pour se baigner après avoir mangé un biscuit. L'important est de ne pas troubler le *travail* de la digestion. La digestion d'un biscuit n'est pas un travail.

Dr. JACQUES BERTILLON.

LE FÉLIBRIGE.

Le Félibrige sert à faire revivre la langue primitive des pays du Midi, et le mot félibre signifie poète, troubadour, et par extension, homme qui parle le patois. Le Félibrige a

été créé, il y a bientôt trente ans, par Romanille d'Avignon. Ce dernier l'a immortalisé, en 1874, au centenaire de Pétrarque et a été, pour ce fait, nommé chevalier de la Légion-d'Honneur.

Antony Réal a traité longuement la question des Félibres, et dans ses ouvrages pleins de bon goût, il a fait l'éloge de Mistral, poète provençal, dont la Miréio a été traduite dans toutes les langues. On n'a pas besoin d'être né dans le Midi de la France pour savoir que Bigot de Nîmes, dans ses fables, Goudouli, de Toulouse, et Jasmin, d'Agen, ont acquis une grande célébrité comme poètes patois. Deux critiques éminents, MM. Charles Nodier et Sainte-Beuve, ont déjà fait connaître à la France du Nord, le coiffeur poète du Midi, ce Jasmin dont le nom est aussi populaire sur les bords de la Garonne qu'a jamais pu l'être, dans aucun pays, le nom d'un poète national. Je ne viens pas essayer de redire ce que ces deux juges éclairés ont si bien dit. Si la renommée de Jasmin, de Mistral et de tant d'autres s'était produite tout d'abord à Paris, sous les auspices d'un panégyriste méridional, on aurait pu croire à quelque gasconnade de sa part. Maintenant que le talent des hommes du Midi a été constaté et admiré par des hommes du Nord, des Parisiens et des plus habiles, c'est, je pense, à nous, hommes du Midi, de dire sans crainte que nous en sommes fiers.

Le patois du Midi que certains n'aiment pas parce qu'ils ne le comprennent pas, n'est autre chose que cette antique langue romane ou provençale, la première cultivée de l'Europe moderne, bien défigurée sans doute, bien abâtar-

die par sa longue décadence, mais charmante toujours dans son abaissement. On sait que, lorsque le reste de l'Europe était encore silencieux et barbare, notre langue avait déjà des poètes comme Bertrand de Born, Arnaud de Marveil, Vidal, Riquier, et que même après le naufrage de la nationalité provençale, elle inspira les premiers essais de ses deux filles plus heureuses, la langue d'Espagne et d'Italie. On n'a pas oublié que Dante se glorifie d'avoir eu pour maître un troubadour, que Pétrarque a appris à chanter au bord d'une fontaine de Provence, et que les rois d'Aragon ont fait venir à Barcelone des maîtres dans l'art des vers du pays toulousain pour apprendre d'eux ce qu'on appelait alors le gai savoir, "el gay saber."

Toutes ces grandeurs ont disparu, mais le fond du vieux langage est resté. Six siècles de prospérité n'ont pu éteindre complètement son génie. Seulement, après avoir été l'organe des cours, de la société la plus raffinée de la plus belle moitié du moyen-âge, il est devenu l'idiôme du peuple seul. S'il a perdu cette subtilité, cette recherche élégante qu'il avait apprise dans les cours d'amour, et par le commerce d'esprit des princesses, il a gagné à se retremper dans des mœurs moins apprêtées, plus de vie et de liberté. Il est maintenant plus expressif, et les sentiments, les idées qu'il rend, pour lui venir de l'ouvrier et du paysan, au lieu du chevalier et de la dame, n'en ont que plus de franchise et de verdeur.

A. R.

LE SOIR DE LA ST.-SYLVESTRE.

Au dehors il gèle à pierre fendre. Au dedans il fait une température sénégalienne. Les tapis sont de Smyrne, et les tentures sombres modèrent l'éclat de la lampe d'albâtre qui descend de la rosace du plafond.

Il est six heures, l'heure du dîner dans le grand monde. Madame attend monsieur, qui n'est pas encore rentré. La maîtresse du logis est pelotonnée au coin d'un bon feu, chiffonnant un journal de modes. Elle enveloppe de temps à autre d'un regard plein de tendresse, Mlle. Bébé, une ravissante bambine de cinq ans, qui, couchée tout de son long sur un sopha, joue avec les étrennes qu'elle a déjà reçues.

Un roulement de voiture se fait entendre; Mlle. Bébé tréssaille; la portière de lampas s'écarte; Mlle. Bébé bondit de joie.

C'est monsieur qui entre, tenant deux gros paquets sous le bras. L'enfant, avec le flair particulier aux lutins de son âge, saute au cou de son père, qui lui donne une magnifique poupée avec le trousseau.

Puis le maître du logis va mettre un baiser au front de la jeune femme, en lui disant de sa plus douce voix:

— Pardon de vous avoir fait attendre, chère amie, mais j'ai tenu à choisir moi-même les étrennes de notre Marguerite. . . . Et puis j'ai dû passer chez mon homme d'affaires, afin qu'il poursuive nos locataires d'en face, qui n'ont pas encore payé leur terme.

Mlle. Bébé, qui vient d'habiller sa poupée en toilette de bal, pousse tout à coup des cris perçants.

— Ma poupée va avoir froid, — crie-t-elle en sanglotant, — elle est décolletée et elle n'a pas de sortie de bal. Il lui faut de la fourrure, car je ne veux pas que ma poupée s'enrhume !

Et monsieur, qui est habitué à considérer comme des ordres les moindres caprices de sa fille, sèche les larmes enfantines en promettant que dès demain la palatine de fourrure ne manquera plus au trousseau. C'est une bagatelle de trois louis à ajouter au prix du cadeau, mais la poupée ne risquera pas d'attraper une fluxion de poitrine en allant aux bals où la conduira la bambine.

En face, juste au-dessus des toits, il y a de grandes mansardes où l'on meurt de froid en hiver et où l'on étouffe en été. Dans l'une de ces mansardes habite une famille d'ouvriers, le père, la mère, trois enfants, dont l'aîné n'a pas sept ans.

Le poêle, ce foyer du pauvre, est veuf de charbon. Il y a plus de huit jours qu'il n'a pas donné de chaleur. Les marmots se sont couchés dès la brune pour que l'envie de manger leur passe en dormant. L'homme qui n'a pas de travail depuis le commencement du mois réfléchit d'un air sombre. La femme regarde s'il n'y a pas moyen d'engager encore quelque chose. Elle a déjà plein sa poche de paperasses jaunes. Tout à coup on heurte brusquement à la porte.

— C'est lui ! balbutient les pauvres gens, qui savent à quoi s'en tenir au sujet de cette visite attardée.

C'est, en effet, l'homme de loi qui vient annoncer qu'il saisira le lendemain si on ne lui a pas versé, avant midi, les trente francs, montant du trimestre de loyer échu.

Trente francs, juste la moitié du prix de la palatine qui doit couvrir les épaules de porcelaine de la poupée à la petite Marguerite !

Alors une résolution suprême traverse le cerveau du père de famille. Il sort du taudis, descend dans la rue et tend la main. Mais il tremble, il balbutie ; c'est un honnête travailleur qui n'est pas accoutumé à ce commerce-là. Les passants qu'il aborde pressent le pas, croyant avoir affaire à un ivrogne ou à un fou.

Le pauvre homme marche à l'aventure, ne sachant où il va, quand son pied heurte le parapet d'un pont.

— Si je me jetais à l'eau ? murmure-t-il, en regardant le fleuve qui coule au-dessous de lui, mais la rivière commence à se prendre et ne doit être guère chaude. Mourir de froid, pour mourir de froid, j'aime mieux mourir sur le pavé de la rue, entre la femme et les petits ! . . .

GALLRY DES GRANGES.

SHAKESPEARE.

Shakespeare est au nombre des cinq ou six grands écrivains qui ont suffi aux besoins et à l'aliment de la pensée. Ces génies mères semblent avoir enfanté et allaité tous les autres. Homère a fécondé l'antiquité ; Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane, Horace, Virgile, sont ses fils. Dante a engendré l'Italie moderne, depuis Pétrarque jusqu'au

Tasse. Rabelais a créé les lettres françaises : Montaigne, La Fontaine, Molière, viennent de sa descendance. L'Angleterre est toute Shakespeare ; et, jusqu'en ces derniers temps, il a prêté sa langue à Byron et son dialogue à Walter Scott.

On renie souvent ces maîtres suprêmes ; on se révolte contre eux ; on compte leurs défauts ; on les accuse d'ennui, de longueur, de bizarrerie, de mauvais goût, en les volant et se parant de leurs dépouilles ; mais on se débat en vain sous le joug. Tout se teint de leurs couleurs ; partout s'impriment leurs traces ; ils inventent des mots et des noms qui vont grossir le vocabulaire général des peuples ; leurs dires et leurs expressions deviennent proverbes ; leurs personnages se changent en personnages réels, lesquels ont hoir et lignée. Ils ouvrent des horizons d'où jaillissent des faisceaux de lumière ; ils sèment des idées, germes de mille autres ; ils fournissent des imaginations, des sujets, des styles à tous les arts ; leurs œuvres sont des mines inépuisables ou les entrailles mêmes de l'esprit humain.

De tels génies occupent le premier rang : leur immensité, leur variété, leur fécondité, leur originalité les font reconnaître tout d'abord pour lois, exemplaires, moules, types des divines intelligences, comme il y a quatre ou cinq races d'hommes, dont les autres ne sont que des nuances et des rameaux. Donnons-nous garde d'insulter aux désordres dans lesquels tombent quelquefois ces êtres puissants ; n'imitons pas Cham le maudit : ne rions pas, si nous rencontrons nu et endormi, à l'ombre de l'arche échouée sur les montagnes d'Arménie, l'unique et solitaire nautonnier de l'abîme. Res-

pectons ce navigateur diluvien qui recommença la création après l'épuisement des cataractes du ciel : pieux enfants bénis de notre père, couvrons-le pudiquement de notre manteau.

Shakespeare de son vivant n'a jamais songé à vivre après sa mort : que lui importe aujourd'hui mon cantique d'admiration ? En admettant toutes les suppositions, en raisonnant d'après les vérités et les erreurs dont l'esprit humain est pénétré ou imbu, que fait à Shakespeare une renommée dont le bruit ne peut monter jusqu'à lui ? Chrétien, au milieu des félicités éternelles, s'occupe-t-il du néant du monde ? Déiste, dégagé des ombres de la matière, perdu dans les splendeurs de Dieu, abaisse-t-il un regard sur le grain de sable où il a passé ? Athée, il dort de ce sommeil sans souffle et sans réveil qu'on appelle la mort. Rien n'est donc plus vain que la gloire au delà du tombeau, à moins qu'elle n'ait fait vivre l'amitié, qu'elle n'ait été utile à la vertu, secourable au malheur, et qu'il ne nous soit donné de jouir dans le ciel d'une idée consolante, généreuse, libératrice, laissée par nous sur la terre.

CHATEAUBRIAND.

UNE EXCURSION AUX THERMOPYLES.

J'ai eu l'honneur, il y a quelques années, de passer trois jours aux Thermopyles, et j'ai grimpé, non sans émotion, tout prosaïque que je sois, le petit tertre où expirèrent les derniers des trois cents. Là, au lieu du lion de pierre élévé jadis à leur mémoire par les Spartiates, on voit aujourd'hui un corps de garde de *chorophylaques* ou gendarmes portant

des casques en cuir bouilli. Bien que le défilé soit devenu une plaine très large par suite des atterrissements du Sperchius, bien que cette plaine soit plantée de betteraves dont un de nos compatriotes fait du sucre, il ne faut pas un grand effort d'imagination pour se représenter les Thermopyles telles qu'elles étaient cinq siècles avant notre ère. A leur gauche, les Grecs avaient un mur de rochers infranchissables ; à leur droite, une côte vaseuse, inaccessible aux embarcations ; enfin, entre eux et l'ennemi s'élevait un mur pélasgique, c'est-à-dire construit en blocs de pierre longs de deux ou trois mètres et épais à proportion. Ajoutez à cela les meilleures armes alors en usage et la connaissance approfondie de l'école de bataillon. Au contraire, les Perses, avec leurs bonnets de feutre et leurs boucliers d'osier, ne savaient que courir pêle-mêle en avant comme des moutons qui se pressent à la porte d'un abattoir. On m'a montré à Athènes des pointes de flèches persanes trouvées aux Thermopyles, à Marathon, à Platée ; elles sont en silex. Pauvres sauvages, n'ayez jamais rien à démêler avec les Européens ! S'il y a lieu de s'étonner de quelque chose, c'est que ce passage extraordinaire ait été forcé. Léonidas eut le tort d'occuper de sa personne un poste imprenable, et de s'amuser à tuer des Persans, tandis qu'il abandonnait à un lâche la garde d'un autre défilé moins difficile, qui vient déboucher à deux lieues en arrière des Thermopyles. Il mourut en héros ; mais qu'on se représente, si l'on peut, son retour à Sparte, annonçant qu'il laissait aux mains des barbares les clefs de la Grèce !

MÉRIMÉE.

LA ROSE DE PROVINS.

La rose dont nous voulons parler est agate, fleur très double à pétales serrés et chiffonnés au centre. Elle croît sur un arbrisseau qui s'élève à peine à un pied et demi, se plait à l'ombre et n'exige que la culture ordinaire. Petite, ronde, ferme, elle se couronne de huit ou dix rangs de pétales d'un pourpre violet foncé, plus pâle vers l'onglet. Toute gaie, toute vivace que soit cette rose, elle aime la solitude, et rarement la trouve-t-on réunie à quelque compagne sur la même branche.

Il y a bien des années, vers la fin de la floraison, il n'existait plus qu'une seule rose de cette variété à Plainfield, dans une charmante propriété située sur le bord de l'eau et habitée par un riche Anglais nommé William Cope. Cette rose, la dernière de la saison, était la plus fraîche et la plus glorieuse qui se fût épanouie cette année-là. Elle dressait sa tête mignonne au-dessus d'une gracieuse touffe de sept folioles penchées et de forme ellipsoïde. Elle avait à la fois un air si attrayant et si virginal que les abeilles voltigeaient amoureusement autour d'elle, sans oser profaner son pudique calice.

Léona Careña était une adorable jeune fille de dix-sept ans, brune et blanche comme une créole, impressionnable et vive comme un oiseau. Elle aimait Edmond D'Astrée et en était follement aimée. Il l'aimait, lui, de cet amour profond, vivace, qui est une suprême joie ou un suprême tourment. — Et Léona adorait les roses. . . .

Donc Edmond voulait cette rose, la plus belle, la der-

nière de la saison. . . . Une idée d'amoureux; une idée de mourant, peut-être, car le père de Léona, négociant audacieux avait engagé des affaires hasardeuses . . . les échéances approchaient; quarante mille dollars manquaient à sa caisse, et William Cope le riche propriétaire de la rose aimait aussi la belle jeune fille et offrait la dite somme, c'est-à-dire l'honneur, pour prix de la rançon.

Et voilà pourquoi Edmond se promenait un matin devant cette haie d'aubépine pardessus laquelle il apercevait la rose de Provins dont il détournait à peine le regard. William Cope parut . . . que se passa-t-il? Chacun le comprit . . . Les deux rivaux se battirent, et Edmond tomba. On le transporta chez lui. Il souffrait moins de sa blessure que du chagrin de la déception qui l'avait frappé. Aussi, dans le délire d'une fièvre aigüe, sa voix parfois éclatante et brisée proférait-elle le nom de Léona au milieu des sanglots. Tout à coup une résolution s'empara de son esprit malade; il se leva chancelant, s'habilla malgré d'horribles souffrances et se traîna vers la propriété de William Cope. Arrivé devant la haie d'aubépine, il regarda et poussa un cri: — La rose de Provins était sur sa tige; le méthodique Anglais ne l'avait pas encore cueillie.

"Ah!" murmura-t-il, avec un fol accès de joie amère, "c'est moi qui te la donnerai, Léona. Je ne mourrai pas du moins sans te faire mon cadeau de noce!" La fièvre le soutenait. Après mille efforts, il parvint à se faire jour à travers la haie, se précipita vers le rosier, coupa la rose et s'enfuit comme un larron qui a dérobé un trésor. Mais à chaque pas, ses forces, pour ainsi dire galvanisées, s'affai-

blissaient, et il alla tomber à demi évanoui dans un petit parterre en fleurs qui s'étendait sous les fenêtres du salon de M. Careña.

Au même instant, William Cope pénétrait vivement auprès de sa fiancée . . . il avait perdu de sa gravité ordinaire, son visage reflétait même une légère émotion, ce qui équivalait à un bouleversement complet de l'esprit de tout autre individu . . . il salua à peine : — "Est-il ici ?" demanda-t-il. Léona et son père le regardèrent avec étonnement. "Qui donc ?" répondit M. Careña. "Edmond d'Astrée." A ce nom Léona tressaillit. "Non," murmura-t-elle, "il n'est pas venu." "C'est singulier . . . singulier : " exclama William. "Figurez-vous que j'avais une rose, une superbe rose de Provins, la seule peut-être qu'il y eut ce matin dans ce pays, une rose que je voulais offrir à miss Léona, eh bien . . . elle a disparu, et Edmond a disparu de même ! C'est vraiment très singulier !" . . .

Le père et la fille se regardèrent un instant. "C'est fort simple," reprit William, "on m'a pris une rose pour laquelle je me suis battu ce matin et bien malgré moi avec Edmond et je cherche à la reprendre. Je croyais trouver mon voleur ici." Léona était devenue pâle comme une morte. . . . William continua : "Mais je croyais l'avoir assez grièvement blessé pour qu'il ne pût quitter le lit de quinze jours. Je viens de chez lui, . . . il n'y est plus. . . ."

Léona comprit tout ; elle porta les mains à sa poitrine pour en comprimer les battements, puis elle tomba sans force sur un fauteuil, le visage inondé de larmes et près de la croisée ouverte. "Le malheureux," murmurait-elle, "où peut-il être ?"

Au même instant, un homme ou plutôt un spectre, pâle et sanglant, se dressa près d'elle au dehors, et, lui tendant une rose : — "Je vous pardonne," dit-il, "voilà le dernier souvenir de celui qui vous aimait plus que la vie !" William s'élança pour saisir la rose, mais Léona l'avait prévenu. Aussitôt, elle poussa un cri déchirant ; elle venait de voir Edmond, vaincu par la douleur, tomber à la renverse. Elle s'évanouit. — Le lendemain, Edmond mourut.

Six mois après, Léona épousait William Cope. William était bon, elle l'aima avec calme et fut sans doute heureuse, mais elle eut toujours un fond de mélancolie ineffaçable. C'est que cette âme exquise qui s'était sacrifiée pour son père, conservait dans un secret repli de son cœur le souvenir de son premier et peut-être de son unique amour ; comme ces vases précieux qui restent éternellement imprégnés du parfum qu'ils ont un moment contenu.

Elle ne vécut que peu d'années après son mariage. Sur le point de mourir, elle demanda un petit coffret d'ébène dont elle seule avait la clef, l'ouvrit et en tira une fleur flétrie qu'elle porta à ses lèvres.

C'était une rose de Provins. . . .

EN MER.

Nous étions en mer depuis deux jours déjà. Parmi mes compagnons de voyage se trouvaient les époux Welling ; la sœur du mari, une folle incurable, les accompagnait. Elle ne quittait jamais sa cabine, et personne ne l'avait vue

depuis le jour où elle était montée à bord tout de noir habillée, la figure recouverte d'un voile épais.

Le soir du deuxième jour les époux parurent pour la première fois au salon, où nous passions notre temps à faire de la musique et à jouer aux cartes. Le mari, de haute taille et de forte corpulence, avait une physionomie peu avenante; sa femme était jolie, mais très pâle et paraissait souffrante.

Mme. Welling se mit au piano; M. Welling vint s'asseoir à côté de moi.

— Ma chère Clara se sent très bien aujourd'hui — me dit-il — c'est probablement le changement d'air qui lui fait du bien; malheureusement son mal est incurable.

Ce ne fut que plus tard que je songeai à tout ce qu'il y avait d'étrange dans ces confidences, faites à brûle-pourpoint à un inconnu.

Oui — continua Welling — elle est bien malade et personne ne peut en soupçonner la cause; j'ai le pressentiment que la pauvre femme n'arrivera pas au but de son voyage.

J'essayai de le tranquilliser en lui disant que le mieux qui se produisait actuellement dans l'état de sa femme se trouvait en contradiction avec ses inquiétudes.

— C'est vrai, me répondit Welling, mais ces moments-là sont toujours suivis de rechûtes. Croyez-moi, je suis bien malheureux; ma sœur est devenue folle à la suite d'une attaque d'apoplexie, et je suis sur le point de perdre ma femme . . . , si jeune, . . . et pas un médecin qui puisse entraver les progrès du mal.

Notre conversation en resta là: la dame venait de quitter

le piano. Moi, je commençais à m'intéresser à cet époux si malheureux.

Le lendemain soir, je les revis au salon; on organisa des tableaux vivants, tous les deux y prirent part, mais au beau milieu de la représentation la dame s'évanouit, et quand elle eut repris connaissance, le mari l'emmena dans sa cabine.

Ne les voyant pas paraître le lendemain, je leur fis une visite.

Mme. Welling, plus pâle encore que la veille, était étendue dans un fauteuil; elle était très-souffrante, me dit son mari.

La porte de la cabine à côté était entr'ouverte.

J'y aperçus une femme habillée de noir, accoudée à la fenêtre; c'était évidemment la folle.

Depuis ce jour-là la dame ne quitta plus sa cabine; j'interrogeai le médecin du navire; il me répondit qu'il ne comprenait rien à l'état de la malade; je n'avais d'ailleurs en lui qu'une confiance très-médiocre, car il se trouvait presque toujours entre deux vins.

Un matin, enfin j'entendis frapper à ma porte; c'était M. Welling.

— Venez vite, me dit-il, ma femme est morte.

Je le suivis, et j'aperçus la pauvre femme inanimée sur son lit.

— Ce qui est horrible, me dit le mari, c'est qu'on n'a pu la secourir. Le médecin était ivre-mort!

Je montai sur le pont. La nouvelle était connue. Le capitaine donnait déjà des ordres pour l'inhumation au menuisier du bâtiment chargé de préparer un cercueil.

— Vous avez un drôle de médecin — fis-je au capitaine — quand on a besoin de lui, il est incapable de se tenir sur ses jambes.

— Oui, on me l'a dit — répliqua le capitaine — mais je voudrais bien savoir qui lui a donné du vin; je l'avais expressément défendu.

Je rentrai dans ma cabine. Il me vint une idée étrange. N'était-ce pas Welling qui avait tué sa femme? n'était-ce pas lui aussi qui avait procuré du vin au médecin? Voulant éclaircir mes doutes, je sors et je me rencontre face à face avec le menuisier; et je me mets à causer avec lui. Dans la conversation, il m'apprend que le cercueil est prêt, mais que Welling a refusé de l'aider en quoi que ce soit pour mettre le corps dans la bière. Cela ne fit qu'augmenter mes soupçons.

J'entends sonner la cloche; c'est l'heure de l'inhumation: je monte sur le pont: les matelots lâchent le cercueil qui va s'engloutir dans la mer.

Quelques minutes après Welling passait devant moi, je le suivis et l'entraînai dans ma cabine.

— Je sais tout — lui dis-je en fermant la porte, c'est vous qui avez tué votre femme.

— Je ne vous comprends pas, me répond-il sans se troubler.

— Vous me comprenez très bien. J'ai des preuves, d'ailleurs, c'est vous qui avez aussi donné du vin au médecin.

— Mais il me paraît, mon cher monsieur, que vos soupçons viennent quelque peu tard. Si vous les aviez eus avant l'enterrement, il m'aurait été facile de vous confondre.

— Je vous préviens que je vais tout dire au capitaine.

— Faites ; il est justement de mauvaise humeur ; cela le distraira peut-être. Et sur ce, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

A ces mots, il me tourna le dos et sortit.

Je fis part au capitaine de mes soupçons ; il ne les partageait point, mais j'y mis tant d'insistance, qu'il promit de faire arrêter Welling dès qu'on aborderait à terre.

Il tint parole.

Nous abordâmes après quelques jours de traversée. A peine Welling descendait-il à terre, donnant le bras à sa sœur malade, profondément voilée, que deux agents de police s'approchèrent.

— Veuillez nous suivre — lui dit l'un d'eux — voici un mandat d'arrêt ; on vous accuse d'avoir assassiné votre femme.

— C'est une accusation absurde ! s'écria Welling.

A ces mots, la dame à qui il donnait le bras chancela et tomba évanouie.

On s'empressa autour d'elle, et quand on leva son voile, j'aperçus les traits de celle que Welling nous avait présentée comme sa femme.

L'instruction de l'affaire amena la découverte de la vérité. La folle était précisément la femme de Welling et non sa sœur. Elle était très riche et le mari devait en hériter. Celui-ci, de concert avec sa maîtresse, avait formé le plan d'étrangler la folle et de la jeter à la mer. Pour écarter tout soupçon, la maîtresse devait jouer d'abord le rôle de malade, et, quand le crime fut consommé, celui de folle, tant qu'ils ne se trouveraient pas en sûreté.

La justice humaine n'arriva pas à punir les coupables. La femme mourut la veille du jour fixé pour le jugement; quant à Welling il se suicida dans sa prison.

T. N. G.

LES PETITS POIS.

Horace reprochait à Télèphe de ne pas varier ses sujets: "Tu me parles sans cesse d'Inachus, de Codrus, de la race des Eacides et des combats livrés sous les murs sacrés d'Ilion. J'aimerais bien que tu nous apprisses combien nous paierons le quartaut de vin de Chio."

A l'heure où nous sommes, il serait difficile de dire ce que coûtera le quartaut de Chio, et l'on peut prévoir seulement que l'année sera bonne; mais par exemple on sait au plus juste ce que valent les petits pois. A Paris les petits pois de Bordeaux valent un franc vingt-cinq centimes le litre (un décimètre cube). A Nice, les prix supérieurs ne dépassent pas quarante centimes le kilo, mesure équivalente ou peu s'en faut. Les qualités varient considérablement, et les plus gros, comme il arrive pour presque tous les produits, ne sont pas les plus délicats.

Jean Bonnefonds, valet de chambre de Louis XIV., dans son *Jardinier Français*, recommande de ne point dédaigner les petits grains et de choisir les cosses évasées au dos et aplaties vers le bord. Ces petits pois sont ceux qu'on appelait à cette époque *pois de Hollande ou sans parchemin.*

Ils étaient encore très rares en 1650, avaient été introduits depuis très peu de temps et coûtaient par conséquent très cher.

Les petits pois fournissent l'une des scènes les plus amusantes de la *Comédie des Coteaux*, d'Alexandre Hardy, un Alexandre Dumas de ce temps-là qui fit représenter sept cents pièces de théâtre, et eut plus de renommée en son temps que Corneille, Racine et Molière tous ensemble, ce qui démontre qu'il ne faut point prendre Martre pour Renard et confondre le bruit avec la gloire.

Dans cette comédie intitulée les *Coteaux* ou les *Friands Marquis*, figurent deux nobles personnages dont l'un ne mangeait les petits pois que quand ils coûtaient *cent francs le litron* (mesure de trente-six pouces cubes) c'est-à-dire quand ils étaient dans toute leur primeur. Question de luxe. L'autre les attendait à *cinq sols*, c'est-à-dire à l'époque de la profusion et de la maturité.

Question de goût. "Attendez la maturité des fruits," disait Grimod de la Reynière. "C'est l'heure où ils sont gonflés des rayons de soleil." Le marquis était un vaniteux, et Grimod un gourmet.

Le luxe des petits pois, sous Louis XIV., en arriva à des prix fous. L'auteur d'une *Vie de Colbert*, imprimée en 1695, dit : *C'est une chose étonnante de voir des personnes assez voluptueuses pour acheter les pois verts à cinquante écus le litron.*

Bonnefonds parvint à produire des petits pois, le 10 mai.

Ils devinrent une véritable magnificence, une somptuosité royale, comme on le voit par cette lettre de Madame de Maintenon, datée de l'année 1696 : —

" Le chapitre des petits pois dure toujours. *L'impatience d'en manger, le plaisir d'en avoir mangé et la joie d'en manger encore sont les trois points que nos princes traitent depuis quatre jours.* Il y a des dames qui, après avoir soupé avec le roi, et bien soupé, trouvent des pois chez elles pour manger, avant de se coucher, au risque d'une indigestion. C'est une mode, une fureur, et l'une suit l'autre."

Voilà où en était, en l'an 1696, sous Louis XIV., la question des petits pois, agitée " en trois points, entre les princes." La question politique était de savoir si la conquête de la Hollande serait perdue, s'il serait permis aux Hollandais de tenir garnison dans les places les plus importantes de la Flandre, si le pays déjà ruiné par les impôts, durant les guerres, le serait encore par les traités de paix.

Les Hollandais obtinrent leurs garnisons, le pays fut ruiné par les traites ; mais les princes eurent pleine satisfaction sur la question des petits pois.

On confectionna une bouillie avec les petits pois. Cette bouillie, abandonnée aujourd'hui aux pauvres gens, prit à la cour une faveur extraordinaire. On en a la preuve par une curieuse anecdote que Mlle. de Montpensier raconte dans ses *Mémoires :* —

"Monsieur, dit-elle (il s'agit du duc d'Orléans, frère de Louis XIV.), vint un jour dans la chambre de la Reine, comme elle allait dîner avec le Roi. Il trouva un poêlon de bouillie; il le prit sur son assiette et l'alla montrer au Roi qui lui dit de n'en point manger. Monsieur dit qu'il en mangerait. Le Roi répondit: 'Gage que non.' La dispute s'émut. Le Roi voulut lui arracher l'assiette, la poussa et jeta quelques gouttes de bouillie sur Monsieur qui a la tête fort belle et qui aime extrêmement sa chevelure. Cela le dépita; il ne fut pas maître du premier mouvement et il jeta l'assiette au nez du Roi."

A. R.

L'HOSPITALITÉ À L'ÉPREUVE.

Un jeune homme de Montpellier, nommé Charles Boyer, ayant perdu son père et sa mère à l'âge de dix-sept ans, fut recueilli par un oncle, qui, ayant déjà deux fils, montra peu d'affection à ce nouveau venu.

S'apercevant qu'il était à charge, le jeune homme demanda et obtint la permission de partir pour la Guadeloupe, avec une petite pacotille, acquise au prix du très-modeste héritage que lui avaient laissé ses parents. Depuis ce moment, on n'entendit plus parler de l'orphelin, et la famille cessa entièrement de songer à lui, à l'exception du plus jeune de ses deux cousins, qui avait un excellent cœur et qui aimait à se rappeler les années de son enfance.

Charles Boyer, par sa bonne conduite, par son application au travail et par son économie, prospéra à la Guadeloupe. Au bout de trente ans, devenu très-riche et n'ayant point

eu d'enfants d'une épouse qu'il avait perdue, il résolut de finir ses jours dans sa terre natale et au sein de sa famille. Il s'embarqua donc pour la France. Pendant la traversée, son vaisseau fit naufrage. Il ne put sauver que sa personne et perdit tout ce qu'il avait sur le navire. Mais comme il lui restait à la Guadeloupe dix fois plus qu'il ne venait de perdre, il s'inquiéta peu de ce malheur et résolut même de le mettre à profit pour éprouver ses parents et s'assurer par lui-même s'ils étaient dignes de ses bienfaits ; car son intention était de partager sa fortune entre ses deux cousins et de vivre avec eux comme un frère.

Etant arrivé à Montpellier, son premier soin fut de s'informer de leur position : il apprit que l'aîné, après avoir fait d'assez belles affaires, s'était retiré du commerce et jouissait d'une honnête aisance ; que le second, au contraire, après avoir essuyé bien des traverses, avait été obligé d'accepter un modeste emploi qui lui donnait à peine de quoi subsister avec sa famille.

Boyer s'habille d'une vieille redingote, propre, mais râpée ; un pantalon et un gilet dans le même genre, une grosse cravate rouge, de vieilles guêtres, un chapeau brossé avec soin, mais presque entièrement privé de poil, complètent son costume. En cet équipage, il va frapper à la porte de Jean Boyer, l'aîné de ses cousins. Il est introduit.

Jean, ce jour-là, n'était pas de bonne humeur ; mais, eût-il été bien disposé, toute sa gaieté se serait évanouie lorsqu'il vit cet homme si mal vêtu se précipiter dans ses bras, en lui disant : " Mon cousin, mon cher cousin, quel bonheur de te revoir !

— Etes-vous fou, monsieur? dit Jean avec colère en repoussant ce visiteur importun; je n'ai point de cousin, et, si j'en avais un dans votre genre, je le renierais bien vite.

— Quoi! vous ne reconnaissez pas Charles Boyer, qui, il y a trente ans . . .

— Il y a trente ans, c'est possible, je ne m'en souviens pas; mais, si ce Charles a existé, et si c'est vous qui êtes ce Charles, en deux mots, monsieur, que me voulez-vous? Hâtez-vous, je vous prie, et soyez bref. On m'attend.

— Hélas! mon cher cousin, en revenant en France, j'ai fait naufrage; les autres passagers et moi nous n'avons pu sauver que notre vie; j'avais sur le vaisseau cent mille francs, je les ai perdus!

— Voilà ce que vous venez m'apprendre! Eh! que voulez-vous que j'y fasse? Si cet argent est au fond de la mer, est-ce que j'ai le pouvoir de le faire revenir sur l'eau?

— Non, mais vous pouvez me rendre quelques services de parent et d'ami. J'ai appris que vous êtes dans une position heureuse, je m'en suis félicité pour vous et pour moi. J'espère tout de votre bonté.

— Bien obligé de la préférence; c'est tout à fait aimable de votre part. Vous avez mal fait vos affaires, et vous me faites l'honneur de me choisir pour les réparer. Vous avez fait des sottises, et il faut que je les paye. Ce serait commode; mais, malgré ma bonne volonté, monsieur, je ne puis rien pour vous; je ne vois en vous qu'un étranger; et, si vous vous vantez d'être mon parent, soyez bien certain que je vous démentirai. Beau parent, par ma foi!"

Tout en prononçant ces mots, Jean avait poussé doucement son cousin vers la porte de la chambre, et de là vers la porte de la rue. Alors Charles Boyer, se trouvant sur le seuil, s'arrête un moment : et baissant les yeux, dit à voix basse, —

"Mon cousin . . . Si vous pouviez me prêter au moins cinq francs . . . , je suis bien sûr que plus tard je pourrais vous les rendre. . . . Non? . . . eh bien ! deux francs." . . .

"Désolé . . . mais je n'ai rien . . . impossible," dit Jean, et, poussant le cousin un peu fort, il le jeta, pour ainsi dire, dans la rue ; puis il referma sa porte avec colère, et alla dire aux personnes de sa maison de bien regarder l'homme qui sortait, afin de le reconnaître et de ne pas lui ouvrir s'il se présentait de nouveau.

Charles avait le cœur navré. "Quelle dureté ! se disait-il, quel égoïsme ! Voilà comment me traite un parent, à qui il est si aisé de me rendre service ! quel accueil dois-je donc attendre de son frère, qui est pauvre ! . . . Ah ! que j'ai bien fait d'éprouver ma famille ! si Étienne ressemble à son frère, je repars demain pour la Guadeloupe, et tous ces gens-là n'auront jamais de moi ni un centime, ni un souvenir."

Il arrive chez Étienne. Quelle réception différente ! Là il n'eut pas besoin de se nommer. A peine se fut-il présenté, Étienne se jeta à son cou, en s'écriant : "Charles, mon cher cousin !" Et il appela toute sa famille pour partager sa joie et fêter le nouveau venu.

Après les effusions d'une tendresse réciproque, Charles Boyer raconta son naufrage. Étienne lui serrait les mains avec les marques de l'intérêt le plus sincère.

"Ainsi, dit-il, mon cher cousin, la fortune t'a été encore plus contraire qu'à moi. Mais moi, je ne suis pas tellement pauvre que je ne puisse obliger un ami. Je vais tâcher de te trouver une petite place comme la mienne, qui te fasse vivre. En attendant que je l'aie trouvée, tu partageras nos modestes repas. Nous sommes logés un peu à l'étroit; n'importe, nous nous serrerons, et nous trouverons bien le moyen de te faire place. Ah! j'y pense, continua l'excellent Étienne, en se dirigeant vers son bureau: tu as besoin d'argent peut-être; permets-moi de te prêter cette petite somme, que tu me rendras à ton loisir. Je regrette de ne pouvoir t'offrir davantage." Et il lui présenta une pièce d'or qu'il venait de prendre dans un tiroir, la seule qu'il possédât.

Les yeux de Charles Boyer étaient inondés de larmes. Il reçut la pièce d'or des mains d'Étienne, et, la portant à ses lèvres, il la baisa: "Ah! s'écria-t-il d'une voix entrecoupée de sanglots, je veux la garder toute ma vie, cette preuve de ton bon cœur. Mon ami, mon cousin, mon frère . . . je ne suis point un indigent, je suis un millionnaire; je viens partager ma fortune avec toi; tes enfants seront mes enfants. . . . Pardonne-moi d'avoir mis à l'épreuve un cœur comme le tien. . . .

Lorsque Jean sut ce qui s'était passé, il tomba malade, non de repentir, mais de dépit et de rage; il eut recours à toutes sortes de bassesses pour rentrer en grâce auprès du cousin, tout fut inutile: il subit la punition due à son mauvais cœur.

CARNOT.

Lazare Carnot naquit en 1753, en Bourgogne, dans la petite ville de Nolay (Côte-d'Or). Son père, qui avait une grande famille, — dix-huit enfants, — le destinait à l'état ecclésiastique; mais les goûts de l'enfant ne le portaient pas de ce côté. Un jour, sa mère, pour le récompenser de s'être bien conduit, le conduisit au spectacle où l'on jouait une pièce militaire: Lazare suivait la pièce avec intérêt; tout à coup, il se lève avec animation, interpelle l'acteur qui représentait le général français, et lui adresse des reproches énergiques; il lui montre par ses cris et ses gestes que son artillerie est mal placée, que ses canonniers sont exposés au feu de l'ennemi, et lui montre du doigt un rocher derrière lequel il doit abriter ses batteries. L'enfant de dix ans venait de révéler qu'il serait un des premiers hommes de guerre du siècle.

En 1771, Carnot entra à dix-huit ans à l'école du génie et en sortit en 1773 avec le titre de lieutenant du génie. Il se distingua par un grand nombre de découvertes scientifiques qui le plaçaient au premier rang des savants français; mais, malgré son mérite reconnu, il ne put arriver aux grades supérieurs, parce qu'il n'était ni noble ni courtisan. Il eut même l'honneur d'être envoyé sans jugement à la Bastille, pour avoir émis sur l'art du génie des idées nouvelles qui blessaient ses supérieurs. En 1789, il n'était que capitaine du génie, à l'ancienneté.

En 1791, il fut envoyé par le département du Pas-de-Calais à l'assemblée législative. Il ne prit point part aux

luttes de parti, il ne fut ni Girondin ni Montagnard : il était simplement républicain et Français. En 1793, quand les dangers croissants de la situation forcèrent la Convention de concentrer tous les pouvoirs aux mains du fameux *Comité de salut public*, il fut un des neuf membres qui le composaient, et ses collègues le chargèrent de toutes les affaires militaires.

La situation était désespérée. La trahison de Dumouriez avait ouvert à l'ennemi la frontière française ; la France était envahie au nord et à l'est par les Anglais, les Autrichiens et les Prussiens ; les Piémontais avaient franchi les Alpes, et les Espagnols les Pyrénées ; les royalistes avaient livré Toulon aux Anglais ; Lyon, la Vendée et la Bretagne étaient en armes. L'armée était désorganisée ; la trahison de Dumouriez avait ébranlé toute confiance ; les soldats se défiaient de leurs chefs, et, à chaque échec, criaient à la trahison. Un miracle seul pouvait sauver la France : l'énergie de la Convention, le génie de Carnot et le patriotisme de nos soldats firent ce miracle. La Convention leva quatorze armées, de cent mille hommes chacune : Carnot les organisait ; il choisissait les chefs, allant chercher les généraux de ses nouvelles armées dans les rangs les plus obscurs, devinant à un mot, à un regard d'un simple sergent le vainqueur des batailles du lendemain. Du fond de son cabinet à Paris, il faisait les plans des campagnes, indiquant les marches à suivre, les lieux où il fallait livrer bataille, la place où il fallait vaincre. Il avait inventé une nouvelle méthode de combattre, celle que plus tard appliqua Napoléon : c'était de marcher par grandes masses de tomber

avec toutes ses forces réunies sur les forces dispersées de l'ennemi et de l'écraser en détail. Il donna lui-même l'exemple de sa méthode à un moment décisif, à la bataille de Wattignies.

C'était l'instant le plus critique de l'année terrible : le prince de Cobourg, avec cent mille hommes, bloquait Maubeuge ; Maubeuge une fois pris, rien n'arrêtait plus les Autrichiens sur la route de Paris. Cobourg était retranché dans le village de Wattignies et occupait une position formidable, bordée de deux rivières et de gorges étroites. Il y avait à Guise une armée française de quarante-cinq mille hommes, commandée par un capitaine d'infanterie, Jourdan, que Carnot avait nommé malgré lui général : le général en chef, Houchard, venait d'être condamné à mort pour n'avoir vaincu qu'à moitié. Carnot écrit à Jourdan de marcher sur Maubeuge et de livrer bataille : Jourdan hésitait ; Carnot quitte Paris, accourt, et lui ordonne, au nom de la Convention, de marcher sur Wattignies. Le prince de Cobourg, voyant les bataillons français s'ébranler, jeta un coup d'œil satisfait sur ses positions et dit à son état-major : "Les républicains sont braves ; mais, s'ils me délogent d'ici, je consens à me faire républicain." L'on se battit toute la journée, le 15 octobre ; les premiers retranchements sont emportés à la baïonnette, et pendant quatre heures on avance sur la gauche ; mais l'aile droite de notre armée est décimée et laisse une partie de ses canons aux mains de l'ennemi. L'on tint conseil le soir : "Il faut renforcer l'aile droite," disaient les vieux officiers. — Non ! s'écrie Carnot, le front illuminé de génie ; "il faut la dégarnir ; qu'importe

par quel côté nous remportons la victoire ?" Carnot prend vingt mille hommes de la droite et du centre, qu'il laisse dégarnis et réduits à une ligne mince, sûre d'être battue, et il les reporte à gauche : le lendemain matin, trois colonnes françaises gravissent les hauteurs de Wattignies : une des colonnes, dont le chef a mal suivi les instructions de Carnot, est repoussée et recule en désordre ; Carnot rallie les soldats, destitue solennellement, à la face de l'armée, le général qui a désobéi, s'empare d'un fusil de grenadier, et marche, à la tête de la colonne vaincue, dans son costume de représentant du peuple. Wattignies est emporté, Maubeuge délivré, la France évacuée et la guerre reportée hors des frontières.

Quand Carnot eut fait toutes ces choses et que le danger fut passé, on voulut l'envoyer à l'échafaud. Deux fois il fut menacé, d'abord par Robespierre, puis par ceux qui avaient renversé Robespierre. Robespierre avait abattu tous ceux qui étaient plus grands que lui, les Girondins et Danton ; le génie et le grand cœur de Carnot lui faisait ombrage. Carnot avait protesté contre la proscription des Girondins ; il refusait de s'occuper des affaires intérieures parce qu'il ne voulait pas s'associer à la politique de sang de Robespierre et des Jacobins ; il voulait bien, comme eux, la Terreur ; mais il y avait cette différence qu'ils voulaient la Terreur à l'intérieur, contre les Français, et par la main du bourreau ; et que lui voulait la Terreur, mais à l'étranger, contre l'ennemi, sur les champs de bataille de l'Europe ; il voulait la Terreur glorieuse inspirée par la République française aux vieilles monarchies coalisées. Tant que la frontière fut

menacée, Robespierre se contenta d'insinuations calomnieuses; quand les dangers extérieurs furent conjurés et qu'il sentit la situation au niveau de son courage et de son talent, il se disposa à frapper Carnot: la révolution du 9 thermidor, qui mit fin à la Terreur en renversant Robespierre, sauva Carnot. Mais alors les ennemis de la République, qui commençaient à reprendre courage, et qui poussaient contre les vrais amis de la liberté la réaction commencée contre la tyrannie jacobine, résolurent de frapper en Carnot le plus pur et le plus glorieux défenseur de la République. Ils commencèrent par faire mettre en accusation ceux des membres du Comité de salut public qui avaient trempé dans la Terreur: Carnot prit généreusement la défense des collègues qu'il n'estimait point tous, et couvrant le Comité tout entier de son éloquence et de sa vertu, il s'écria: "Je ne sais qu'une chose, c'est que quand ils sont entrés au Comité de salut public, la France était aux abois, et qu'elle était sauvée quand ils en sont sortis." Il ne put sauver ses collègues; bientôt (le 9 prairial) on mit en accusation deux des plus illustres patriotes du Comité, Robert Lindet, qui avait organisé l'intendance, et Jean-Bon Saint-André qui avait créé la marine républicaine: puis une voix s'éleva pour demander qu'on joignît à ces noms sur la liste de proscription le nom de Carnot. Une émotion immense s'empara de la Convention et un silence plein d'anxiété s'établit sur tous les bancs; tout à coup, une voix indignée s'écrie: "Oserez-vous porter la main sur celui qui a organisé la victoire?" Des acclamations enthousiastes s'élèvent de tous côtés; l'on passe à l'ordre du jour, Carnot est sauvé,

et du même coup il est récompensé par le titre immortel qui lui restera devant la postérité et devant l'histoire : *l'organisateur de la victoire.*

Un fait qui donne une idée de l'intégrité incomparable de ce grand citoyen, c'est que cet homme, qui avait dirigé quatorze armées et fait des centaines de généraux, entré aux affaires avec le grade de capitaine à l'ancienneté, se retirait avec le grade de commandant, à l'ancienneté. Mais les haines implacables que sa probité même et son génie avaient soulevées contre lui chez les hommes médiocres et chez les intrigants de tous les partis, n'étaient pas apaisées. En 1797, l'austère et ardent républicain qui avait sauvé la République fut proscrit comme royaliste par Barras, et dut fuir le pays qu'il avait sauvé. Il se réfugia à Nyon, en Suisse, et illuminait quand il apprenait une victoire française. Il revint en France sous le consulat, accepta le ministère de la guerre à l'invasion de 1800, mais donna sa démission aussitôt qu'elle eut été repoussée. Il vota contre le consulat à vie, puis contre l'empire, et rentra dans la retraite, dont il ne sortit que quand commencèrent les revers de Napoléon et que la France fut menacée ; il avait alors soixante ans. Napoléon accepta ses services et le nomma gouverneur d'Anvers, qui était assiégé par les Anglais. Il se rendit à son poste, le 2 février 1814, à travers le camp ennemi ; en quatre jours, il mit Anvers en état de défense, et ne le rendit aux alliés qu'après la chute de Napoléon et sur les ordres réitérés du nouveau gouvernement (avril 1814). Il avait, dans les deux mois qu'il gouverna Anvers, inspiré une telle affection aux habitants, qu'au moment où il les

quitta, ils le prièrent de leur envoyer un portrait de lui qui serait déposé en souvenir éternel dans l'église de Saint-Willibrod. Il revint au ministère, aux cent jours; mais les Bourbons, rétablis après Waterloo, le renvoyèrent en exil. L'empereur de Russie et le roi de Prusse se disputèrent l'honneur d'offrir l'hospitalité à l'indomptable républicain qui avait signé l'arrêt de mort de Louis XVI. et qui les avait fait trembler sur leur trône. Il se réfugia en Pologne, où il vécut quelque temps entouré du respect et de l'admiration de tout un peuple. Il erra quelques années encore en Europe et mourut enfin à Magdebourg, le 2 août 1823. C'est là qu'il repose, exilé sur la terre prussienne; la pierre de sa tombe porte ce seul mot: Carnot.

J. D. LEFRANÇAIS.

DÉVOUEMENT AU PRINCE: LE SIÈGE DE COLCHESTER.

[1648.]

L'Angleterre, sous le roi Charles Ier, fut désolée par des troubles affreux. Le roi et le parlement se faisaient la guerre; les armées du parlement et les armées royales ne cessaient de se livrer des combats, après lesquels les vainqueurs traitaient sans pitié les vaincus.

Les troupes royales ayant eu le dessous, plusieurs officiers, fidèles à leur infortuné monarque, se jetèrent dans la ville de Colchester, sous le commandement de lord Capel: l'armée du parlement, commandée par lord Fairfax, vint mettre le siège devant cette place.

Le siège de Colchester est un des événements les plus mémorables de ces temps malheureux par l'opiniâtre résistance de ses défenseurs. Malgré les rudes assauts qu'ils eurent à souffrir, malgré la disette affreuse à laquelle ils furent bientôt réduits, ils faisaient sans cesse de brusques sorties, et bravaient toutes les forces des assiégeants.

Fairfax, brûlant de se rendre maître de la ville et encore plus d'attirer dans le parti du parlement lord Capel, un des hommes les plus vertueux et les plus illustres de cette époque, et voyant que Capel était déterminé à périr plutôt que de violer la fidélité qu'il devait à son roi, imagina, pour vaincre sa résistance, un moyen affreux.

Le fils unique de lord Capel, âgé de seize ans, étudiait alors dans un collège aux environs de Londres. Fairfax le fit saisir secrètement et le fit amener dans son camp. Puis il invita à une entrevue lord Capel, qui ne se doutait point de cet enlèvement. Une trêve d'un jour fut signée; et les deux généraux se réunirent pour conférer, sous une tente, dans un lieu également éloigné du camp et de la place.

Capel ne pouvait pas se douter des motifs pour lesquels il avait été appelé à cette entrevue. Fairfax les lui expliqua: il lui offrit, au nom du parlement, les plus hautes dignités et les plus brillantes récompenses, s'il voulait abandonner la cause du roi et livrer Colchester.

Ces propositions firent frémir d'indignation cet homme plein d'honneur et de loyauté; il témoigna à Fairfax sa ferme résolution de rester fidèle jusqu'au dernier soupir à son roi et à son serment, et, se levant de son siége, il allait

rompre brusquement l'entretien et retourner dans la ville, lorsque Fairfax lui dit avec un mouvement de colère :

"Arrêtez, vous n'avez pas tout entendu ; et puisque je n'ai pu vous persuader, je vais faire parler quelqu'un qui aura sur vous plus de pouvoir que moi. Voyez cet enfant ; votre réponse décidera de sa vie."

En ce moment, le fils de lord Capel entrait dans la tente ; il était tenu par des soldats ; et l'un d'eux appuyait sur la poitrine nue du jeune homme la pointe d'un poignard.

"Parlez à votre père, lui dit Fairfax, en lui lançant un regard farouche ; dites-lui qu'il me rende sur-le-champ cette ville ; car, s'il ne me la rend pas, je le jure, vous allez périr sous ses yeux."

Le père et le fils, qui ne s'étaient pas vus depuis deux ans, se regardaient avec tendresse et avec douleur, et brûlaient de voler dans les bras l'un de l'autre ; mais les soldats de Fairfax les en empêchaient. "Barbare ! s'écria Capel, que vous a fait cet enfant ? De quel droit menacez-vous sa vie ? — O mon père ! s'écria l'enfant, cet homme ne m'arrachera pas une parole contraire aux sentiments que vous m'avez inspirés. Qu'il me tue, s'il le veut, je mourrai digne de mon père."

Fairfax frémissait de fureur. "O mon fils ! s'écria Capel, tu sais combien je t'aime ; mais je me déshonorerais et je te déshonorerais toi-même, si pour toi je trahissais Dieu, mon roi et mon serment. Ta vie est entre les mains de cet homme ; tu ne seras pas à plaindre si, dans un âge si tendre, tu as l'honneur de mourir pour ton roi. Adieu." Et il se retira, après avoir échangé avec son fils un douloureux et dernier regard.

Tous ceux qui assistaient à cette scène avaient les larmes aux yeux. "Non, s'écria un des officiers de Fairfax, non, général, vous ne commettrez pas une action aussi cruelle : toute l'Angleterre vous maudirait."

Fairfax, qui avait été sur le point de donner aux soldats l'ordre de tuer l'enfant, revint à des sentiments plus dignes d'un homme et d'un chrétien : il craignit l'exécration de la postérité ; il craignit sa propre conscience ; il se contenta de retenir l'enfant prisonnier, et plus tard il le rendit à sa mère.

LARREY.[1]

Larrey s'est signalé dans l'exercice de l'art médical par un zèle, une humanité, un dévouement à toute épreuve.

Ses talents et son expérience l'avaient fait nommer chirurgien en chef de nos armées ; il les accompagna d'abord en Egypte, ensuite dans toutes les campagnes de l'Empire.

On ne saurait exprimer combien sa conduite fut toujours admirable. Non moins intrépide que le soldat dont il partageait les destinées, Larrey s'est plus d'une fois précipité sous le feu des canons ennemis, dans des grêles de balles et de mitraille, pour arracher à la mort ses victimes ; pour les panser et pour les nourrir, il leur a fait plus d'une fois l'abandon de ses vêtements, de son linge, de ses propres vivres ; et plus d'une fois entouré de blessés, on l'a vu soutenir pendant trente heures, sans repos, sans nourriture, le pénible soin de remédier à leurs maux ; lasser par ses

[1] Né en 1766, à Beaudans, départ. des Hautes-Pyrénées ; mort en 1842.

efforts ceux de ses auxiliaires les plus vigoureux, les plus patients, les plus résolus ; et, tout trempé de sueur et couvert de sang, ne quitter enfin ce grand travail qu'après le pansement complet du dernier blessé : en abandonner un seul eût été pour lui pire que la mort. Voilà ce qu'a fait Larrey pendant les vingt-deux années d'une guerre sans exemple dans les annales du monde.

Pour lui, point de vaines distinctions, les rangs n'étaient marqués que par la douleur, et le plus humble soldat, s'il était le plus souffrant, était le premier qui recevait ses secours. Et ces soins les bornait-il aux seuls Français? Non, il les donnait encore aux soldats ennemis. Comment une conduite si humaine, si courageuse et si noble, ne lui aurait-elle pas concilié la vénération de toute l'armée? Ses moindres actions étaient connues des derniers soldats : tous le chérissaient ; il reçut un témoignage de cette affection générale dans un moment bien terrible.

C'était pendant la fatale retraite de Russie. Un de nos corps d'armée fuyait en désordre, suivi de près par l'ennemi : un fleuve se présente ; à la hâte on jette deux ponts : à la suite du corps d'armée, on voit se précipiter vers les ponts une foule immense de malheureux fugitifs de Moscou, avec leurs femmes, leurs enfants, leurs bagages, des soldats, des chevaux, de l'artillerie. De loin, dans la foule qui s'avance, on aperçoit Larrey. Mille cris s'élèvent : "Sauvons celui qui nous a sauvés : qu'il vienne, qu'il approche." La foule s'écarte, Larrey touche le pont, et le voilà dans les bras des soldats, qui le font passer de main en main d'un côté du fleuve à l'autre ; il est sauvé ! Presque aussitôt

les ponts surchargés fléchissent et croulent. Tout est englouti !

Malade lui-même, par suite des cruelles impressions d'un froid extrême et prolongé, Larrey n'en continua pas moins de prodiguer ses soins à nos malheureux soldats. Partout, depuis le Niémen jusqu'au Rhin, il créait des hôpitaux et organisait le service médical avec une activité qui tient du prodige.

Nommé, après la paix, chirurgien en chef d'un hôpital militaire, à Paris, Larrey, à la révolution de juillet, sauva de la fureur d'une multitude égarée les blessés de la garde royale. Il n'eut, pour ainsi dire, qu'à se montrer pour ramener cette foule irritée au sentiment de l'humanité.

A l'âge de soixante-seize ans, toujours enflammé du même zèle, il demanda et obtint la mission d'inspecter les hôpitaux de l'Algérie, alors encombrés de malades. Il mourut par suite des fatigues de ce voyage ; ainsi il mourut comme il avait vécu, pour son pays.

Napoléon a prononcé, à l'occasion de Larrey, ces paroles mémorables :

"Si jamais l'armée élève un monument à la reconnaissance, c'est à Larrey qu'elle devra le consacrer."

LA MARSEILLAISE.

Ce ne fut pas, comme on l'a dit, dans un repas de famille que fut trouvé le chant sacré. Ce fut dans une foule émue. Les volontaires partaient le lendemain. Le maire de Stras-

bourg, Dietrich, les invita à un banquet, où les officiers de la garnison vinrent fraterniser avec eux et leur serrer la main. Les demoiselles Dietrich, nombre de jeunes demoiselles, nobles et douces filles de l'Alsace, ornaient ce repas d'adieu de leurs grâces et de leurs larmes. Tout le monde était ému ; on voyait commencer devant soi la longue carrière de la liberté, qui trente ans durant a noyé de sang l'Europe. Ceux qui siégeaient au repas n'en voyaient pas tant sans doute. Ils ignoraient que, dans peu, ils auraient tous disparu, l'aimable Dietrich entre autres qui les recevait si bien, et que toutes ces jeunes filles charmantes, dans un an, seraient en deuil. Plus d'un, dans la joie du banquet, rêvait sous l'impression de vagues pressentiments, comme quand on est assis, au moment de s'embarquer, au bord de la grande mer. Mais les cœurs étaient bien haut, pleins d'élan et de sacrifice, et tous acceptaient l'orage. Cet élan commun, qui soulevait toute poitrine d'un égal mouvement aurait eu besoin d'un rhythme, d'un chant qui soulageât les cœurs. Le chant de la Révolution, colérique en 1792, le *Ça ira*, n'allait plus à la douce et fraternelle émotion qui animait les convives. L'un d'eux la traduisit : *Allons !*

Et ce mot dit, tout fut trouvé. Rouget de l'Isle, c'était lui, se précipita de la salle, et il écrivit tout, musique et paroles. Il rentra en chantant la strophe : *Allons, enfants de la patrie !* Ce fut comme un éclair du ciel. Tout le monde fut saisi, ravi, tous reconnurent ce chant entendu pour la première fois. Tous le savaient, tous le chantèrent, tout Strasbourg, toute la France. Le monde, tant qu'il y aura du monde, le chantera à jamais.

Si ce n'était qu'un chant de guerre, il n'aurait pas été adopté des nations. C'est un chant de fraternité, ce sont des bataillons de frères qui vont ensemble d'un même cœur. C'est un chant qui, dans la guerre, conserve un esprit de paix. Qui ne connait la strophe sainte : *Epargnez ces tristes victimes !*

Telle était bien alors l'âme de la France ; émue de l'imminent combat, violente contre l'obstacle, mais toute magnanime encore, d'une jeune et naïve grandeur ; dans l'accès de la colère même, au-dessus de la colère.

MICHELET.

ORIGINE DU DRAPEAU TRICOLORE.

Le 12 juillet 1789, quand la nouvelle de l'exil de Necker se répandit dans Paris, des groupes se formèrent partout et surtout au Palais-Royal, où les nouvelles arrivaient tout d'abord.

Un jeune homme, alors inconnu, Camille Desmoulins, monta sur une table et, rassemblant autour de lui les promeneurs, dénonça les projets liberticides de la royauté.

Le ministre chassé, une armée d'Allemands et de Suisses campée au Champ-de-Mars montraient assez quelles étaient les intentions de l'entourage royal.

"Il ne nous reste plus qu'une ressource, s'écria alors Camille Desmoulins, c'est de courir aux armes et de prendre une cocarde pour nous reconnaître. Quelle couleur voulez-vous ? Le vert, couleur de l'espérance, ou le bleu Cincinnatus, sous lequel s'est abritée la révolution d'Amérique ?"

On se prononça d'abord pour le vert, et, en un instant, les jeunes arbres du jardin se virent dépouillés de leurs feuilles.

Mais quelqu'un ayant fait remarquer que le vert était la couleur de la livrée du comte d'Artois, le comité des électeurs siégeant à l'Hôtel-de-Ville prescrivit de prendre le rouge et le bleu qui étaient les couleurs de la ville.

Deux jours après la Bastille tombait sous les coups d'une foule de braves gens porteurs de cette cocarde. Le 16, sur la demande de Lafayette, on adjoignit le blanc aux couleurs primitives.

Le 17, le roi étant venu à l'Hôtel-de-Ville, dut mettre la cocarde tricolore à son chapeau. "Elle fera le tour du monde," lui dit Lafayette. A ce moment on peut dire que la Révolution était accomplie.

La France, en effet, avait désormais *ses couleurs nationales*, ce qu'elle n'avait jamais possédé jusque-là. *La Nation*, jusqu'au 14 juillet, en effet, avait porté les couleurs de ses rois, de ses princes, de ceux en un mot à qui avait appartenu la domination, et n'avait point eu de couleur à elle.

Désormais, c'étaient ses propres couleurs qu'elle allait porter fièrement, et non plus une livrée. Le seul acte d'arborer des couleurs nationales était le signe manifeste du déplacement de l'autorité. Le peuple le comprit admirablement. En un clin-d'œil les trois couleurs se répandirent dans toute la France. Elles ne servirent point seulement à composer des drapeaux et des cocardes, on les combina de mille façons dans les tissus et les bijoux.

Chacun voulut avoir sur soi les trois couleurs nationales,

comme si elles eussent été une sorte de talisman. On voit combien, en remontant à la source des faits, la signification de cet emblème devient nette et claire.

On comprend également pourquoi le peuple français a toujours manifesté un attachement aussi grand pour ce symbole de son émancipation. Et l'on admire la logique de cette nation qui, à quatre-vingt-dix ans d'intervalle, quand il s'agit de se donner une fête vraiment nationale, choisit l'anniversaire de l'évènement qui a marqué la première étape de la révolution et se pare des trois couleurs, emblême historique de son affranchissement.

A. R.

LA FÉDÉRATION FRANÇAISE.

Dès le mois de novembre 1789, lorsque existaient encore toutes ces anciennes divisions de territoire, toutes ces distinctions de provinces presque indépendantes, toutes ces diversités de lois et de mœurs, tout ce chaos enfin derrière lequel disparaissait la patrie, un pacte avait été conclu entre quatorze villes bailliagères de la province de Franche-Comté : Arbois, Beaune, Besançon, Dôle, Gray, Lons-le-Saunier, Orgelet, Ornans, Poligny, Pontarlier, Quingey, St.-Claude, Salins et Vesoul. Ce pacte avait pour objet la libre circulation des grains, de mettre obstacle à la cupidité des exportateurs, de combattre l'accaparement, de conjurer la famine. Cités, bourgs, villages et hameaux furent provoqués à se joindre à la confédération ; Dijon y adhéra d'une manière solennelle. Tel fut le point de départ.

Mais que, d'un bout à l'autre de la France, de cette France, qui se cherchait encore, il n'y eût qu'un désir, qu'un vœu, celui d'une étroite et intime alliance, c'est ce qui ne se serait jamais vu sur une terre d'artistes et de guerriers, si la voix de l'intérêt eût parlé seule ; pour accomplir un pareil prodige, il fallait un sentiment généreux et un mot par lequel ce sentiment fut bien exprimé.

Qui le trouva, ce mot fatidique?

Ce fut non loin du Rhône, dans la plaine de l'Etoile, qu'eût lieu, le 29 novembre 1789, la première fédération vraiment sociale. Là, conduites par une inspiration sublime, et réunies autour d'un autel, les gardes nationales de Valence, de Châteauneuf-d'Isère, de St.-Marcel, de Fauconnières, de Plovier, de Loriol, de Livron, de Saillant du Pouzin, de Beauchastel, de la Voûte . . . , prêtèrent, à la face du ciel, ce magnanime serment :

"Nous, citoyens français de l'une et l'autre rive du Rhône, depuis Valence jusqu'au Pouzin, réunis fraternellement pour le bien de la cause commune, jurons, sur nos cœurs et sur ces armes consacrées à la défense de l'Etat, de rester à jamais unis, abjurant désormais toute distinction de province, offrant nos bras, nos fortunes et nos vies à la patrie, ainsi qu'au soutien des lois émanées de l'assemblée nationale ; jurons d'être fidèles au monarque qui a tant de titres à notre amour ; jurons de nous donner mutuellement toute assistance pour remplir des devoirs aussi sacrés et de voler au secours de nos frères de Paris ou des autres villes de France qui seraient en danger pour la cause de la liberté."

Grande et touchante nouveauté que cet amour pour le roi confondu avec le culte grave de la liberté ! Mais combien plus touchante encore et plus profonde cette nouveauté : l'unité de la patrie demandée au principe de la fraternité humaine.

A partir de cet instant, un de ceux qui marquent dans l'existence d'un peuple, l'idée féconde se répandit de la chaumière au village, du village au bourg, du bourg à la ville, du fond de la vallée au sommet des monts, semblable à la pierre qui, lancée dans l'eau par une main vigoureuse, trace des cercles qui naissent l'un de l'autre en s'agrandissant toujours. Un même souffle, vivifiant et divin, passa sur les pays de Langue d'Oc et ceux de Langue d'Oïl, sur la sauvage Bretagne et sur les riants coteaux de la Touraine, sur la Normandie aux gras pâturages et sur les plaines de la molle Provence, le long du Rhône, le long de la Loire, depuis St.-Malo, qui se hérisse au-dessus de l'Océan, jusqu'à Marseille, qui se baigne dans la Méditerranée, depuis les campagnes adossées aux Vosges, jusqu'à celles qui sont couchées au pied des Pyrénées et des Alpes. Ah ! on avait eu beau, royaume élu de la nature, vous couper par des douanes et des privilèges ; on avait eu beau vous diviser en pays d'élection et en pays d'Etats, en contrées grandes et petites, en provinces à l'*instar de l'étranger*, en *pays de saline* et de *quart bouillon*, désignations barbares d'un déchirement impie . . . , le jour où ce cri se fut fait entendre : Fraternité, la France se sentit élevée à la majesté de mère ; de près, de loin tous ses enfants se tendirent les bras, en versant des pleurs de joie ; douze cents lignes de

barrières intérieures disparurent, les montagnes semblèrent abaisser leurs cimes ; les fleuves ne furent plus que comme autant de ceintures mouvantes liant ensemble des populations trop longtemps séparées ; la patrie eut conscience d'elle même et s'affirma.

LOUIS BLANC.

GENÈVE.

UNE HISTOIRE DE CONTREBANDE.

Parmi toutes les capitales de la Suisse, Genève représente l'aristocratie d'argent : c'est la ville du luxe, des chaînes d'or, des montres, des voitures et des chevaux. Ses trois mille ouvriers alimentent l'Europe entière de bijoux ; soixante-quinze mille onces d'or et cinquante mille marcs d'argent changent chaque année de forme entre leurs mains, et leur seul salaire s'élève à deux millions cinq cent mille francs.

Le plus fashionable des magasins de bijouterie de Genève est sans contredit celui de Beautte ; il est difficile de rêver en imagination une collection plus riche de ces mille merveilles qui perdent une âme féminine ; c'est à rendre folle une Parisienne, c'est à faire tressaillir d'envie Cléopâtre dans son tombeau. Ces bijoux payent un droit pour entrer en France ; mais, moyennant un droit de courtage de cinq pour cent, M. Beautte se charge de les faire parvenir par contrebande ; le marché entre l'acquéreur et le vendeur se fait à cette condition tout haut et publiquement, comme s'il n'y avait point de douaniers au monde. Il est vrai

que M. Beautte possède une merveilleuse adresse pour les mettre en défaut : une anecdote sur mille viendra à l'appui du compliment que nous lui faisons.

Lorsque M. le comte de Saint-Cricq était directeur général des douanes, il entendit si souvent parler de cette habileté grâce à laquelle on trompait la vigilance de ses agents, qu'il résolut de s'assurer par lui-même si tout ce qu'on disait était vrai. Il alla, en conséquence, à Genève, se présenta au magasin de M. Beautte, acheta pour trente mille francs de bijoux, à la condition qu'ils lui seraient remis sans droit d'entrée à son hôtel à Paris. M. Beautte accepta la condition en homme habitué à ces sortes de marchés, seulement, il présenta à l'acheteur une espèce de sous-seing privé par lequel il s'obligeait à payer, outre les trente mille francs d'acquisition, les cinq pour cent d'usage ; celui-ci sourit, prit une plume, signa : De Saint-Cricq, directeur général des douanes françaises, et remit le papier à Beautte, qui regarda la signature, et se contenta de répondre en inclinant la tête :

Monsieur le directeur des douanes, les objets que vous m'avez fait l'honneur de m'acheter seront arrivés aussitôt que vous à Paris.

M. de Saint-Cricq, piqué au jeu, se donna à peine le temps de dîner, envoya chercher des chevaux à la poste, et partit une heure après le marché conclu.

En passant à la frontière, M. de Saint-Cricq se fit reconnaître des employés qui s'approchaient pour visiter sa voiture, raconta au chef des douaniers ce qui venait de lui arriver, recommanda la surveillance la plus active sur toute

la ligne, et promit une gratification de cinquante louis à celui des employés qui parviendrait à saisir les bijoux prohibés ; pas un douanier ne dormit de trois jours. Pendant ce temps, M. de Saint-Cricq arrive à Paris, descend à son hôtel, embrasse sa femme et ses enfants, et monte à sa chambre pour se débarasser de son costume de voyage.

La première chose qu'il aperçoit sur la cheminée est une boîte élégante dont la forme lui est inconnue. Il s'en approche, et lit sur l'écusson d'argent qui l'orne : Monsieur le comte de Saint-Cricq, directeur général des douanes ; il l'ouvre, et trouve les bijoux qu'il a achetés à Genève.

Beautte s'était entendu avec un des garçons de l'auberge, qui, en aidant les gens de M. de Saint-Cricq à faire les paquets de leur maître, avait glissé parmi eux la boîte défendue. Arrivé à Paris, le valet de chambre, voyant l'élégance de l'étui et l'inscription particulière qui y était gravée, s'était empressé de le déposer sur la cheminée de son maître. M. le directeur des douanes était le premier contrebandier du royaume.

A. DUMAS.

CONTE.

— Que faites-vous là ? dit un jour le serviteur du prince Djebel au vieux derviche Laçar.

— Tu le vois, je déjeune.

Laçar déjeunait, en effet, d'une croûte de pain, d'une gousse de piment et de quelques gorgées d'eau bues à même de sa gourde.

Semblable repas ne demande ni tapis, ni table, ni nappe, ni argenterie, ni cristaux.

Aussi Laçar s'était-il tout simplement assis sur la dernière marche de l'escalier intérieur du palais de Djebel.

Si humble que fût l'attitude du derviche, elle déplut au serviteur trop zélé.

— Ah ça ! dit-il, où croyez-vous être, s'il vous plait?

— Dans une hôtellerie.

— Dans une hôtellerie ! Vous prenez le palais du prince Djebel pour une hôtellerie? Faites-moi le plaisir de déguerpir au plus vite. Mais Laçar ne déguerpit ni vite ni lentement. Il continua de rester assis sur la dernière marche de l'escalier, mangeant, buvant, prétendant sans vergogne qu'il était dans une hôtellerie.

La dispute s'échauffa de façon que le bruit en vint aux oreilles de Djebel. Il arriva sur le théâtre de la discussion et rit comme un fou en apprenant que le plus magnifique palais d'Andrinople était pris pour une hôtellerie. Car Laçar n'en démordait pas ; il soutenait, à la barbe même de Djebel, qu'il était dans une hôtellerie et non dans un palais. Comme Djebel ne paraîssait pas convaincu : — Voyons, dit le derviche, avant qu'elle fût à toi, à qui cette maison a-t-elle appartenu? — A mon père. — Et qui la possédait avant ton père? — Mon aïeul. — Et de qui ton aïeul la tenait-il? — De mon bisaïeul. — Bien ! Maintenant, dis-moi, je te prie, à ta mort qui occupera cette même demeure? — Mon fils. — Et après lui? — Mon petit-fils, j'espère. — Par Allah ! Voici bien des hôtes ! bien des arrivées et des départs ! et tu ne veux pas que nous soyons dans une hôtellerie?

Le derviche avait raison. Ce ne sont pas seulement les habitations des hommes qui sont des hôtelleries. La vie elle-même n'est qu'un immense caravansérail où les voyageurs succèdent aux voyageurs; où l'on ne fait que mettre le pied et que toucher barre. Inutile donc d'y amasser des provisions, d'y accumuler des richesses, d'y nourrir des projets d'ambition. Entrons, reposons-nous un instant et continuons notre route vers l'immuable et immobile éternité.

J. GRANGE.

LES CHEVEUX.

Le perruquier de Voltaire faisait des vers, et Voltaire lui conseillait de faire des perruques, estimant l'art des perruques plus séant pour un perruquier que l'art des vers. C'est aussi mon avis, à moins, cependant que le perruquier ne s'appelle Jasmin, et encore Jasmin eût-il le bon esprit, toute sa vie, même quand lui sourit la fortune, d'unir la plume au fer à friser et de ne jamais quitter l'un pour l'autre.

Le *cheveu* a une histoire, sans compter celle d'Absalon, dont on connaît l'épitaphe : —

> De ce pauvre Absalon plaignez le triste sort;
> S'il eut porté perruque, il ne serait pas mort.

Le cheveu occupe une place considérable dans les événements de ce monde, puisque notre fortune et quelquefois les destinées d'un empire ne tiennent qu'*à un cheveu*.

Le cheveu fut toujours cultivé comme un des apanages les plus nobles de l'espèce humaine. Il n'y a point de bêtes

qui aient des cheveux. Chez les Francs le cheveu était sacré. On jurait sur ses cheveux, comme on jure sur son honneur. On obligeait tous ceux qui avaient trempé dans une conspiration à se dégrader réciproquement en se coupant les cheveux les uns aux autres. Frédégonde arracha à la maîtresse de son beau-fils un cheveu qu'elle fit suspendre à la porte des appartements de ce prince. Cette action parut de la férocité.

En saluant quelqu'un, rien n'était plus poli que de s'arracher un cheveu et de le lui offrir. C'était l'assurer qu'on lui était aussi dévoué que son esclave. Grégoire de Tours raconte que Clovis, voulant marquer à Saint Germier combien il l'honorait, s'arracha un cheveu et le lui présenta. Aussitôt chaque courtisan s'arracha un cheveu et l'offrit au saint évêque, qui s'en retourna, enchanté des politesses de la cour.

Après avoir joué un rôle immense dans la destinée des rois chevelus, le culte du cheveu, soigneusement conservé par les Capétiens, disparut complètement, en Bourgogne, au XVe siècle, sous le duc Philippe le Bon. Ce prince étant devenu chauve, tous les courtisans, le lendemain, reparurent à la cour chauves comme leurs genoux. Le cheveu repoussa sous ses successeurs. Au XVIIIe siècle, l'art capillaire prit des proportions grandioses, comme la littérature, la peinture et la sculpture de cette grande époque, et telle fut l'émulation que la province renchérit sur Paris. Les gazettes du temps racontèrent des phénomènes prodigieux.

L'industrie capillaire prit un tel développement sous

Louis XIV., et sous Louis XV., que le surintendant général des finances, Pontchartrain, en afferma le revenu fiscal à un fermier et créa des offices de *contrôleurs des perruques.* Turgot étant en quête de ressources financières, Franklin lui écrivait en 1775 :

"Vous avez, en France, un excellent moyen de faire la guerre, sans qu'il vous en coûte rien. Vous n'avez qu'à consentir à ne pas vous friser et à ne pas vous poudrer tant que la guerre durera. Vos perruquiers formeront une armée. On la soudoiera avec leurs salaires que vous épargnerez, et le blé que vous perdez à faire de la poudre suffira à la nourrir."

Turgot était homme à suivre les conseils de Franklin ; mais de semblables théories défrisaient la noblesse.

Il fallut, pour la tondre, la Révolution de 1789.

A. R.

LA GRÈCE.

Je ne crois pas qu'il y ait dans le monde un pays aussi insulaire que la Grèce ; elle se compose en partie d'un archipel et d'une péninsule : le reste est entamé, pénétré par une foule de golfes sinueux. A chaque pas qu'on fait dans l'intérieur du pays, on rencontre la mer ; avec une coquetterie gracieuse, elle vient partout chercher le voyageur, et semble à chaque instant lui dire : "Me voici, arrête-toi, regarde comme je suis belle." On pourrait étendre à toute la Grèce le nom de l'Attique, *rivage.*

Aussi la mer est partout présente dans les œuvres des

poètes grecs; tous ont traité avec une complaisance particulière et un charme infini ce qu'on pourrait appeler la poésie de la mer. Les aventures de l'Odyssée se passent presque entièrement sur les flots; la scène de l'Iliade est constamment sur une plage.

La mer fournit aux poètes grecs des comparaisons fréquentes. On sent partout, en lisant les auteurs, comme en parcourant le pays ou son histoire, que la Grèce est essentiellement navigatrice, que de grandes destinées maritimes attendent ce peuple à qui Thémistocle révéla son génie, son empire et sa patrie véritables, en lui conseillant de s'enfermer dans des murailles de bois, ce peuple qui de nos jours a triomphé des Turcs à l'aide des vaisseaux de Psara et d'Hydra, comme il battit autrefois les Perses avec la flotte de Salamine. Quand on vogue sur la mer de Grèce, chaque coup de rame fait jaillir de la mémoire un vers empreint du charme infini de cette mer; en la voyant blanchir, on se souvient de la gracieuse expression d'Alcoman, qui appelle l'écume *fleur des vagues.* Si le vent s'élève, on murmure avec le chœur des Troyennes captives: "O brises, brises de la mer, où me conduisez-vous?" Si le vent est tombé, on dit avec Agamemnon: "Les oiseaux de la mer se taisent, les silences des vents tiennent l'onde immobile.' Que de fois j'ai répété ces vers d'Euripide! Je ne concevais rien d'aussi charmant que d'être surpris par ce calme dans le golfe de Corinthe ou sur la mer des Alcyons:

La mer des Alcyons si douce aux matelots!

J'ai eu plusieurs fois ce bienheureux contretemps, et j'étais loin de m'en plaindre; je ne comprenais rien à l'im-

patience des autres voyageurs. “Et où voulez-vous arriver? leur disais-je, que cherchez-vous? Espérez-vous que vos yeux verront quelque chose de plus ravissant que ce qu'ils voient à cette heure?” Il m'était agréable d'entendre les mariniers annoncer le calme, qu'ils appellent encore de son doux nom homérique, *galini*, de sentir notre caïque s'arrêter tandis que le vent qui défaillait laissait tomber la voile désenflée. Dans ce calme des flots, je retrouvais la sérénité qui domine l'art et la poésie des Grecs, car ce n'était point un *calme plat*. La mer de Grèce n'est jamais unie ainsi qu'une eau morte : toujours quelque vie y palpite ; mais c'est une vie contenue, comme la vie qui anime les produits de l'art hellénique. A ces légères ondulations de la vague presque insensible, on dirait les battements d'un très jeune sein. La douce haleine qui caresse cette Thétis endormie, c'est la respiration de la muse grecque, le souffle léger qui enfle à peine les chalumeaux de Théocrite, et qu'on sent errer sur toutes les belles œuvres de l'antiquité.

AMPÈRE.

LA CASCADE.

Je me promenais au bord du torrent qui mène aux Eaux-Bonnes. J'errais au hasard sans suivre de sentier, m'enfonçant sous les hêtres, attiré, comme malgré moi, vers un but étrange, autour duquel je tournais sans pouvoir l'atteindre, descendant au bord de l'eau, puis remontant le long des rives, tantôt perdant ce bruit, tantôt l'entendant tout près de mon oreille : c'était une cascade. L'épaisseur du

bois, les mille détours du torrent, les courants d'air, en dispersant ou en concentrant le bruit de la chute, m'avaient fait croire que j'en étais loin quand j'en étais tout près, et tout près quand j'en étais loin. Enfin je l'avais trouvée. Je me laissai donc mouiller de sa poussière humide.

Ce bruit, si nouveau pour moi, me donna une sorte d'étourdissement qui n'était pas sans charme. Il semble qu'on ne s'entende plus penser, et que l'âme soit assourdie comme l'oreille. Les êtres qui vivent ici ne savent pas ce que c'est que le silence. Je me parlais, et ma voix n'arrivait pas jusqu'à mon ouïe ; je marchais, et mon pied ne faisait rendre aucun son à la terre ; je criais, et il me semblait que je me parlais tout bas. Un voyageur égaré pourrait se trouver ici à côté d'un brigand, et tout deux passer la nuit adossés au tronc du même hêtre, sans qu'il y eût ni un voleur ni un volé, ni un assassin ni une victime. Un contrebandier pourrait compter son butin à quelques pas d'un douanier à l'affût. Un ours affamé serait forcé de jeûner à côté d'un isard gîté sous la feuillée. Je m'étais assis, et je rêvais à cela, me croyant bien seul, lorsque, ayant jeté les yeux machinalement autour de moi, je vis à ma droite, sur un quartier de marbre blanc où tombaient quelques rayons de soleil qui s'étaient glissés à travers bois, un beau lézard faisant son dîner d'un scarabée ; et, à ma gauche, un vaste chapeau de paille sous lequel était un savant, lisant une flore des Pyrénées. Ni le lézard ni le savant ne m'avaient entendu marcher, parler, crier, et ils étaient tous deux à la portée de ma main. Je regardais le lézard se redresser sur sa queue, se baisser pour mieux saisir

le scarabée, dont l'aile dure était la seule défense ; je regardais le savant feuilleter sa flore des Pyrénées, et y chercher la famille d'une petite fleur bleue qu'il tenait dans sa main. J'aurais pu faire la lecture derrière lui, et prendre ma part de ses doctes expériences. A la fin, le lézard vint à bout de son scarabée, non sans peine, et se coucha le long d'une raie de soleil pour faire sa digestion. Quant au savant, je compris, à son geste animé, aux mouvements précipités de son grand chapeau de paille, qu'il avait trouvé la famille de sa fleur, et qu'il poussait des exclamations de joie. Je me levai et partis sans déranger le lézard ni le savant.

NISARD.

MORT DE MICHEL DE L'HÔPITAL.

Cet homme, qui n'avait jamais éprouvé d'inquiétude sur ses propres périls, cette âme si ferme et si résignée pour elle-même, ne put soulever le poids de l'opprobre et des malheurs publics. Il ne fit plus que languir pendant quelques mois. S'il reprenait un moment ses études chéries, s'il parlait encore cette poétique dont il avait amusé ses loisirs, elle n'était que l'interprète de ses tristes pensées. Tout l'y reportait sans cesse. . . .

On s'étonnera peut-être de trouver parmi les derniers vœux, les derniers écrits du chancelier de l'Hôpital une lettre qu'il adressait à Charles IX. Quel commerce de langage et d'idées pouvait-il exister entre le vertueux chancelier et le prince qui s'était couvert du sang de ses sujets? Que pouvait demander l'Hôpital, près de mourir, à cette cour

dont il avait depuis si longtemps abandonné les dangereux honneurs? Il faut se souvenir des remords qu'éprouva, dit-on, le jeune roi, et qui hâtèrent sa fin cruelle. Il semble que cette âme troublée ne dut pas recevoir sans une agitation salutaire la lettre du vertueux vieillard, dont elle avait autrefois entendu les conseils. Désormais de semblables avis n'étaient plus de saison. Le crime était trop grand pour être blâmé. L'Hôpital se bornait à dire en finissant sa lettre : "Sire, je supplie Dieu de vous donner sa grâce, et vous conduire de sa main au gouvernement de ce beau et grand royaume, avec toute douceur et clémence envers vos sujets, à l'imitation de lui, qui est bon et patient à porter nos offenses, et prompt à nous remettre et pardonner nos fautes."

L'Hôpital survécut six mois à la Saint-Barthélémy, obsédé par le fantôme de cette horrible journée. Quand il sentit ses forces défaillir, il écrivit en latin son testament, où il rendait un compte sommaire de sa vie, disposait de ses biens et faisait ses dernières recommandations à sa femme, à sa fille et à ses petits-enfants. Il expira le cœur plein de la douleur de sa famille et des maux de son pays, à l'âge de soixante-huit ans, le 15 mars, 1573. Il fut enterré de nuit, sans aucune pompe funéraire.

Sa mémoire fut honorée, même dans un temps de fureur et de faction. Les esprits les plus graves et les plus frivoles lui rendirent également hommage.

Les siècles suivants ajoutèrent à la gloire de cet illustre magistrat; et sa renommée, comme il arrive à ceux qui furent supérieurs aux passions de leur temps, a grandi

chaque jour avec la raison publique. Quoiqu'il n'ait point réussi à faire le bien qu'il voulait, et quoiqu'il ait fait sentir au monde sa vertu plutôt que son pouvoir, telle est la justice des peuples, que son nom est vénéré comme celui des plus grands hommes qui, secondés par la fortune, ont sauvé leur patrie.

VILLEMAIN.

RENÉ BELLOT.

René Bellot était fils d'un pauvre maréchal-ferrant de Rochefort. Comme il s'était fait remarquer par son intelligence à l'école primaire, il reçut du conseil municipal une bourse au collège de Rochefort et entra à quinze ans et demi à l'école navale. Il en sortit deux ans plus tard parmi les premiers. A dix-huit ans, il quitta la France avec le grade d'aspirant sur la corvette le *Berceau*, qui se rendait en Afrique, à l'île Bourbon, et il se distingua, dans une expédition contre les pirates de Madagascar, par son courage calme et son initiative. Son capitaine écrivit au ministre de la marine : " Son poste est partout où il y a un bon exemple à donner et un danger à braver." Il fut promu élève de première classe et chevalier de la Légion d'honneur : il n'avait pas encore vingt ans ; il était enseigne à vingt et un ans.

Il rentra en France à la fin de 1850. La marine offrait à ce moment peu d'occasions de se distinguer. Bellot, ne pouvant supporter le désœuvrement, et désireux de s'illustrer pour venir en aide à ses parents, à son frère et à ses sœurs, qui luttaient péniblement contre la pauvreté, chercha une

noble cause pour laquelle il pût donner son talent, ses forces et sa vie s'il le fallait. En ce moment, une noble dame anglaise, lady Franklin, armait une expédition pour aller dans l'Océan glacial à la recherche de son mari, sir John Franklin, qui avait disparu en 1845 dans un voyage de découverte au pôle nord. Le gouvernement anglais avait déjà envoyé plusieurs expéditions à la recherche du voyageur, et lady Franklin elle-même avait frété, à ses frais, plusieurs navires dans ce but. Le cœur de Bellot battait d'enthousiasme à l'idée de prendre part à l'une de ces expéditions, et il demanda à lady Franklin l'honneur de prendre place sur le *Prince-Albert*, qu'elle envoyait au pôle sous les ordres du capitaine Kennedy.

Le voyage du *Prince-Albert* dura dix-sept mois : Bellot, quoique sans position officielle à bord du *Prince-Albert*, acquit sur l'équipage une autorité extraordinaire, non seulement par son courage, son sang-froid et son intelligence, qualités qui ne sont rares chez les marins d'aucune nation, mais par la noblesse et la grandeur de son caractère. Au milieu des privations les plus dures et des dangers les plus effrayants, au milieu des glaçons qui se heurtent contre le navire, au milieu des tempêtes de neige, dans les horreurs de la faim et du froid, Bellot, toujours calme, fort et doux, supportant ses propres souffrances comme une chose naturelle, mais cherchant toujours à soulager celles des autres, frappa l'imagination de ces rudes marins, qui se prirent pour le jeune étranger d'un sentiment d'admiration et de vénération. Ils l'admiraient comme un héros, le vénéraient comme un saint, et n'étaient pas loin de le considérer comme un être d'une autre nature.

Il ne se faisait pas adorer seulement des marins anglais, mais même des pauvres sauvages du Groenland. Voyant une fois un Esquimau qui avait la jambe cassée se traîner péniblement sur la glace, il lui avait dessiné et fait tailler par le charpentier du navire une jambe de bois, et quand les autres virent le malheureux marcher solidement sur la glace, ils adorèrent Bellot comme un Dieu bienfaisant.

Bellot, de retour à Londres en octobre 1852, fut accueilli avec enthousiasme par toute la société anglaise. Tout le temps qu'il resta à Londres, le *Prince-Albert* arbora les couleurs françaises à côté du drapeau anglais. La Société géographique de Londres fit décerner le nom de *Détroit Bellot* à un détroit découvert par lui au cours de l'expédition. De retour à Paris, il demanda au gouvernement impérial la direction d'une expédition au pôle Nord. On lui répondit à peine. Lady Franklin, à cette nouvelle écrit aussitôt à Bellot qu'elle lui offre le commandement d'un nouveau steamer, l'*Isabelle*, qu'elle avait réussi à fréter en rassemblant toute sa fortune : le capitaine du *Prince-Albert*, Kennedy, offrait de servir sous les ordres de son ancien lieutenant. Bellot refusa par délicatesse, craignant de blesser ses amis d'Angleterre. Mais de nouvelles démarches auprès du gouvernement impérial étant restées infructueuses, il partit, en juin 1853, pour une nouvelle expédition au pôle Nord, à bord du *Phœnix*, commandé par le capitaine Inglefield.

Le 12 août, le navire était dans la baie Erebus et Terror. Ce jour-là, Bellot partit avec cinq hommes, à la recherche d'un capitaine anglais que l'on avait perdu de vüe depuis

un mois et à qui il y avait des dépêches urgentes à porter : il avait sollicité cette mission parce qu'elle était dangereuse.

Au milieu du trajet, un glaçon se détacha et fut emporté à la dérive ; deux des hommes étaient déjà passés, Bellot resta seul avec deux hommes sur le glaçon. Il se taillèrent un abri dans la glace à l'aide de leurs couteaux : il disait à ses compagnons : " Nous devons nous estimer heureux de souffrir, puisque c'est pour le devoir."

Un vent furieux poussait le glaçon vers le Nord. Bellot rassura ses deux compagnons et leur dit : " Avec la protection de Dieu, pas un cheveu ne tombera de vos têtes."

A six heures et demie du matin, il voulut aller voir comment la glace flottait. Quelques minutes après, un des deux matelots, voulant le rejoindre, ne le trouva plus et l'appela en vain : il retrouva son bâton enfoncé dans une crevasse de cinq toises de large. C'est là que Bellot avait glissé et disparu. Il avait vingt-sept ans, l'âge de Marceau à sa mort.

La nouvelle de la mort de Bellot fit le deuil dans tous les cœurs. Les sauvages du Groenland, en apprenant sa mort au retour du capitaine Inglefield, éclatèrent en sanglots. Lady Franklin, qui avait conçu pour lui l'affection d'une mère, écrivait : " Ce brave et généreux jeune homme, que j'aimais comme un fils, à qui je dois tant, et qui représentait si noblement l'honneur et le cœur chevaleresque de la France, qui fut aimé et respecté de nos marins comme un frère, hélas ! il n'est plus ! Il est mort comme il a vécu, en héros !" La France et l'Angleterre s'unirent pour honorer sa mémoire ; tandis que Rochefort lui élevait une

statue, les Anglais lui érigeaient un trophée de bronze dans le musée de Londres, et l'on ouvrit une souscription pour lui élever un obélisque de granit sur le quai de l'hôtel des Invalides de la marine à Greenwich, à l'endroit où avant de s'embarquer il avait reçu les adieux de ses amis. L'admiration et les regrets de toute l'Angleterre justifièrent les paroles qu'il écrivait à ses parents, en 1851, avant de partir pour la première expédition à bord du *Prince-Albert:* "Mettez de côté tous les journaux anglais où il sera question de moi : ce seront mes titres de noblesse."

J. D. LEFRANÇAIS.

LE MONDE DES ABEILLES.

UTILITÉ DES ABEILLES. — LEUR ORGANISATION.

Il faut décidément compter avec les êtres infimes de la création. Pour le peu de bien que nous leur devons, ces bestioles nous font un mal considérable, et si nous voulions mettre en balance leurs bonnes et leurs mauvaises œuvres, nous n'aurions guère que le miel et la soie pour faire équilibre à nos moissons pillées, à nos forêts dévastées, à nos meubles gâtés, à nos étoffes détruites !

Si nos ressources ne nous permettent pas de combattre activement le mal que nous causent les insectes, ne pourrions-nous pas cependant, l'atténuer dans une certaine mesure, en donnant à la culture des espèces qui nous sont utiles une plus grande extension?

Les abeilles seules, dont les produits sont si estimés, la

culture si facile et l'étude si pleine d'intérêt, compenseraient certainement en partie les dégâts occasionnés par les insectes nuisibles ; et dans ce bétail ailé, trop dédaigné jusqu'à présent, peut-être trouverions-nous, en quelques années, un des agents les plus actifs de la richesse.

On sait de quels éléments se compose la société des abeilles. Dans une cité formée par le groupement de nombreuses cellules de cire, une *femelle* que l'on désigne bien à tort sous le nom de *reine*, car elle n'exerce aucun gouvernement, vit au milieu d'une troupe de travailleurs, les *ouvrières* ou *neutres* égales entre elles, et les véritables maîtresses des biens de la communauté. Les mâles ou *faux-bourdons* ne sont pas vus d'un très bon œil dans la société apienne. Généreuses envers eux tout juste autant qu'il le faut, les ouvrières sont impitoyables pour ces paresseux, dès qu'ils ont rempli leur rôle.

En revanche, la femelle, seul espoir de la maison, est entourée d'égards, de soins de toutes sortes. Choyée, fêtée, brossée, léchée, caressée, bourrée de friandises, elle pond ses œufs dans les cellules depuis longtemps construites et tenues prêtes par les neutres ; déposant d'abord en grand nombre des œufs d'ouvrières, puis, des œufs de mâles ; enfin, dans quelques cellules beaucoup plus volumineuses, les *cellules royales*, des œufs de femelles, d'où sortiront d'autres jeunes reines destinées à aller chacune à la tête d'un essaim d'ouvrières émigrantes, fonder ailleurs de nouvelles colonies.

Eh bien, hâtons-nous de le dire, ce n'est point un des chefs-d'œuvre de la nature que cette organisation sociale

des abeilles. Tous les écrivains, jusqu'à présent, se sont plu à la proclamer admirable, à la vanter sur tous les tons, à la donner comme un exemple d'ordre, de bonne police, d'harmonieuse association ; tandis qu'en réalité, ce n'est qu'un échafaudage malheureux de despotisme et d'injustice.

Pour nous, il nous est impossible de voir dans la société apienne, autre chose qu'une ébauche primitive du gouvernement social, qu'une mauvaise tentative d'entente et d'union entre des êtres de la même espèce. Et, de fait, pourquoi la nature n'aurait-elle point tâtonné dans ses créations de l'ordre moral, aussi bien que dans ses créations de l'ordre physique ?

Puisque, du premier coup, elle n'a point trouvé la forme animale supérieure, la forme humaine à laquelle elle est pour le moment arrêtée, pourquoi donc aurait-elle plus vite découvert l'organisation sociale parfaite ?

N'est-il pas plus juste de penser que, dans la création, le progrès moral a marché parallèlement au progrès physique, et ne voyons-nous pas, en effet, dans les classes plus élevées des oiseaux et des mammifères, des associations bien autrement admirables que celle des insectes qui nous occupent ?

Qu'est-ce, en effet, que cette société des abeilles, sinon une anomalie dans le règne animal ? Comment ! sur six à sept mille individus associés, les cinq sixièmes au moins doivent, pour vivre en bonne intelligence, renoncer à leur sexe ! . . . La famille, cette base de toute société, n'existe pas même un instant chez eux ! . . . Un seul être dans cette foule a le droit d'aimer, les autres étant ouvriers ou esclaves ? Le trône et la maternité sont héréditaires ? Non !

ce n'est point là, tout s'en faut, une société modèle, et si les abeilles sont dignes d'être admirées, c'est par leurs travaux et leur intelligence, plutôt que par leur organisation.

A. R.

AUX HABITANTS DE LA ROCHE.

Chers Concitoyens, — Je ne puis pas recueillir d'aussi fraternelles marques de sympathie sans vous en exprimer toute ma reconnaissance et, surtout, sans vous dire combien je suis heureux de retrouver et de sentir, au milieu de ces acclamations, un sentiment profond, — partout le même dans votre noble et patriotique pays, — de solidarité avec le reste de la France et de dévoûment à la cause de la République. Ce voyage a été entrepris pour me permettre de connaître le pays de plus près, en le visitant, ce qui est la vraie manière de s'enquérir des choses qu'on ignore ; car, malheureusement, et c'est là un reproche que nous devons adresser aux diverses administrations qui se sont succédé, malheureusement, dis-je, on a trop souvent ignoré, en France, et moi tout le premier, je le confesse, ce qu'est ce beau pays, ce que valent ses populations, quelles richesses il contient et qui ne demandent que des débouchés pour permettre de s'écouler, de se répandre sur le reste de la France.

Je voudrais que, comme moi, la plupart de ceux qui s'occupent des intérêts politiques de la France pussent vous visiter, vous connaître et vous révéler à notre nation tout entière. Alors vous n'auriez plus de sujets de mécomptes

ni de susceptibilités à l'égard de la France ; et, d'un autre côté, on sentirait qu'il y a des intérêts matériels à développer, et dont il faut s'occuper sans relâche, la République étant, avant tout, un gouvernement d'ordre et de légalité qui a le souci des intérêts généraux.

Messieurs, si la République n'était pas tout cela, elle ne serait qu'un mensonge, et ce que nous voulons avant tout, ce que nous poursuivons de tous nos efforts, c'est l'établissement d'un gouvernement républicain qui assure dans ce pays, le règne de la justice et de l'égalité. Nous avons donc pour but de convaincre nos détracteurs que nous n'avons d'autre passion que la passion de l'intérêt général bien entendu, que la passion de l'émancipation du plus grand nombre, en le poussant à la pratique des vertus civiques, vers la liberté et vers la lumière.

La République est la grande cause qui peut tous nous unir. Le gouvernement républicain est, avant tout, l'espoir de notre France mutilée, abattue, déshonorée par les monarchistes. C'est à nous qu'il appartient de la relever, mais avec le concours de tous, avec le dévoûment de tous, avec l'aide des forces vives du pays et surtout avec l'aide de cette jeunesse que je rencontre sur tout mon chemin et qui, partout, proteste à la fois de son amour du travail et de son amour de la patrie.

Eh bien, chers concitoyens, ne nous quittons pas sans nous être promis de travailler ensemble, dans l'intérêt de la cause républicaine, à la fondation du seul gouvernement qui assure la distribution de la justice pour tous. En faisant ainsi, ce n'est pas au nom d'un parti que nous travaillerons,

mais au nom des intérêts de la vérité et du progrès, c'est-à-dire au nom de ce qu'il y a de plus noble parmi les hommes, parce que c'est là ce qui peut assurer, parmi eux, le règne de la justice.

GAMBETTA.

1 OCTOBRE, 1872.

LE JOUR DE MAI.

Dame Nature, on le sait, est une jolie personne qui a beaucoup d'amants, jeunes et vieux.

Lorsqu'elle parait terne et triste, ils partagent sa tristesse, mais à la fin d'avril ou au commencement de mai, lorsqu'elle se dépouille du sombre attirail qu'elle a traîné mélancoliquement pendant des mois et qu'elle commence à revêtir sa fraîche parure et à sourire à ses adorateurs, ceux-ci ne se tiennent plus d'aise et tombent en extase.

Il ne faut donc point s'étonner si une telle saison a été de tout âge l'objet d'une sorte de culte dont on célèbre les pompes.

Le mois de mai est toujours impatiemment attendu par les jeunes garçons. C'est qu'alors ils peuvent, en compagnie des jeunes filles, aller gaiement *tourner le mai*, en rond, la main dans la main.

Que de fiançailles ne se font pas sous cette couronne de roses, sous laquelle tous les soirs, du 1er au 31 mai, s'ébat la troupe joyeuse ! Et que de mariages qui s'ensuivent !

Chez les Romains c'étaient les jeux floraux qui marquaient l'époque bénie ; ils commençaient le 28 avril et continuaient pendant plusieurs jours. Les nations qui ont

pris plus ou moins leur origine de Rome, ont choisi le 1er mai pour le premier jour des réjouissances du même genre.

En France, dans le moyen âge, les vassaux apportaient des offrandes à leurs seigneurs, qui, à leur tour, parfois venaient les *esmayer* en grande pompe, c'est-à-dire les visiter, suivis de leurs *gents d'armes* à cheval.

A Paris les orfèvres nommaient deux des leurs, *les princes de mai*, pour porter des cadeaux à Notre-Dame.

En Angleterre il faut remonter assez loin pour trouver l'observance du jour de mai dans toute sa gloire. Au seizième siècle, il était de règle dans les classes moyennes et inférieures de sortir le matin de très bonne heure pour aller cueillir des fleurs et couper des branches, qu'on apportait chez soi au lever du soleil, au son du cor et des tambours, avec les signes de la joie la plus vive. Avec ces dépouilles on décorait toutes les portes et les fenêtres du village. Cette cérémonie s'appelait "*bringing home the May*." Les garçons et les filles se rencontraient, dansaient et chantaient joyeusement sur l'herbe, puis la plus jolie du village était couronnée "*Queen of the May*," la reine de mai.

Sa Majesté jouait consciencieusement son rôle. Elle ne daignait pas se mêler aux ébats de ses sujets, mais seulement trôner au milieu d'eux, assise au pied d'un grand mât enguirlandé et fleuri. Entièrement couverte de fleurs, objet d'admiration de tout le village, Sa Majesté assistait aux danses et aux jeux de son peuple. Cela durait jusqu'au soir.

On voit par là que l'antique coutume niçoise, dont on conserve si précieusement les traditions dans nos vieux quartiers, remonte à une époque bien éloignée.

A. R.

FERNEY: LA CANNE DE VOLTAIRE.—COPPET: LE CHÂTEAU DE MME. DE STAËL.

La première chose que l'on aperçoit avant d'entrer au château, c'est une petite chapelle dont l'inscription est un chef-d'œuvre, elle ne se compose cependant que de trois mots: —

DEO EREXIT VOLTAIRE.

Elle avait pour but de prouver au monde entier, fort inquiet des démêlés de la créature et du Créateur, que Voltaire et Dieu s'étaient enfin réconciliés; le monde apprit cette nouvelle avec satisfaction, mais il soupçonna toujours Voltaire d'avoir fait les premières avances.

Nous traversâmes un jardin, nous montâmes un perron élevé de deux ou trois marches, et nous nous trouvâmes dans l'antichambre; c'est là que se recueillent, avant d'entrer dans le sanctuaire, les pélerins qui viennent adorer le dieu de l'irréligion. Le concierge les prévient solennellement d'avancer, que rien n'a été changé à l'ameublement, et qu'ils vont voir l'appartement tel que l'habitait M. de Voltaire; cette allocution manque rarement de produire son effet. On a vu, à ces simples paroles, pleurer des abonnés du Constitutionnel.

Aussi rien n'est plus prodigieux à étudier que l'aplomb du concierge chargé de conduire les étrangers. Il entra tout enfant au service du grand homme; ce qui fait qu'il possède un répertoire d'anecdotes à lui relatives, qui ravissent en béatitude les braves bourgeois qui l'écoutent. Lorsque nous mîmes le pied dans la chambre à coucher, une famille entière aspirait, rangée en cercle autour de lui, chaque parole qui tombait de sa bouche, et l'admiration qu'elle avait pour le philosophe s'étendait presque jusqu'à l'homme qui avait ciré ses souliers et poudré sa perruque; c'était une scène dont il serait impossible de donner une idée, à moins que d'amener les mêmes acteurs sous les yeux du public. On saura seulement que, chaque fois que le concierge prononçait, avec un accent qui n'appartenait qu'à lui, ces mots sacramentels: M. Arouet de Voltaire, il portait la main à son chapeau, et que tous ces hommes, qui ne se seraient peut-être pas découverts devant le Christ au Calvaire, imitaient religieusement ce mouvement de respect.

Dix minutes après, ce fut à notre tour de nous instruire; la société paya et partit, alors le cicerone nous appartint exclusivement. Il nous promena dans un assez beau jardin d'où le philosophe avait une merveilleuse vue, nous montra l'allée couverte dans laquelle il avait fait sa belle tragédie d'Irène; et nous quittant tout à coup pour s'approcher d'un arbre, il coupa, avec sa serpette, un copeau de son écorce qu'il me donna. Je le portai successivement à mon nez, à ma langue, croyant que c'était un bois étranger qui avait une odeur et un goût quelconque. Point: c'était un

arbre planté par M. Arouet de Voltaire lui-même, et dont il est d'usage que chaque étranger emporte une parcelle. Ce digne arbre avait failli mourir d'un accident, il y avait trois mois, et paraissait encore bien malade ; un sacrilège s'était introduit nuitamment dans le parc et avait enlevé trois ou quatre pieds carrés de l'écorce sainte. "C'est quelque fanatique de la Henriade qui aura fait cette infamie," dis-je à notre concierge. "Non, monsieur," me répondit-il, "je crois plutôt que c'est tout bonnement un spéculateur qui aura reçu une commande de l'étranger. Stupendo !" . . .

En sortant du jardin, il nous conduisit chez lui ; il voulut nous montrer la canne de Voltaire, qu'il conservait religieusement depuis la mort du grand homme, et qu'il finit par nous offrir pour un louis, les besoins du temps le forçant de se séparer de cette relique religieuse ; je lui répondis que c'était trop cher et que j'avais connu un souscripteur de l'édition Touquet auquel, il y avait huit ans, il avait cédé la pareille pour vingt francs. Nous remontâmes en voiture ; nous repartîmes pour Coppet, et nous arrivâmes au château de Madame de Staël.

Là point de concierge bavard, point d'église à Dieu, point d'arbre dont on emporte l'écorce ; mais un beau parc où tout le village peut se promener en liberté, et une pauvre femme qui pleure de vraies larmes en parlant de sa maîtresse et en montrant les chambres qu'elle habitait, et où rien ne reste d'elle. Nous demandâmes à voir le bureau qui était encore taché de l'encre de sa plume, le lit qui devait être encore tiède de son dernier soupir ; rien de tout cela n'a été sacré pour la famille : la chambre a été convertie en je

ne sais quel salon ; les meubles ont été emportés je ne sais où. Il n'y avait peut-être pas même, dans tout le château, un exemplaire de Delphine !

A. DUMAS.

LE POISSON D'AVRIL.

Les gens paisibles voyaient arriver avec joie le jour de Pâques pour deux motifs : le premier parce qu'il délivrait Notre-Seigneur Jésus-Christ de ses bourreaux, le second parce qu'il les délivrait eux-mêmes des tribulations du *poisson d'avril* qui durait toute la semaine. A cette époque de l'année, la mystification n'épargnait personne ; elle jouissait des mêmes privilèges, des mêmes franchises que les farces du Carnaval. Les nobles étrangers n'étaient pas plus épargnés que les indigènes, et quelquefois la plaisanterie était difficile à digérer.

Un soir de Jeudi Saint, un Anglais accompagné de son consul, qui se tenait auprès de lui avec respect, se fit annoncer au gouverneur. Son nom suffit pour faire accourir le comte de Lavriano, avec les marques de la plus grande déférence. Le personnage, la tête raide, contenait froidement un profond courroux. Il tendit au gouverneur une lettre dont il le priait de prendre connaissance, du ton d'un homme qui attend des explications, avec une flotte de cent vingt canons derrière lui.

Le comte lut :

" Milord, vous n'ignorez pas sans doute les usages de ce pays qui est heureux de vous recevoir. Vous êtes incontes-

tablement l'un des hommes les plus laids des sept royaumes, mais réjouissez-vous : cette laideur même vous vaudra un grand honneur. Demain, les Pénitents blancs viendront chercher Votre Excellence, en son hôtel, entre deux rangées de cierges allumés et la conduiront à l'église de Sainte-Réparate, où elle fera à son choix, dans le cérémonial de la Passion de N. S. J.-C., le rôle de Longin ou le rôle du Cyrénéen qui aide Jésus à porter sa croix. La rémunération d'usage est de *cent* francs, en assignats, ci-inclus, payables par Caïphe ou par Pilate, *ad libitum*."

Le gouverneur de Nice, comte de Lavriano, était heureusement un homme d'esprit. "Milord," dit-il en souriant à son visiteur, "je serai vraiment enchanté d'avoir pour compagnon, à la garde du saint sépulcre, une personne du mérite de Votre Seigneurie. Lisez, Excellence."

Ce disant, il alla à son secrétaire, y prit une lettre qu'il venait de recevoir lui-même, et la tendit à cet Anglais qui la lut et resta stupéfait. Lavriano le prit alors par le bras, le conduisit devant une glace, et lui dit : "Voyons, Milord, convenons que nous sommes bien laids tous les deux et qu'il eût été difficile de faire un meilleur choix. Faites-moi donc l'honneur de dîner avec moi, et nous ferons notre possible pour nous regarder sans rire."

L'Anglais sourit et accepta. Les assignats de deux cents francs furent renvoyés en or, pour les pauvres.

Un *poisson d'avril*, d'une nature différente, est celui que servit à une célèbre comédienne, de passage à Nice, un célèbre financier qui s'était séparé d'elle galamment, en homme du monde, mais confus d'y avoir *laissé tant de*

plumes, comme disait le maréchal de Saxe. Ils se rencontrèrent sur la promenade des Anglais : — "Vous ici? ma chère, quel plaisir de vous revoir ! . . . Me ferez-vous le plaisir de venir dîner demain? Je traite l'ambassadeur de Turquie qui arrive ce soir même. Avez-vous jamais vu un grand seigneur turc? — Jamais. — Mais, ma charmante, je dois vous prévenir que ces messieurs ont des usages et des façons dont il ne faudra pas vous offenser. Emerveillé de vos beaux yeux, le noble pacha vous offrira à table des bourses de sequins, à chaque nouvelle admiration. Et cela peut par conséquent durer longtemps. Il faudra accepter . . . c'est une coutume turque. Le noble pacha n'aura aucune intention de vous manquer de respect."

La jolie actrice, qui était particulièrement sensible à ce genre d'hommages, répondit, en souriant, que du moment où le Turc n'entendrait pas lui manquer de respect . . . Le lendemain, pendant tout le dîner, l'ambassadeur la bourra de bourses de sequins. Il avait une barbe splendide ; au dessert il l'ôta, salua la compagnie et alla ailleurs, sans doute, recommencer ses mystifications.

Les sequins étaient en cuivre.

Il n'y avait pas à se fâcher.

C'était un *poisson d'avril.*

A. R.

LE MONDE DES ABEILLES.

LE MIEL. — L'ESSAIMAGE.

C'est quand les abeilles rentrent à la ruche avec leur récolte de pollen et la bouche pleine du nectar aspiré sur

les fleurs qu'il est intéressant d'observer ces laborieuses ouvrières.

Les petites *corbeilles* ménagées sur leurs pattes postérieures regorgent de la poudre fécondante des corolles ; le velours de leur abdomen en est tout parsemé ; dans leurs pattes antérieures est engagée souvent une pelote de cette substance odorante et glutineuse des bourgeons, que l'on a nommée le propolis. Tous ces matériaux leur sont utiles. Le nectar accumulé constituera le *miel;* le pollen élaboré dans l'estomac reparaîtra sous la forme *de cire,* au niveau des anneaux de l'abdomen ; le propolis servira non seulement à calfeutrer la maison commune, mais encore à engluer et à ensevelir tout ennemi qui se sera glissé dans la ruche.

C'est avec la cire que les abeilles construisent les cellules à six pans où elles entasseront le miel et où la mère pondra ses œufs. Chacun fournit sa part de sa précieuse substance, et tandis que quelques ouvrières en fabriquent des alvéoles, d'autres en construisent des piliers, des contreforts, des arcs-boutants, pour soutenir les gâteaux étagés dont le nid se compose.

Le gros œuvre terminé, l'approvisionnement commence. Des cellules remplies de miel et de pollen sont fermées comme autant de petits pots de confitures, suivant l'expression de Réaumur, pour être gardées intactes jusqu'à l'hiver. D'autres, laissées ouvertes, sont les docks de l'alimentation quotidienne où les abeilles puisent surtout les jours de pluie. L'été venu, l'éclosion des abeilles se faisant par centaines chaque jour, une agitation fiévreuse ne tarde pas à troubler toute la république.

C'est l'heure de *l'essaimage*, le moment où la cité trop étroite pour contenir avec les anciens, les nouveaux habitants, doit être débarrassée du superflu. Il faut absolument que des émigrations aient lieu, d'autant plus urgentes que, d'un instant à l'autre, les jeunes reines vont éclore, et que deux reines en présence, c'est la jalousie, la haine, la fureur, le duel incessant jusqu'à la mort de l'une des rivales. A ce moment aussi, les abeilles sont folles. On entend du dehors leurs tumultueux bourdonnements. Ces affaires d'état leur troublent la tête, et nous nous retrouvons ici en pleine chambre législative, à l'heure psychologique où le premier ministre pose dans le vacarme, la question de cabinet. Le temps presse, pourtant. Une prompte décision est indispensable. Les reines futures s'impatientent dans les cellules où de prudentes ouvrières, pour éviter une catastrophe, s'efforcent de les maintenir. La reine-mère, elle-même, si par hasard une de ses filles s'échappait, ne serait pas à l'abri de ses coups. Elle doit donner l'exemple. Parcourant alors la cité (dont elle fut la souveraine), elle communique son ardeur et sa fièvre au plus grand nombre des abeilles qu'elle rencontre ; elle les excite par un bruissement aigu de ses ailes, affairée comme un député qui harangue ses électeurs, et se précipitant enfin vers la porte, elle entraîne à sa suite un essaim dévoué.

En quelques secondes, un nuage d'émigrantes ailées plane au-dessus de la ruche, puis, s'élevant dans les airs, il va bientôt s'abattre sur quelque branche d'arbre où les abeilles ne manquent pas de s'établir pour leur compte, si l'homme ne s'empresse de leur offrir un abri.

La prospérité, la force, l'avenir de la race apienne consistent donc entièrement dans cet acte social indispensable à la conservation de la république, l'essaimage ou l'émigration. A notre avis, dans cette civilisation d'insectes, c'est le seul phénomène naturel que la civilisation des hommes n'imite pas assez. Nous nous entassons dans nos villes, nous nous dévorons les uns les autres par une concurrence effrénée, sans échapper souvent à la misère qui nous talonne. Et cependant, la terre nous offre, en cent endroits, d'immenses pays déserts où, relativement, sans peine et sans fatigue, nous pourrions vivre dans l'abondance et la joie.

A. R.

GEORGET.

I.

La chambre est éclairée par la lueur d'une lampe posée sur la cheminée. Tout au fond, sur le lit, se dessine une forme rigide.

C'est le cadavre d'un homme jeune encore, qui vient d'expirer, il y a quelques instants. Devant le lit, un enfant de onze ans à peu près, la voix étranglée par les larmes, ne laisse échapper que ces mots :

— Papa ! Mon pauvre papa !

Cet enfant est Georges Saverny, le fils du défunt. Depuis sa plus tendre enfance on s'est habitué à le nommer Georget.

Il était tout à l'heure à sa pension, en train de jouer avec ses camarades, lorsque Jean, le domestique de son père,

porteur d'une lettre adressée par Mme. Saverny au directeur de l'institution Bernardet, était venu le chercher.

— Mon père est donc plus malade? avait demandé l'enfant, qui deux jours auparavant, un dimanche, avait vu son père, étendu sur son lit de souffrances, le regarder d'un œil si attendri, qu'il en avait été tout secoué.

Mais Jean avait reçu ses instructions.

— Non, non, ne vous inquiétez pas, avait-il répondu.

Malgré cela, Georget n'avait pas semblé rassuré. C'est qu'il adorait son père, Georget! D'ordinaire, c'est à leur mère que les garçons vouent leur plus profonde affection. C'est pour elle qu'ils réservent leurs caresses les plus tendres.

Il n'en était pas ainsi de Georget. Sans doute, il chérissait sa mère. Mais un secret pressentiment l'avait peut-être averti que c'était son père qu'il devait aimer davantage, parce qu'il aurait moins longtemps à l'aimer.

De l'institution Bernardet, située rue de Berry, à la rue de Londres où habitaient M. et Mme. Saverny, le trajet, bien qu'accompli en voiture, avait semblé d'une longueur interminable à l'enfant.

Enfin, on était arrivé. La portière de la maison, voyant paraître Georget et son conducteur, avait fait à ce dernier un signe de tête qui signifiait clairement:

— Pauvre enfant, il arrive trop tard!

En effet, quelques minutes après le départ de Jean, M. Saverny, en proie depuis le matin à une atonie profonde, avait brusquement relevé la tête et portant la main à sa gorge:

— J'étouffe, avait-il dit d'une voix à peine distincte.

Puis, regardant sa femme d'une façon effrayante, le moribond avait encore eu la force de prononcer ces mots : —

— Georget, mon Georget . . . vite. . . . Et sa tête était retombée sur l'oreiller.

Il ne souffrait plus !

Quand l'enfant était entré dans sa chambre, Mme. Saverny, allant vivement à lui, avait voulu l'empêcher d'approcher. Mais, écartant sa mère, Georget s'était élancé vers le lit, puis, reculant instinctivement à la vue de la figure froide et émaciée qui lui apparaissait dans la demi-lumière, il avait poussé un cri terrible :

— Papa est mort !

Et, fondant en larmes, il était tombé à genoux.

Tout en larmes aussi sa mère l'avait tendrement couvert de baisers. Au bout d'une minute, prenant la main de l'enfant :

— Viens, avait-elle dit, je ne veux pas que tu restes plus longtemps ici.

Mais lui, d'un ton déchirant :

— Maman, je t'en supplie, laisse-moi encore voir papa !

Devant cette douleur si touchante et si vraie, Mme. Saverny, ne sachant trop s'il ne serait pas tout aussi dangereux de violenter l'enfant que de lui obéir, avait tacitement consenti à ce que désirait son fils.

Maintenant, Georget avait cessé de pleurer. Toujours à genoux et tenant dans la main la main glacée de M. Saverny, il semblait, dans son cerveau d'enfant, demander à la mort le secret qu'elle nous cache éternellement.

Mme. de Bois-Prieur, sa grand'mère, entra tout à coup. On venait de lui annoncer la triste nouvelle. Elle alla embrasser sa fille, salua le cadavre en faisant un signe de croix, puis apercevant Georget :

— Es-tu folle, Madeleine, de laisser ton fils contempler ce triste spectacle ? dit-elle.

Et elle emmena Géorget qui, cette fois, se laissa faire sans résistance.

Le surlendemain eut lieu l'enterrement de M. Saverny. Georget suivit à pied le convoi de son père. Lorsqu'au cimetière, le cercueil fut descendu dans le caveau de la famille, l'enfant, éclatant en sanglots retentissants, s'était écrié :

— Papa, mon cher papa, je ne t'oublierai jamais, tu verras !

Quinze jours plus tard, Georget reprenait le cours de ses études à la pension Bernardet.

Mme. Saverny, elle, partit avec sa mère, Mme. de Bois-Prieur, qui possédait à Sceaux une superbe propriété, appelée : les Imbergères.

Bien entendu, chaque dimanche, Georget y venait passer la journée. La douleur semblait avoir fait de cet enfant presque un homme et lui avait donné des sentiments que n'éprouvent pas d'ordinaire les enfants de son âge.

Dans l'appartement que Mme. Saverny occupait aux Imbergères se trouvait une photographie de son mari. Plus d'une fois, elle surprit Georget comme en extase devant ce portrait. Le fils tenait fidèlement la promesse faite au père. Il ne l'oubliait pas.

II.

Les Imbergères sont une des plus charmantes habitations des environs de Paris. Presque en face de la maison, au bout d'une vaste prairie, se trouvait une rivière, alimentée par plusieurs sources d'eau vive, coulant doucement entre des saules au feuillage chevelu. Un batelet, fixé par une corde à l'un des arbres, se balançait au moindre souffle du vent. Georget, quand il venait passer son dimanche chez sa grand'mère, demeurait de longues heures étendu dans la frêle embarcation, regardant le ciel à travers les branches des saules et rêvant.

Cette rêverie était presque une prière, puisque c'est à son père qu'il songeait.

Deux ans se passèrent. Georget venait d'atteindre sa treizième année.

Qu'on nous permette de sténographier la conversation suivante qui se tint, à cette époque, entre Mme. de Bois-Prieur et sa fille, dans le grand salon des Imbergères, un beau matin de mai.

— Or çà, Madeleine, disait Mme. de Bois-Prieur, il me semble que tu as suffisamment pleuré ce pauvre Saverny, qui était un excellent homme, je ne dis pas . . . mais enfin, tu es d'âge à ne pas toujours vivre seule. N'es-tu point de mon avis?

— Où voulez-vous en venir, ma mère?

— Tout simplement à ceci : j'ai rencontré hier à Fontenay, chez nos amis les Mérambert, le baron de Cervoise, tu sais, ce pauvre Cervoise, le banquier. Il a été, tu ne

l'ignores pas, amoureux fou de toi, avant que tu n'épousasses ton mari.

— Et il voudrait . . . interrompit Madeleine.

— Etre le second, n'ayant pu être le premier. Oui, ma chère ! Quatorze ans de fidélité. Voilà qui est rare ! Ce qui est tout aussi rare, je te le garantis, c'est un mari pas trop déjeté, malgré ses cinquante ans, et qui se présente orné de quatre millions. Oui, quatre millions. Qu'en dis-tu, hein ? A ta place, je répondrais : oui, tout de suite !

— De grâce, ma mère, laissez-moi respirer un peu.

— Respire tout à ton aise, je ne t'en empêche pas ! Mais si tu m'en crois, tu saisiras l'occasion aux cheveux, bien que ceux de Cervoise soient un peu gris déjà !

Un mois après cet entretien, le mariage de Mme. Saverny et du baron de Cervoise était chose décidée.

Le lendemain du jour où le baron s'était retiré, emportant le consentement de Mme. Saverny, celle-ci se promenait seule dans le parc. Elle semblait préoccupée. — Comment vais-je lui annoncer ? . . .

A ce moment, elle aperçut Mme. de Bois-Prieur qui se dirigeait de son côté. Elle résolut de lui faire part de ses hésitations.

— Conseillez-moi, ma mère, dit-elle, je ne sais de quelle façon apprendre à mon fils que je ne porterai bientôt plus le même nom que lui.

Mme. de Bois-Prieur haussa les épaules.

— Avec ça que c'est embarrassant, répondit-elle.

— Sans doute ! Georget aime son père autant que s'il était toujours de ce monde. L'autre jour encore, je l'ai

aperçu en contemplation devant cette photographie, vous savez.

—Au fait, ma chère, il faudra la faire disparaître, cette photographie, ne fût-ce que par égard pour ce pauvre baron. Eh mais, j'y pense ! Le voilà tout trouvé, le moyen que tu cherches. Cache bien vite, n'importe où, ce portrait qui commence à devenir gênant. Bien certainement, Georget s'étonnera de ne plus le voir. Il t'interrogera. Et alors, tout naturellement . . .

—Vous avez raison. C'est un moyen, répondit Madeleine.

—Si tu m'en crois, le plus tôt sera le mieux !

C'est ce qui fit que le dimanche suivant, en arrivant aux Imbergères, Georget, en traversant le petit salon qui menait à la chambre où sa mère l'attendait, chercha du regard sur la table, où il était accoutumé à le voir, le portrait de M. Saverny. Il avait disparu.

Georget devint tout pâle. Il venait de ressentir comme un froid glacial tout autour du cœur. En entrant chez sa mère, sans avoir la patience d'attendre une minute :

—Pourquoi le portrait de papa n'est-il plus à sa place? Un accident, sans doute. Le verre se sera brisé, dit nerveusement le garçonnet.

—Non ! Il n'est rien arrivé à ce portrait, répondit Mme. Saverny. Je l'ai simplement serré dans un coffret, où il restera à l'avenir !

Georget regarda sa mère d'un air de stupéfaction douloureuse.

—Le portrait de papa? fit-il. Tu ne l'aimes donc plus?

Mme. Saverny hésita. Puis, se décidant brusquement :

— Ecoute, Georget, dit-elle. Je suis dans l'intention de me remarier prochainement. Alors, nous avons pensé, ta grand'mère et moi, qu'il était plus convenable . . .

— Te remarier ! s'écria Georget sans permettre à sa mère d'achever la phrase commencée. Te remarier !

— Sans doute !

Et, troublée profondément par le regard indigné de l'enfant, elle ajouta :

— C'est dans ton intérêt, mon fils, que j'ai pris cette résolution. Tu peux avoir besoin d'un appui, d'un protecteur.

— Alors, s'écria Georget, il y aura bientôt quelqu'un qui sera le maître chez toi. Quelqu'un à qui, peut-être, on m'ordonnera d'obéir.

— Bientôt, oui. Mais ne crains rien ! Ce quelqu'un t'aimera comme son propre fils, et j'espère que tu ne tarderas pas à l'aimer comme s'il était . . .

— Tais-toi ! tais-toi ! dit l'enfant poussant un cri de douleur terrible.

— Eh bien, Georget, fit sévèrement Mme. Saverny.

— Pardon, murmura Georget, pardon, maman !

Brusquement, une idée sembla traverser son esprit. Il se calma tout d'un coup.

— Ah ! si tu étais bien bonne, reprit-il, sais-tu ce que tu ferais ?

— Quoi donc ?

— Au lieu de cacher dans un coffret le portrait de . . . de papa, tu me le donnerais. Je le mettrais dans ma chambre, là-haut !

Et, d'un ton qu'il essaya de rendre indifférent :

— De cette façon, on ne le verrait plus !

Mme. Saverny regarda fixement son fils, cherchant si cette phrase était un reproche. Georget soutint courageusement ce regard.

— Allons, je ferai ce que tu désires, dit Mme. Saverny. Cela t'engagera sans doute à être raisonnable.

Et prenant dans le coffret où elle l'avait placée la photographie de M. Saverny, elle la remit à Georget.

En touchant ce portrait, la main de l'enfant trembla. La mère ne s'en aperçut pas.

— Merci, oh ! merci, maman ! s'écria Georget.

Et sans ajouter une parole, emportant comme une proie le cadeau souhaité, il quitta sa mère. Il ne l'avait pas embrassée !

M. de Cervoise arriva aux Imbergères. Mme. de Saverny lui annonça que son fils était instruit de la situation.

— Je vais l'envoyer chercher, ajouta-t-elle, car je ne sais où ce petit sauvage se cache depuis ce matin.

Et elle sonna. Jean parut.

— Montez, je vous prie, chercher M. Georget dans sa chambre. Vous l'y trouverez certainement.

Quelques minutes après, Jean se montra de nouveau :

— Monsieur Georget n'est pas chez lui, dit-il.

Mme. Saverny sentit comme un frémissement.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? s'écria-t-elle.

Et elle courut à la chambre qu'occupait Georget, lorsqu'il couchait aux Imbergères.

A peine entrée dans cette pièce, la première chose qui frappa les yeux de la mère fut, sur une table une feuille de

papier sur laquelle Georget avait tracé quelques lignes. Elle reconnut l'écriture. Prise d'une angoisse inexprimable, elle saisit le papier et lut : —

"Adieu, maman. Je vais demander à papa qu'il te pardonne!

GEORGET."

Mme. Saverny poussa un cri déchirant, et tomba sans connaissance sur le parquet.

Au bout d'une heure de recherches vaines, on eut l'idée de fouiller la petite rivière sur laquelle l'enfant aimait à rêver, étendu dans la barque.

Ce fut là qu'on trouva son corps. Quand on le déshabilla, on découvrit sur sa poitrine le portrait de M. Saverny, que le pauvre petit avait demandé le matin même à sa mère.

Il fut enseveli avec ce portrait.

WILLIAM BUSNACH.

LE RUBAN ROUGE.

L'oncle Fred était tout simplement un très gentil garçon qui s'appelait Frédérick Barrois.

Bon naturel ; partant, belle humeur ; ce qui se lisait sur son visage jeune. Si jeune, qu'en lui voyant à la boutonnière un mince ruban rouge, on lui demandait parfois son histoire.

Et lui, pour se soustraire à l'embarras de parler de soi, répondait avec un peu de malice : —

— Je suis venu au monde, il y a vingt-six ans, et, depuis, il ne m'est jamais rien arrivé.

Si fait, pourtant ! Il lui était arrivé de le gagner bellement, ce ruban rouge qui faisait si bon effet sur sa poitrine. Officier de cavalerie, envoyé au Tonquin, il avait dégagé une batterie d'artillerie, que l'ennemi croyait déjà tenir.

Malheureusement, il lui était arrivé aussi, durant l'action, de recevoir une balle dans les côtes. Lieutenant de trop fraîche date pour être promu capitaine, on l'avait décoré ; ce qui n'avait pas peu contribué à cicatriser sa blessure.

Cependant, si guéri qu'il fût, il restait bien faible. On le rapatria, afin qu'il se rétablît tout à fait. Et voilà comment, depuis une quinzaine, il menait la vie d'un coq en pâte, chez sa sœur, Mme. Julie Duchemin, dont le mari dirigeait une verrerie à Boves près d'Amiens.

Frédérick était très heureux là ; car il adorait sa sœur, et sa sœur l'adorait. Une seule contrariété : son beau-frère, Jacques Duchemin, avait été obligé de s'absenter au lendemain de l'arrivée du jeune officier.

En compensation, il y avait, entre le frère et la sœur, la fille de celle-ci : Marthe ; une gamine de cinq ans passés, qui paraissait émerveillée de "l'oncle Fred" tant il y avait d'or à son uniforme.

Pour toutes relations ; mais suivies, presque constantes, deux voisines : Mme. veuve Bourgeois et sa fille Antoinette, qui allait sur ses dix-huit ans. Oh ! la belle demoiselle ! Mais belle tout naturellement, par sa grâce native, son charme personnel.

Quant à Mme. Bourgeois, la bonté personnifiée ; mais la bonté joviale, indulgente, sensible et rieuse. Toutes deux, de bonnes, que dis-je ! d'excellentes personnes.

C'est ce que le jeune homme avait constaté tout de suite avec un particulier contentement. Aussi trouvait-il un attrait, non encore ressenti, à rencontrer ces dames. Tardaient-elles à venir? Le temps lui durait. Et si sa sœur lui conseillait d'aller les chercher, vlan! le voilà parti.

Ce n'était pas loin, à vrai dire. A trois cents mètres de la verrerie, elles habitaient une façon de château, entouré d'un grand parc, qui avec fermes, bois, étangs, appartenait, en propre, à la jeune fille, sans compter d'autres valeurs, qu'on disait former un total de plus de deux millions.

Mais Frédérick ne s'attachait pas à cela. C'est le caractère de la jeune fille qui l'attirait. Pas moyen de s'ennuyer avec elle. On pouvait causer librement, sur nombre de sujets. Outre qu'elle n'était point sotte, elle avait de l'instruction. Et qu'elle riait de bon cœur! disant parfois des mots très fins.

Un matin, après déjeuner, Frédérick fumait un cigare au jardin, assis près de sa sœur, dans les jupes de qui la petite Marthe frisait laborieusement la perruque de sa poupée.

A table, on avait parlé d'Antoinette, et maintenant . . . maintenant on parlait d'elle encore. Puis, après un silence:

— Quel dommage qu'elle soit si riche! dit Frédérick, avec un léger soupir.

— Pourquoi? demanda Julie, en tenant son frère sous un regard où il y avait une étrange anxiété.

Pourquoi? Parbleu! ça se comprend. Parce que, sans cela, le jeune homme n'eût pas eu scrupule d'avouer son penchant pour Antoinette, et l'eût demandée en mariage.

— Qu'importe! fit sa sœur, avec une incompréhensible émotion.

— Pardon ! répliqua Frédérick. Rechercher une jeune fille plus de deux fois millionnaire, quand, en sus de sa solde, on a à peine trois mille francs de rente, ce n'est pas délicat.

Julie ne répondit pas ; ce qui étonna son frère. Elle avait tourné la tête. Tout à coup, il s'élança vers elle, le cœur serré.

— Tu pleures ! s'écria-t-il, infiniment troublé. Qu'y a-t-il ? Qu'as-tu ?

— Rien, mon ami, dit-elle, avec un sourire noyé de larmes.

— Julie ! reprit le jeune homme, agenouillé devant elle, l'entourant de ses bras, Julie, je n'ai que toi au monde, tu as de la peine, oh ! je t'en supplie, ne me le cache pas !

Elle hésita un peu ; puis, tout bas, et d'une voix étranglée, par un intime effroi, elle lui révéla une chose abominable :

— Nous allons peut-être faire faillite ! dit-elle.

Impossible de rester là-dessus. Il fallait achever la confidence. Du moins, ce n'était pas long.

Un banquier suspendait ses paiements, leur emportant une forte somme. C'est pour cela que Duchemin était en voyage. Hélas ! ses lettres n'annonçaient rien de bon !

Mais, au fait, quel rapport entre ce désastre et le penchant de Frédérick pour Antoinette ? Ah ! oui ! Enrichi par elle, le lieutenant fût venu au secours de son beau-frère.

Frédérick et Antoinette se convenaient, s'aimaient peut-être. Commanditer la verrerie, équivalait à faire un placement sage, avantageux, puisque, sans la catastrophe présente, l'affaire donnait de bons résultats.

— Et puis, Jacques est si bon, dit Julie avec un attendrissement passionné ; si laborieux, si honnête ! Si tu savais, Fred, comme il aime ta sœur, et quel bonheur je lui dois !

Va ! continua-t-elle, ce n'est rien que la ruine ; rien que les privations. Ce qui est épouvantable, injuste, révoltant, c'est qu'un homme comme Jacques subisse l'affront immérité d'une sorte de déshonneur. Me sera-t-il donné de l'en consoler jamais ?

A son tour, le jeune homme se tut, baissant les yeux, songeant à ce mariage qui aurait pu sauver les siens. Mais, en baissant les yeux, il vit son ruban rouge, et il lui sembla entendre une voix intérieure répéter la phrase qu'il venait de prononcer : "ce n'est pas délicat ! . . ."

Mais il vit aussi que Marthe ne frisait plus la perruque de sa poupée. Assise à terre, immobile et muette, l'enfant regardait sa mère, et comme sa mère pleurait, tout bas, dame ! . . . elle pleurait, elle aussi, tout bas, de même.

— Julie, dit gravement le jeune homme, va demander pour moi, la main de Mlle. Bourgeois.

— Enfin ! . . . s'écria triomphalement la mère d'Antoinette, quand Julie eut formulé la demande.

Puis, appelant sa fille :

— Viens, ajouta-t-elle, du même ton joyeux ; l'y voilà venu. Réponds, chérie ; dis . . . dis, si nous trouvions qu'il tardait ! . . .

Un bel et bon sourire, si chaste en sa franchise, embellit le visage de la jeune fille, et, se dispensant de parler, elle avança vers Mme. Duchemin, les deux mains tendues. Puis, l'embrassant :

— Je suis bien heureuse ! dit-elle bravement.

Dès le lendemain, Frédérick fit "sa cour," comme on dit. Chose bizarre ! Lui, si libre d'esprit jusque-là, si ouvert et gai, il était compassé, maintenant ; circonspect, guindé ; presque maussade. Adieu les *bavarderies* intimes, le laisser aller ! Il cherchait, il choisissait ses mots. Aucun pour rire !

Antoinette s'en déconcerta d'abord. Mais, surmontant l'impression un peu pénible, elle parut contente pour deux. La première, elle parla du projet, disant, comme par mégarde : "le cher projet !"

Alors qu'il l'appelait encore "mademoiselle" elle disait : "Frédérick" tout court ; le consultant sur des détails d'installation future. De quelle couleur préférait-il les tentures ? Et quand elle arrivait à la verrerie, se baissant, pour embrasser Marthe, elle lui soufflait :

— Dis : bonjour "tante Fred."

Les notaires s'en étaient mêlés. Tout était prêt déjà, car le lieutenant avait dit à sa sœur :

— Remplace-moi. Fais mettre au contrat ce qui convient.

Pour lui, à toute question, il répondait :

— Oui. Bien. Comme vous voudrez.

Tant qu'à la fin, Julie le prit à part.

— Prends garde, Fred, lui dit-elle. Prends garde d'affliger cette enfant !

— L'affliger ! répéta-t-il en tressautant. J'en aurais le plus cuisant remords.

— Pourtant, on dirait que tu ne l'aimes pas.

— Elle ! s'écria le jeune homme. Je serais donc le der-

nier des ingrats ! Va, c'est le contraire. Je l'aime de toute l'ardeur de mon âme, de ma conscience et de ma probité. Si insensible que je te paraisse, rien d'elle n'échappe à mon cœur attendri, je l'admire et je l'adore ! Ah ! que n'est-elle pauvre ! ajouta-t-il en retombant dans sa mélancolie, tu verrais ! . . . Tu verrais, Julie ! . . .

Le grand jour était fixé. On allait publier les bans. Après le dîner, le lieutenant avait reconduit ces dames, à pied, le long du chemin.

Au perron, on se dit le bonsoir. Le mot prononcé, Antoinette resta devant Frédérick, tout près. Elle semblait attendre quelque chose, on eût dit que son front se tendait vers les lèvres de son fiancé.

Il comprit. Et une fois de plus, en baissant les yeux, il vit son ruban rouge, qu'un rayon de l'astre mourant éclairait. Et le bruissement des feuilles, lui faisant illusion, il crut entendre encore :

—"Ce n'est pas délicat !"

Alors, pris de vertige, il recula d'un pas et, suffoquant :

—Ecoutez ! dit-il, j'ai le cœur crevé. Quitte à tout remettre en question, il faut que je vous dise . . .

Quoi ? Tout ! . . . Il dit tout, en effet : la situation, ses scrupules, son gros chagrin. Antoinette et sa mère cherchaient à l'interrompre, répétant :

—Mais . . . mais . . .

Rien n'y fit ; il alla jusqu'au bout. Et, seulement alors, elles purent achever la phrase commencée :

—Mais . . . mais, nous le savons !

—Quoi ! vous savez que ma sœur et son mari sont menacés de . . . ?

— Eh ! oui, nous le savons, dit la veuve. Et c'est bien pour cela que nous pressons la conclusion, qui nous donnera, enfin ! le droit de détourner le malheur qu'ils ne méritent pas.

— Vous aussi, Antoinette ?

— Moi ! . . . Oh ! moi, fit-elle avec un peu de confusion, je n'avais qu'une peur : . . . ne pas vous plaire !

EDOUARD CADOL.

LE GUÉ.

C'est après Frœschwiller.

Les Français, avec vingt heures d'avance sur l'ennemi, reculent vers Châlons ; on doit tenter un retour offensif par Montmédy. Le gros de l'armée en retraite a déjà franchi la Meuse ; et, le long du fleuve, par ordre, les ponts sautent et croulent, rouvrant l'abîme, créant l'obstacle.

Si c'est un retard pour les Allemands, c'est la perte pour ceux de nos soldats, égarés ou blessés, survenus après coup et qui restent isolés en arrière, mornes, devant la profondeur du fleuve large.

La nuit vient. Des ombres silencieuses errent sur les berges ; un groupe confus et gesticulant s'arrête en face des débris d'un pont : une arche qui, seule, a résisté, et se dresse au milieu de l'eau, droite, à pic, inabordable.

Avec les heures qui passent, les ombres deviennent plus nombreuses, les groupes plus compacts ; des soldats de toute arme, de tout grade, enfants perdus de la bataille, s'appellent, s'interrogent, sondent le fleuve avec des perches, crient, jurent, se désespèrent, puis se taisent, subitement ré-

signés, mais regrettant de ne pas être morts au bon soleil, dans le combat du matin.

Un feu s'allume. C'est un point de ralliement immédiat: les blessés rampent vers cette lumière chaude ; un cercle vaste se forme autour d'un monceau de bruyères enflammées.

Brusquement, dans le silence, une voix fort s'écrie : " En aval du fleuve, à huit lieues d'ici, se trouve un pont, le pont de la Fourche ; il existe peut-être encore. Allons voir ! "

C'est un lieutenant d'infanterie qui parle ainsi. Debout devant le brasier, il consulte une carte dépliée, et son doigt souligne en le griffant un point : le pont de la Fourche. D'autres officiers l'entourent ; un court colloque s'établit, puis : " C'est vrai ! En avant ! "

Tous sont sur pieds. Alors un gémissement s'élève. Les blessés qui tremblent, qui saignent, qui trouvent bon ce feu flambant, les blessés qui ne peuvent plus marcher et qui pourtant ne veulent pas rester en arrière.

— Qui commande ici ? dit quelqu'un.

Les officiers s'interrogent du regard, puis, tous, levant leurs képis saluent silencieusement celui-là même qui vient de parler. Un grand commandant de dragons, plus haut encore dans son manteau noir qui lui tombe aux jarrets. C'est le seul officier supérieur.

— Merci, messieurs, reprend-il. Eh bien, que tous les cavaliers valides, sans exception de grades, cèdent leurs chevaux aux malades . . . qu'on disperse ce feu, et en route !

Donnant l'exemple, bien qu'il ait lui-même du sang au front, le dragon charge sur son cheval un petit chasseur qui geint, la cuisse traversée. Puis tenant le cheval par le mors,

ce commandant de la déroute, prend à grands pas tranquilles la tête de cette colonne de fantômes défilant par la nuit.

La marche est lente, car tous les blessés n'ont pas de chevaux ; relevés par des camarades, la tête roulante, les pieds lourds, ils vont, traînés, portés, plaintifs, avec de l'effroi dans les yeux.

Au long de la route, la troupe s'est grossie. Sur son passage, des hommes se lèvent, sortent du taillis, se mêlent aux rangs. Comme les compagnons du *Cid*, partis trois cents, ils vont arriver trois mille.

Huit lieues, cela n'est rien pour des soldats dispos, au sortir du campement, par des matinées fraîches, mais pour ces fuyards fourbus, saignés, chaque pas est une douleur, et le but semble reculer. On marche cependant. Déjà certains ont jeté ce qui leur restait d'équipement ; et, le fusil en bandoulière, ils s'avancent, les yeux demi-fermés, avec les balancements et les heurts des somnolents ivrognes.

Puis, une inquiétude passe dans les rangs : dans le taillis obscur, sur le flanc de la colonne, un bruit se fait . . . c'est quelque chose de furtif, d'intermittent, semblable à la course d'un animal dévalant à travers bois. Le commandant a détourné la tête ; qu'est cela ? Des espions, des éclaireurs ennemis, à coup sûr ; on est suivi. Quelques zouaves longent la lisière, le fusil baissé . . . le bruit se tait, puis reprend, mais la cause en reste ignorée.

Une lueur grise commence à s'étendre derrière les collines ; le jour va paraître. Ils ont marché six heures.

A mesure que la clarté monte et grandit ces hommes en débacle prennent un aspect plus sinistre et plus lamentable.

La nuit cachait leur misère. Ils s'entre regardent avec épouvante. Les visages sont terreux, verdâtres, les corps pliés en deux, comme cassés. La poussière, la boue, toutes les crasses de la nuit et des chemins se collent à eux; des taches rouges, tirant au noir, dramatisent leurs habits déchirés; la plupart ont des linges enroulés au front ou aux pieds.

Tout d'un coup, en tête, le commandant crie: "Halte!" mais d'une voix si grave et si mélancolique, qu'un frisson passe et qu'un malheur est pressenti.

Des deux côtés de la rive, une ruine noircie plonge dans l'eau. C'est là qu'était le pont de la Fourche. La Meuse coule tranquille et profonde. Tous sont accourus et contemplent, d'abord dans un silence stupide; puis, des cris s'élèvent de toutes parts. Les uns lancent des pierres au fleuve qu'ils injurient; d'autres brisent leurs fusils et se couchent.

Un dragon jette ses vêtements; il est nu, on le croit. Non. Doucement, il est entré dans l'eau. Vingt autres l'imitent, mais la rapidité du courant les entraîne. Ils coulent, en agitant les bras. N'importe, tous à présent veulent tenter l'aventure et gagner l'autre rive à la nage. Les capitaines ordonnent, prient, adjurent; ils ne sont plus écoutés. Empêtrés les uns dans les autres, cent hommes meurent noyés.

Alors dans ce vertige de mort, le taillis s'ouvre; un paysan, vieux, le poil hérissé, presque un sauvage, paraît et crie à voix pleine:

— Il y a un gué!

On l'entend; et, d'homme en homme, le mot court: il y a un gué!

Et voilà ces désespérés, simples comme des enfants, qui reprennent encore une fois courage. On entoure le paysan. Le commandant interroge:

— D'où viens-tu?

— Je suis du pays.

— C'est toi qui nous suivais sous bois?

— Oui!

— Où est le gué?

— A une lieue, par là.

Le paysan montre la route déjà parcourue.

— Alors nous sommes passés devant?

— Oui!

— Tu savais que le pont était détruit?

— Oui!

— Pourquoi nous as-tu laissés faire ce chemin inutile?

— Parce qu'il fallait ça.

— Comment?

Le vieil homme sourit, puis explique qu'ils sont suivis, que les cavaliers allemands seront sur eux avant trois heures; que les traces des pas s'arrêtant brusquement au gué auraient indiqué qu'il y avait un passage et qu'ils étaient passés là; il était donc nécessaire d'aller plus loin; le retour devait mêler, brouiller les pistes; les Allemands pourraient chercher longtemps par où avaient disparu les Français.

— C'est vrai, dit le commandant, conduis-nous donc.

Une heure après, les fuyards coupent le fleuve, baignés jusqu'aux aisselles; les eaux sont grosses. Le dernier sur la rive, le commandant tend la main au vieillard:

— Merci ! dit-il.

— Adieu ! répond le paysan qui lentement s'éloigne. . . . Au loin, de l'autre côté de la Meuse, les derniers de l'arrière-garde rapetissent à l'horizon, puis se fondent dans le brouillard.

Le calme est revenu. Le long de l'eau, à grandes enjambées, dans l'herbe trempée de rosée, le paysan marche. Tout d'un coup, il s'arrête : Déjà, murmure-t-il.

Barrant la largeur de la route, au grand trot, banderoles au vent, deux escadrons de uhlans paraissent. Le paysan, se faisant tout petit, s'est couché sous la broussaille, mais on l'a vu :

— Hé ! l'homme !

Il est entouré, bousculé, traîné devant les officiers allemands. Voilà qu'un nouvel interrogatoire commence ; mais le vieux est devenu idiot et sourd ; il ne comprend rien, il ne sait rien, il n'a vu personne.

— Pas de retard ! crie un capitaine, il parlera bien tout à l'heure, si nous voulons. Marche devant !

Boitant, soufflant, piqué aux reins par des lances, le vieillard court devant les chevaux. Parfois, il trébuche, un coup de pointe le relève : "Saute Français !"

Il va quelque temps ainsi, mais l'haleine manque, les jambes fléchissent, il est prêt à tomber . . . il se raidit pourtant, car il passe devant le gué. Deux cents mètres plus loin, il roule à terre, épuisé, livide, les flancs battants.

"Au pas !" commande l'officier, "et toi, marche !"

C'est ainsi qu'ils arrivent au pont de la Fourche. Les Allemands le savaient détruit ; or, toute trace s'arrête là ;

plus loin, la rive boueuse n'offre aucune empreinte, aucun indice. On eût dit que les Français en déroute avaient subitement plongé dans le fleuve.

C'est une stupeur. Il ne pouvait pas cependant exister un gué en bas d'un pont? L'état-major discute violemment. A l'écart, le vieux sourit, tête baissée.

— On nous a trompés par une fausse manœuvre, dit enfin quelqu'un, ils sont revenus sur leurs pas . . . retournons. . . .

Un autre fait remarquer qu'on ne pourra rien reconnaître, puisque eux-mêmes sont passés depuis, mais le vieil homme doit savoir où est le gué. Non. L'homme ne sait pas.

— Nous verrons bien, hurle le commandant, à l'eau, brute !

C'est le paysan lui-même qui va servir à sonder le fleuve. La rive descend en pente douce. Le vieux, résigné, entre dans l'eau. Aux genoux, au ventre, aux épaules, l'eau monte, et lui avance.

— Reviens ! crie le chef, puis :

— Retournons, messieurs, le gué n'est pas là !

De cent mètres en cent mètres, le vieux est poussé dans le fleuve. Les Allemands le suivent attentivement des yeux ; mais toujours il perd pied, barbotte et revient avec peine ; le doute est impossible, jusqu'à présent, là comme ici, c'est eau profonde.

A force de répéter, pour la grande joie des uhlans, cette expérience suprême, le paysan se voit à l'entrée du gué. Ce vieux loqueteux, transi, grelottant, pitoyable, plus sauvage que jamais, jette un louche regard sur l'autre rive. Ceux qu'il veut sauver sont à trois lieues à peine, si le passage est découvert, ils sont perdus.

— A l'eau !

— Je n'en puis plus !

— Tant mieux ! Où est le gué ?

— Je ne sais pas.

— A l'eau !

Il obéit. A mesure qu'il avance, il se baisse pour faire croire à la profondeur du fleuve ; mais on a vu le ressaut du pied qui tient le fond ; une clameur emplit la rive. Alors, le paysan continue à marcher, se pliant sur lui-même, allant au devant de cette eau qui ne monte plus à lui. Accroupi, la vague aux épaules, il se retourne et regarde ces hommes, ses ennemis deux fois. . . .

— En avant !

Il se rapetisse encore et va. . . . Il a le fleuve au menton. Flairant la ruse, on lui crie : "Va ! va !"

Il va. Il baisse la tête, regarde encore en arrière. . . . Les uhlans rient et d'un geste lui montrent le large.

Les pieds d'aplomb sur le sol, n'ayant qu'à se relever pour vivre, il embrasse d'un coup d'œil la terre, le soleil, l'existence . . . et plonge brusquement sous les flots. . . .

Les rires s'arrêtent. Ce n'est pas encore là, dit le commandant, mais le bonhomme est mort !

Les Allemands, trompés une fois de plus, reprennent leur marche inutile, pendant que le corps de cette brute héroïque, vaincue par la mort acceptée, roule inerte dans le courant.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.


LIBRARY OF CONGRESS
0 003 109 888 9
